De Clovis à Dagobert
Les Mérovingiens

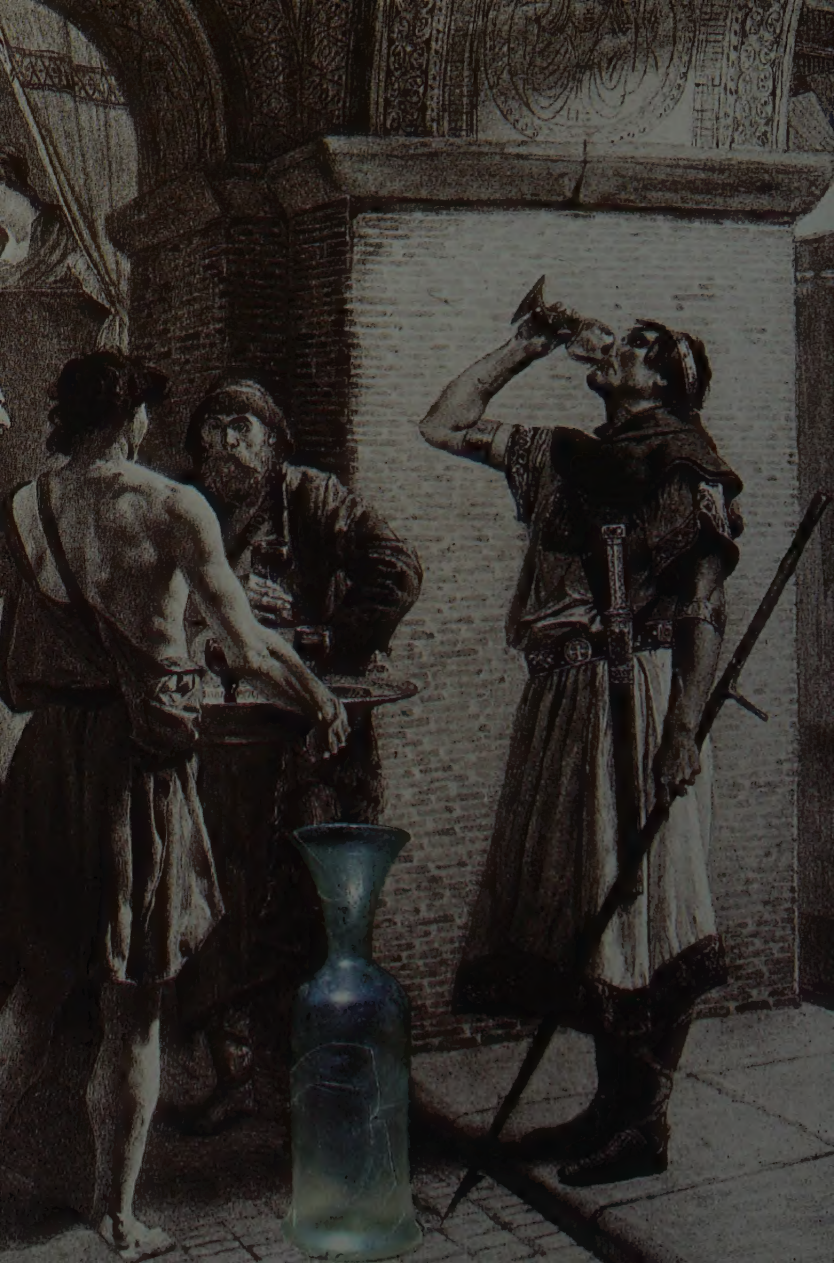
FRANÇOISE VALLET

DÉCOUVERTES GALLIMARD / RÉUNION DES MUSÉES NATIONAUX

HISTOIRE

Le mot Francia
avait désigné, au IVe siècle,
une partie de la rive droite du Rhin.
Deux siècles plus tard, quand écrivait
Grégoire de Tours, le même mot s'appliquait
à l'Austrasie, c'est-à-dire à la rive gauche du fleuve.
Cinquante ans après, il s'étendait à la Neustrie
elle-même et à tout le pays jusqu'à la Loire. [...]
Ce n'est pas Clovis qui a décrété
que le pays s'appellerait France. [...]
Ce n'est pas non plus que la population
du pays ait été transformée. Les Francs
n'étaient pas assez nombreux
pour couvrir toutes ces contrées,
et la race gauloise n'a pas été expulsée. [...]
On était réputé Franc parce qu'on obéissait
à celui qui s'appelait roi des Francs,
parce qu'on lui payait l'impôt
et qu'on combattait pour lui,
parce qu'on recevait de lui des faveurs,
des grades, des fonctions,
sans distinction de race.

Fustel de Coulanges,
Histoire des institutions politiques
de l'ancienne France, la monarchie franque, 1888



Françoise Vallet est conservateur en chef au musée des Antiquités nationales où elle a la responsabilité des collections mérovingiennes. Elle a été un des commissaires des expositions «A l'aube de la France – La Gaule de Constantin à Childéric», en 1981, et «La Picardie, berceau de la France», en 1986. Elle a participé à l'organisation et à la publication des colloques «L'armée romaine et les Barbares du IIIe au VIIe siècle» et «La noblesse romaine et les chefs barbares du IIIe au VIIe siècle». Elle enseigne l'archéologie mérovingienne à l'école du Louvre.

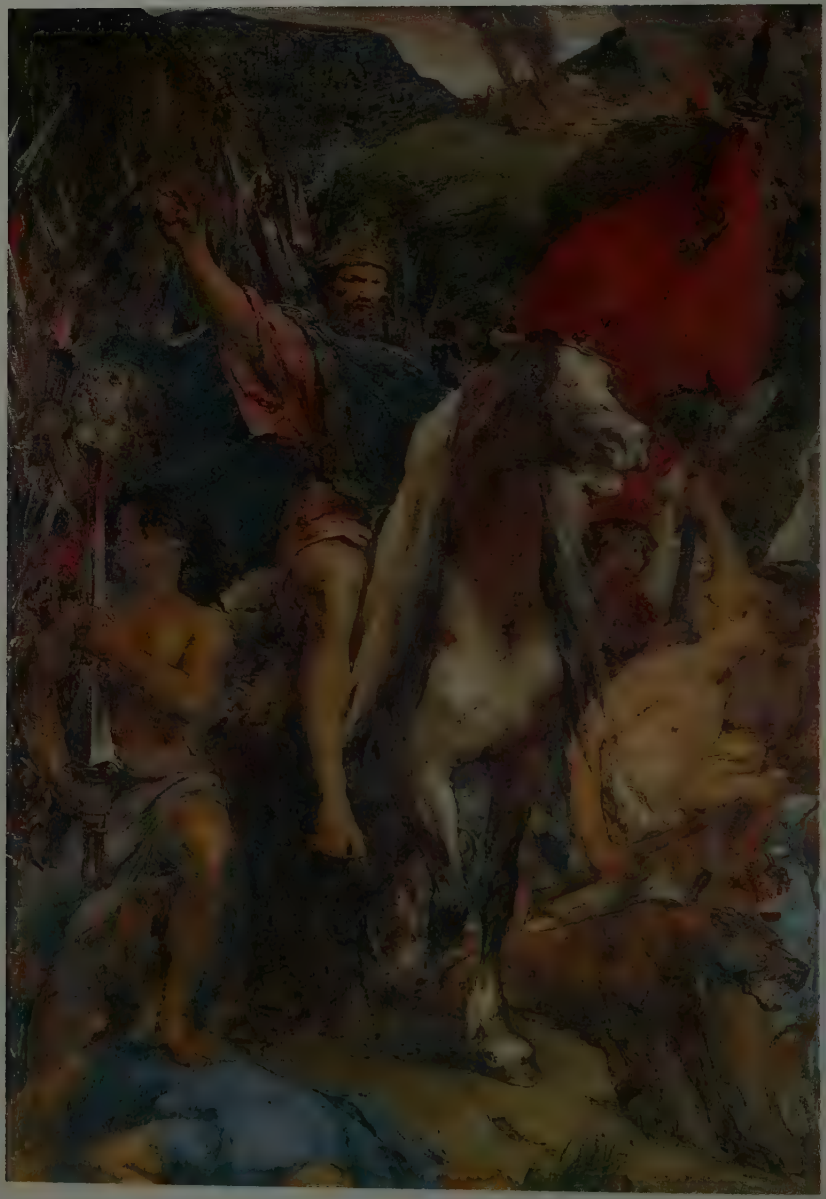
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard/Réunion des musées nationaux 1995

1er dépôt légal : novembre 1995
Dépôt légal : mars 2001
Numéro d'édition : 2467
ISBN : 2-07-0530239-9
Imprimerie Kapp Lahure Jombart, à Evreux

DE CLOVIS À DAGOBERT
LES MÉROVINGIENS

Françoise Vallet

DÉCOUVERTES GALLIMARD
RÉUNION DES MUSÉES NATIONAUX
HISTOIRE



Les Mérovingiens (486-751), premiers rois de France, vont régner en Gaule après la fin de l'empire romain d'Occident. Mais, loin d'être brutal, le passage est l'aboutissement d'une longue période de transition, l'époque romaine tardive. Du IIIe au Ve siècle, que de mutations sont intervenues !

CHAPITRE PREMIER
ROMAINS ET BARBARES

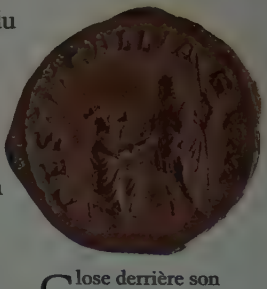
Figure légendaire des invasions barbares, le sanglant Attila, roi des Huns, est représenté, à gauche, marchant sur Paris en 451. Ci-contre, l'énorme fibule d'apparat du trésor de Pietroasa (Roumanie, IVe-Ve siècle) témoigne de l'influence dominante qui s'exerçait alors sur l'Europe : le prince germanique qui portait cette parure en forme d'aigle avait vraisemblablement adopté là un symbole impérial romain.

Le Rhin et le Danube forment la frontière «naturelle» de l'Empire romain ; au-delà vivent tous les peuples désignés dans l'Antiquité sous le nom de Barbares : parmi eux, les Germains, riverains immédiats de l'Empire, que leurs langues et leurs cultures permettent de diviser schématiquement en deux grandes familles, Germains occidentaux (Alamans, Francs...) et Germains orientaux (Goths, Vandales...).

Les terribles invasions du IIIe siècle

Dès 257, à la faveur des guerres civiles romaines opposant plusieurs chefs d'armée qui prétendent gouverner l'Empire, des Germains pénètrent en Gaule. Les peuples du sud de l'Allemagne, désormais groupés sous le nom d'Alamans, percent la vieille frontière romaine dont le tracé reliait jusqu'alors le Rhin moyen au haut Danube en incluant la région du Neckar.

Sur ses monnaies (ci-dessous et à gauche), l'empereur Postumus apparaît en dieu solaire ou en incarnation d'Hercule, couvert de la dépouille du lion. Il fut appelé le «restaurateur des Gaules». La divinisation du pouvoir contribue à assurer la cohésion de l'Empire. Les chrétiens, qui refusent le culte impérial, sont donc parfois persécutés.



Close derrière son rempart, la ville romaine tardive annonce la cité médiévale. Un manuscrit du début du Ve siècle, la *Notitia Dignitatum*, énumérait les principaux postes civils et militaires de l'Empire. Il nous a été transmis par plusieurs copies de la Renaissance. L'une de ses vignettes (ci-contre) représente la ville de Strasbourg dans son enceinte polygonale pourvue de tours. Elle évoque le comte de Strasbourg, qui avait alors en charge une partie de la défense de la frontière rhénane, entre le duché de Mayence et celui de Séquanie.

A la même époque, les Francs, nouvelle confédération de peuples germaniques situés entre Rhin et Weser, apparaissent pour la première fois dans les textes, parmi les ennemis de Rome. Comme leurs voisins, les Saxons, ils se livrent volontiers à de redoutables expéditions maritimes. Leur nom figure au-delà du Rhin inférieur sur la célèbre table de Peutinger, copie médiévale d'une antique carte géographique du monde romain.

Le nombre des villas romaines ruinées et abandonnées et les énormes quantités de monnaies enfouies pendant la deuxième moitié du IIIe siècle témoignent de l'ampleur des invasions. Pour parer aux raids éventuels, les villes se dotent d'enceintes englobant la partie centrale des agglomérations.

Les Romains de Rhénanie

Devant l'imminence du danger, les troupes romaines de Rhénanie font sécession, créant un Empire «gaulois» – qualificatif dû aux limites géographiques de son pouvoir et non à la manifestation d'un indépendantisme gaulois –, et proclament empereur leur général, Postumus. De nombreux mercenaires

Le parchemin ci-dessus est connu sous le nom de carte de Peutinger, du nom de l'érudit auquel il appartenait au début du XVIe siècle. Il est la copie médiévale d'une carte antique remaniée après les invasions du IIIe siècle : on supprima alors, dans le territoire perdu pour l'Empire après 256, les indications de villes et de routes précédemment tracées ; par contre, on ajouta la mention des Francs et des Alamans en complément des noms de peuples germaniques antérieurs. Ainsi peut-on lire, à la partie supérieure du document, au-delà du Rhin : *Chamavi qui et Franci*, «Les Chamaves qui sont aussi les Francs».

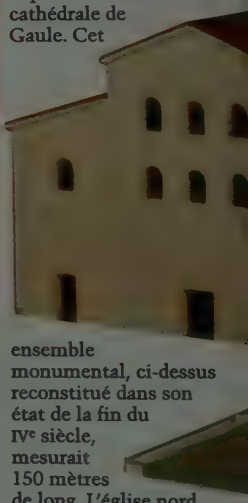
germaniques vont se trouver engagés dans les luttes qui opposent cet usurpateur aux Barbares et aux généraux romains concurrents.

En Allemagne moyenne, sur les sites de Leuna et de Hassleben, a été mis au jour un groupe d'inhumations de la fin du IIIe siècle, dont le riche mobilier comprenait une luxueuse vaisselle romaine. Ces tombes pourraient correspondre aux sépultures de ces familles de cavaliers germaniques ayant servi l'Empire. Sous l'influence romaine, elles auraient

délaissé le rite de l'incinération alors généralement pratiqué dans le monde germanique. Certains des défunts inhumés à Leuna portaient même la fibule cruciforme qui fixait sur l'épaule droite le manteau des fonctionnaires et des militaires romains.

Dans les campagnes, les riches propriétaires gallo-romains possédaient de fastueuses résidences, dont le sol était souvent revêtu de mosaïques. Ci-contre, Orphée charmant les animaux décore le panneau découvert à Blanzy dans l'Aisne.

Sous l'empereur Constantin, après 326, furent érigées à l'emplacement d'un palais impérial de Trèves deux basiliques accolées qui constituent la plus ancienne cathédrale de Gaule. Cet



ensemble monumental, ci-dessus reconstitué dans son état de la fin du IVe siècle, mesurait 150 mètres de long. L'église nord, transformée à l'époque romane, est l'actuel *Dom* de Trèves, tandis que l'église sud, reconstruite en style gothique, devenait la paroisse Notre-Dame.

Trèves, capitale de l'Occident...

Après les guerres civiles et les périls extérieurs, les empereurs de la fin du IIIe siècle s'efforcent de redresser la situation militaire et économique. Pour faciliter l'administration de l'Empire, apparaît la division entre empire d'Orient et empire d'Occident. Le nord-est de la Gaule, région stratégique, prend une importance croissante et Trèves devient capitale de l'Occident ; l'empereur Constantin y réside. Au IVe siècle, les raids germaniques étant repoussés, la Gaule connaît une nouvelle période de prospérité. La cour et l'aristocratie gallo-romaine vivent dans de somptueuses demeures au luxe raffiné.

Les contacts avec les Barbares se multiplient. Dès la fin du IIIe siècle, des prisonniers germaniques sont

installés en Gaule du Nord comme colons, avec des obligations militaires. Des mercenaires barbares sont incorporés massivement dans l'armée pour remédier aux difficultés du recrutement ; ils atteignent parfois les plus hauts grades. L'empereur Julien établit entre Meuse et Escaut, en Toxandrie, région située dans la Belgique et les Pays-Bas actuels, une partie des Francs qu'il avait soumis. En Gaule du Nord apparaissent dans la seconde moitié du IVe siècle de nouveaux usages funéraires : les dépôts d'armes, de ceinturons ou de fibules cruciformes dans les tombes deviennent fréquents, en relation avec l'émergence d'une classe sociale

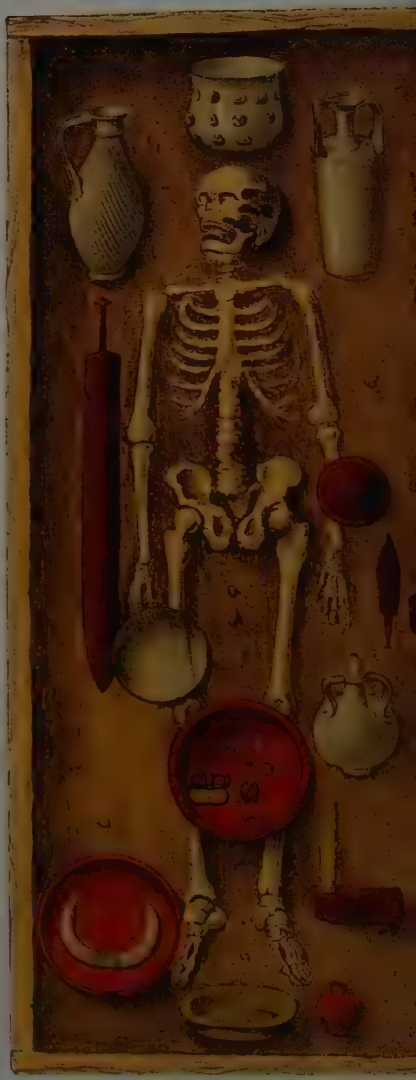
La fresque d'un plafond de l'ancien palais a pu être reconstituée. Dans des sortes de caissons sont juxtaposés les portraits d'enfants nus jouant et de personnages en buste, surtout féminins, appartenant sans doute à la famille impériale, car ils sont nimbés.

à fonction militaire, d'origine au moins partiellement étrangère. Certaines de ces sépultures de guerriers, à mobilier parfois très riche, voisinent avec des tombes féminines contenant des parures d'origine germanique, inconnues jusque-là en Gaule : fibules en forme de trompette ou d'arbalète, longues épingles à cheveux.

Sur les pas de saint Martin

La conversion de Constantin, en 313, marque la fin des persécutions contre le christianisme, qui progresse désormais au grand jour. Il devient religion officielle sous Théodose, en 380, et gagne rapidement les milieux urbains ainsi qu'une partie de l'aristocratie. Dans les chefs-lieux des cités s'érigent alors des groupes d'édifices comprenant plusieurs basiliques, le baptistère, le palais épiscopal...

Dès la seconde moitié du IVe siècle, saint Martin, évêque de Tours, crée les premières paroisses rurales. Des communautés monastiques s'installent dans la vallée de la Loire, sur l'une des îles de Lérins et dans la vallée du Rhône. La Gaule participe aux premières querelles théologiques et saint Hilaire, évêque de Poitiers, se dresse contre l'arianisme, hérésie suscitée par un prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, Arius, qui nie l'égalité du Fils par rapport au Père dans la Trinité. Scènes bibliques et symboles chrétiens sont reproduits en grand nombre. Loin d'être réservés aux objets



Typique du style romain tardif, la hampe de lance d'un officier enterré vers 400 dans l'Aisne (à gauche).

liturgiques, ces décors ornent la vaisselle de table et sont estampés jusque sur des coffrets à bijoux.

Les Huns déferlent sur l'Europe

La brillante civilisation romaine traverse ainsi une mutation politique et spirituelle, lorsqu'en 375 un peuple de terrifiants cavaliers nomades venus d'Asie centrale, les Huns, apparaît brutalement en Europe.

Dans les steppes d'Europe orientale voisinaient jusqu'alors des tribus iraniennes, les Sarmates et les Alains, ainsi que des peuples germaniques orientaux, les Goths. Ces derniers, voisins de l'Empire romain sur le Danube, sont divisés en deux branches, Wisigoths et Ostrogoths. L'arrivée soudaine des Huns, qui les écrasent, déclenche les grandes migrations. Les Ostrogoths et plusieurs autres peuples germaniques orientaux, dont les Gépides, sont assujettis par les Huns qui, dans la première moitié

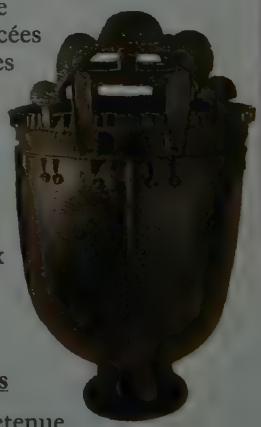
Dans une sépulture de Monceau-le-Neuf (Aisne, dessin en page de gauche), reposait un guerrier auprès duquel avaient été placés une épée, un bouclier rond, une hache massive, un poignard et un rasoir de fer. Les luxueuses verreries, le bassin métallique et les céramiques déposés à la tête et aux pieds du défunt sont des productions gallo-romaines de la seconde moitié du IVe siècle.

L'ivoire représentant saint Paul (à gauche) a été attribué à un atelier de Gaule du Ve siècle. Complété d'un second volet figurant saint Pierre, il formait un diptyque, fait de deux tablettes articulées à l'intérieur desquelles on pouvait écrire. Il servit de couverture à un manuscrit médiéval contenant la liste des évêques de Rouen jusqu'au XIe siècle.

Saint Martin (ci-contre), évêque de Tours entre 371 et 397, lorsqu'il était encore soldat romain partagea son manteau avec un pauvre qu'il avait croisé grelottant devant une des portes d'Amiens.

du Ve siècle, établissent un puissant empire centré sur la Hongrie actuelle. Attila envahit la Gaule en 451 avant d'être battu par l'armée romaine à la bataille dite des champs Catalauniques, aux environs de Troyes. Après sa mort brutale en 453, l'Empire hunnique se disloque et les vassaux des Huns retrouvent leur indépendance.

Il est parfois difficile de distinguer les vestiges archéologiques laissés par les Huns de ceux des peuples qu'ils vassalisèrent. Les Huns combattaient montés sur de hautes selles de bois à appliques métalliques. Leurs arcs à double courbure aux extrémités renforcées de plaques en os décochaient des flèches aux pointes munies de trois ailettes. Lors des cérémonies, ils utilisaient de grands chaudrons en bronze moulé. Dans leurs sépultures féminines, on a trouvé de lourds diadèmes et des anneaux temporaux en or à décor de granulations et de grenats.



Les découvertes de diadèmes incrustés de pierreries (en haut, celui de Kertch) et d'énormes chaudrons de bronze à anses ornés de motifs en forme de champignons (ci-contre, le chaudron d'Osoka) jalonnent le trajet des Huns, de l'Asie à l'Europe centrale.

Les Germains orientaux à l'époque des grandes migrations

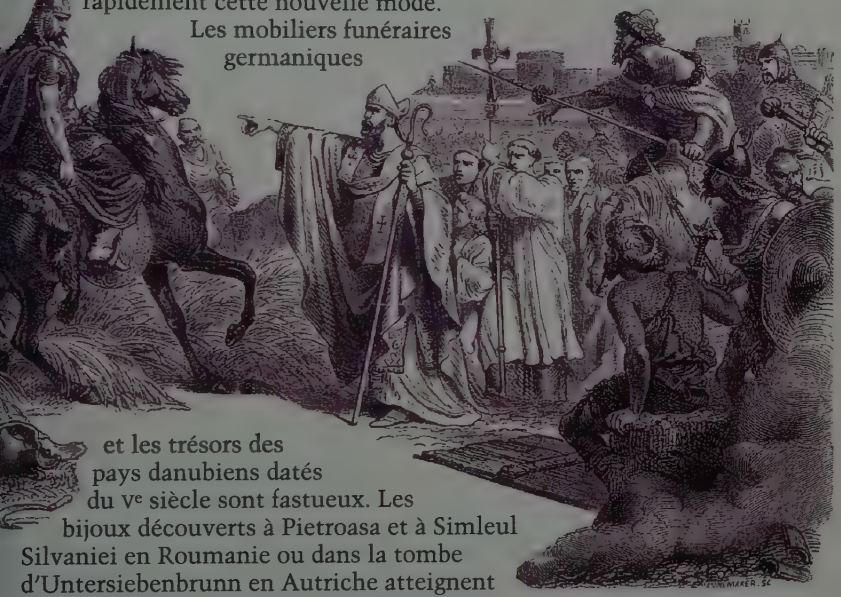
Contrairement à une idée entretenue par certains historiens abusés par le nom de «Barbares», les Germains étaient depuis longtemps des sédentaires, habitant dans des villages. Ils vivaient de l'agriculture et de l'élevage, pratiquaient un artisanat développé et connaissaient une hiérarchie sociale. Ils entretenaient des relations

commerciales avec l'Empire romain, et la christianisation des Goths avait débuté dès le IVe siècle par une mission arienne. Cependant, la recherche de meilleures terres ou des causes diverses suscitaient parfois des mouvements de population.

Ils reçurent, par l'intermédiaire des Huns, des influences orientales. L'orfèvrerie polychrome utilisant des grenats séparés par des cloisons métalliques se répand alors. Ces décors sont attestés très tôt sur les rives de la mer Noire, en Georgie, puis en Crimée. Les Germains orientaux adoptent rapidement cette nouvelle mode.

Les mobiliers funéraires germaniques

et les trésors des pays danubiens datés du Ve siècle sont fastueux. Les bijoux découverts à Pietroasa et à Simleul Silvaniei en Roumanie ou dans la tombe d'Untersiebenbrunn en Autriche atteignent des tailles et des poids exceptionnels ; il y a ainsi huit kilos d'or et d'argent dans les parures et monnaies de Simleul Silvaniei. Les femmes de haut rang maintiennent leurs vêtements avec deux grandes fibules ansées à tête semi-circulaire et pied losangique, portées sur les épaules ; elles ferment leur large ceinture par une plaque-boucle rectangulaire et se parent de boucles d'oreilles à extrémité polyédrique. Les trois tombes princières d'Apahida, en Roumanie, avec leurs riches bijoux et leurs



On dit qu'en 451 saint Loup, évêque de Troyes, tout comme saint Aignan, évêque d'Orléans, se porta à la rencontre d'Attila, pour tenter de le convaincre d'épargner sa ville (gravure ci-dessous). Quoi qu'il en ait été, après la bataille des champs Catalauniques, il accompagna, comme otage, Attila dans sa retraite, jusqu'au Rhin. Un an plus tard, lors de l'invasion de l'Italie, le pape Léon Ier se rendit en personne au-devant du «fléau de Dieu» et réussit à conclure avec lui une suspension des hostilités. Une fresque de Raphaël immortalisera cet événement.

Attila fut battu près de Troyes par le général romain Aetius en 451. Un siècle plus tard, l'historien Jordanès a décrit le déroulement de cette terrible rencontre : la mêlée des peuples fut sanglante ; de nombreux groupes germaniques étaient engagés dans les deux armées. Les Sarmates, cantonnés en Gaule, tentèrent même de changer de camp. Le roi des Wisigoths mourut au combat. Un tableau de Wilhelm von Kaulbach (1805-1874, ci-contre), futur peintre de cour de Louis Ier de Bavière, représente cette fameuse bataille dite des champs Catalauniques car elle se déroula chez les Catalauni, dans le territoire de la cité de Châlons-sur-Marne. Franz Liszt composa une fantaisie pour orchestre d'après cette peinture. Les événements de la seconde moitié du Ve siècle devaient marquer durablement les traditions des pays germaniques. Attila, Gundahar, roi des Burgondes et Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, devinrent les héros légendaires de l'épopée médiévale des *Niebelungen* sous les noms d'Etzel, de Gunther et de Dietrich de Berne.

plaques de harnachement en orfèvrerie cloisonnée, sont sans doute les sépultures de souverains gépides.

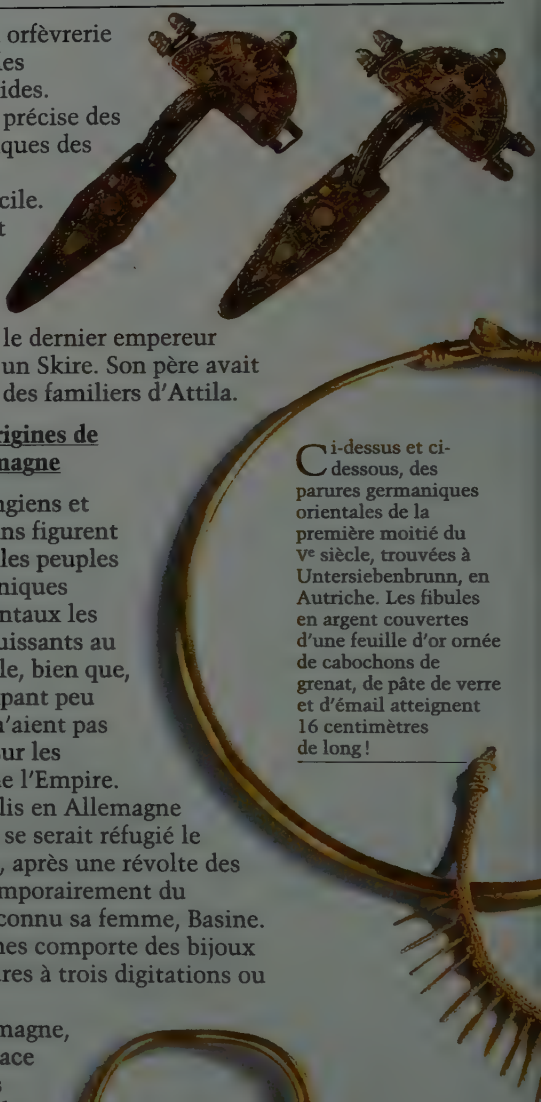
Cependant, la localisation précise des puissants royaumes germaniques des pays danubiens (Ostrogoths, Gépides, Skires...) reste difficile. Les Germains orientaux sont engagés en grand nombre dans les armées romaines et Odoacre, le chef militaire «romain» qui déposa en 476 le dernier empereur d'Occident, était sans doute un Skire. Son père avait été un des familiers d'Attila.

Aux origines de l'Allemagne

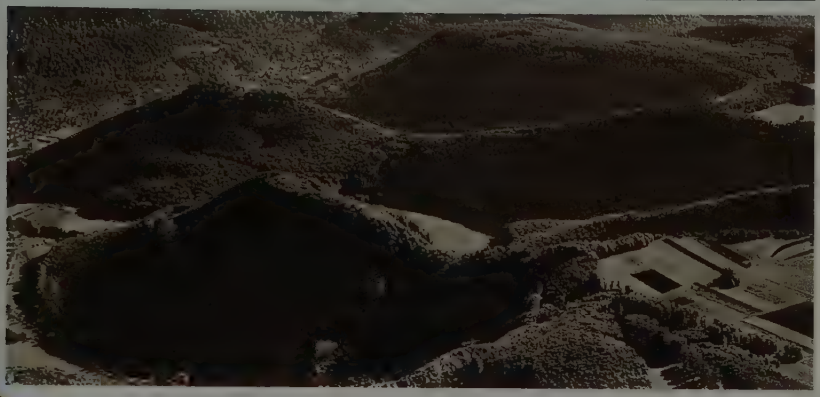
Thuringiens et Alamans figurent parmi les peuples germaniques occidentaux les plus puissants au Ve siècle, bien que, participant peu aux grandes migrations, ils n'aient pas exercé d'influence majeure sur les transformations politiques de l'Empire.

Les Thuringiens sont établis en Allemagne centrale. C'est chez eux que se serait réfugié le roi Childéric, père de Clovis, après une révolte des Francs qui l'aurait chassé temporairement du pouvoir; chez eux, il aurait connu sa femme, Basine. Le costume des Thuringiennes comporte des bijoux spécifiques : fibules miniatures à trois digitations ou fibules à tête en tenaille.

Occupant le sud de l'Allemagne, les Alamans menacent l'Alsace et la Suisse. Les découvertes archéologiques témoignent de leur richesse. Ainsi, les tombes de «chef» de Gültlingen, Pleidelsheim et Rüdern ont livré



Ci-dessus et ci-dessous, des parures germaniques orientales de la première moitié du Ve siècle, trouvées à Untersiebenbrunn, en Autriche. Les fibules en argent couvertes d'une feuille d'or ornée de cabochons de grenat, de pâte de verre et d'émail atteignent 16 centimètres de long !



armes et ceintures somptueuses : épées d'apparat à poignée recouverte de tôle d'or, boucles en orfèvrerie cloisonnée, en cristal de roche ou en écume de mer... Sur le Runder Berg, hauteur de la région de Stuttgart, a été mis au jour un habitat protégé par un puissant mur de pierres. La présence d'objets précieux souvent importés, ainsi que les nombreux vestiges de travail du métal, laissent supposer que vivait là une famille aristocratique autour de laquelle s'étaient établis des artisans.

La place forte du Runder Berg à Urach, près de Stuttgart (vue ci-dessus) était une des principales citadelles des Alamans. Résidence princière, elle abritait en outre une intense activité artisanale et commerciale. Elle subit, au tout début du VIe siècle, une attaque suivie d'une destruction qu'il est tentant d'attribuer aux troupes de Clovis parti à la conquête du territoire alaman en 506.

«Des peuplades innombrables et très féroces ont occupé l'ensemble des Gaules»

En 406, se produit en Gaule la terrible grande invasion, dont saint Jérôme, de sa lointaine Palestine, a écrit le récit horrifié. Ebranlés par l'arrivée des Huns, les Vandales alliés aux Alains, aux Suèves et aux Burgondes, se sont mis en mouvement et ont profité d'un hiver exceptionnellement rigoureux pour franchir le Rhin pris par les glaces. Ils traversent

La splendide vaisselle d'or et les bijoux découverts à Pietroasa, en Roumanie, ont-ils été enfouis en 376, par le roi wisigoth Athanaric, fuyant devant les Huns ? Cette hypothèse, avancée en 1899 par l'ouvrage d'Alexandru Odobescu (page de gauche), n'a rien d'invraisemblable. Il paraît plus probable, cependant, que ce somptueux trésor n'ait été caché qu'au début du Ve siècle.

la Gaule, pillant et incendiant villes et campagnes sur leur passage, avant de passer en Espagne en 409.

Le pays se relève à peine du désastre quand les Wisigoths s'installent en Gaule. Cette branche des Goths avait, en 376, devant la menace hunnique, demandé refuge à l'Empire. Mécontents des conditions de leur installation, ils s'étaient rapidement révoltés, menaçant Constantinople à plusieurs reprises, avant de marcher sur l'Italie où Alaric devait prendre Rome en 410. Passés en Gaule, ils s'emparent en 413 de Narbonne, Toulouse et Bordeaux. L'Aquitaine leur est bientôt officiellement concédée par traité et ils établissent leur capitale à Toulouse. Cette admission de Barbares sur le sol impérial n'a rien d'inhabituel; elle est souvent pratiquée à

Mis au jour dans une riche propriété gallo-romaine à Séviac (Gers), un peigne à dos présentant une saillie arrondie (haut de page). Des objets de forme identique ont été découverts en grand nombre dans les territoires peuplés aux IVe et Ve siècles par les Goths. De rares exemplaires trouvés en Gaule témoignent de l'installation des Wisigoths en Aquitaine.

Les Saxons utilisaient des céramiques non tournées, souvent décorées de cannelures (vase ci-contre). Outre en Allemagne du Nord, on en trouve dans tous les territoires où ils émigrèrent : Angleterre, Boulonnais, Normandie.

L'Empire romain et les Barbares

Situation approximative des peuples barbares en 375

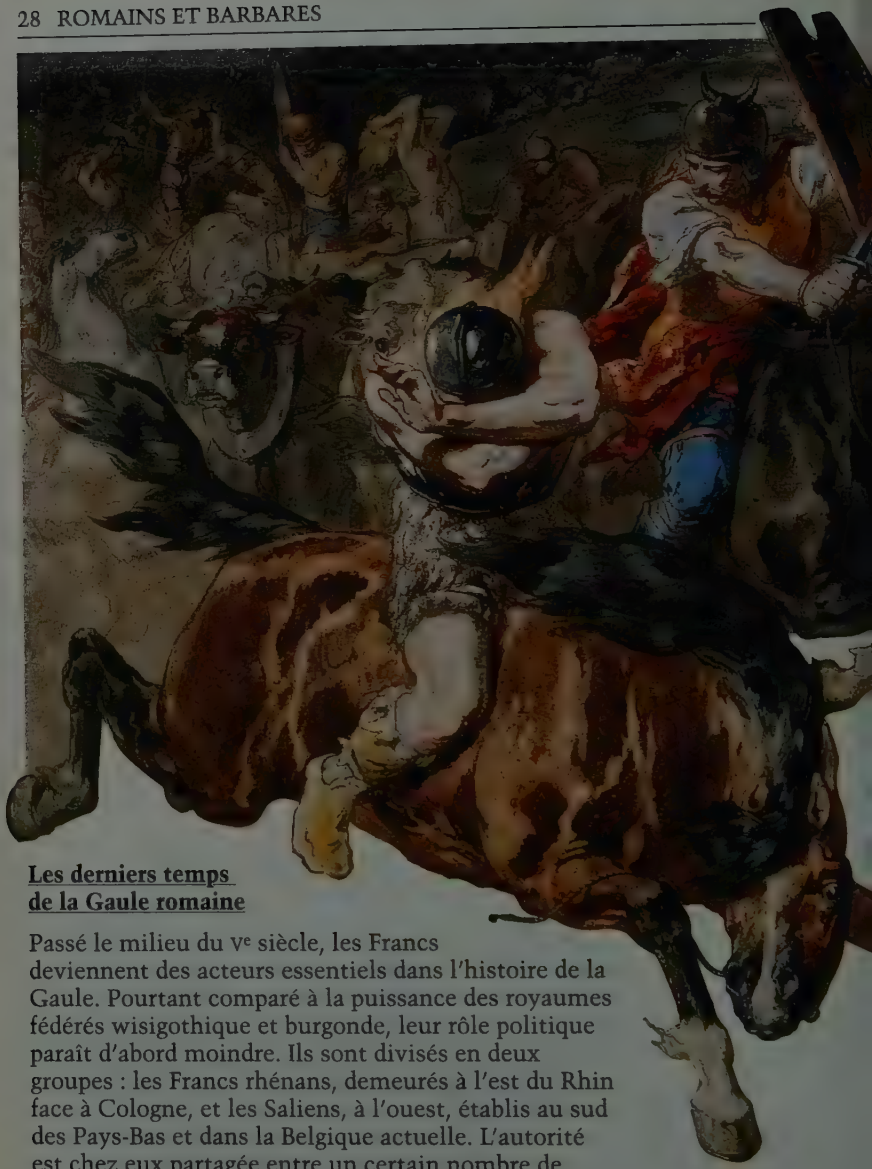
Limite de l'Empire romain

*Division empire romain d'Occident, empire d'Orient à partir de **395***

Beaucoup d'incertitudes subsistent quant à l'emplacement exact des différents peuples barbares aux IVe-Ve siècles. Suivre avec précision leurs migrations reste difficile.

la suite d'un traité (*foedus*) entre l'empereur et les Barbares qui sont alors dits fédérés. Les Wisigoths, fédérés turbulents, restent très minoritaires par rapport à la population gallo-romaine. Leurs traces archéologiques se limitent actuellement à quelques peignes en os de type germanique oriental.

En 443, les Burgondes sont cantonnés dans la région du lac de Genève. Comme les Wisigoths, peu nombreux, ils sont ariens et de culture germanique orientale. Comme eux, ils accroissent leur territoire à la faveur des troubles de la seconde moitié du Ve siècle. Leur royaume, dont les capitales sont Lyon et Genève, s'étend au dernier quart du Ve siècle de la région de Langres jusqu'à la Durance, tandis que les Wisigoths font la conquête de l'Auvergne et de la Provence.



Les derniers temps de la Gaule romaine

Passé le milieu du Ve siècle, les Francs deviennent des acteurs essentiels dans l'histoire de la Gaule. Pourtant comparé à la puissance des royaumes fédérés wisigothique et burgonde, leur rôle politique paraît d'abord moindre. Ils sont divisés en deux groupes : les Francs rhénans, demeurés à l'est du Rhin face à Cologne, et les Saliens, à l'ouest, établis au sud des Pays-Bas et dans la Belgique actuelle. L'autorité est chez eux partagée entre un certain nombre de familles royales. Peu après le milieu du Ve siècle, les Francs Saliens descendent jusqu'à la Somme.

Têtes humaines de profil et corps d'animaux opposés, les motifs de cette boucle de ceinture d'un guerrier franc incinéré au Ve siècle (à gauche) sont empruntés à l'artisanat provincial romain tardif d'où dérive l'art animalier mérovingien.

C'est à l'aide des contingents wisigothiques et burgondes, mais aussi des auxiliaires francs, sarmates, armoricains, etc., que le général romain Aetius vainc en 451 les Huns et leurs alliés ostrogothiques à la bataille des champs Catalauniques.

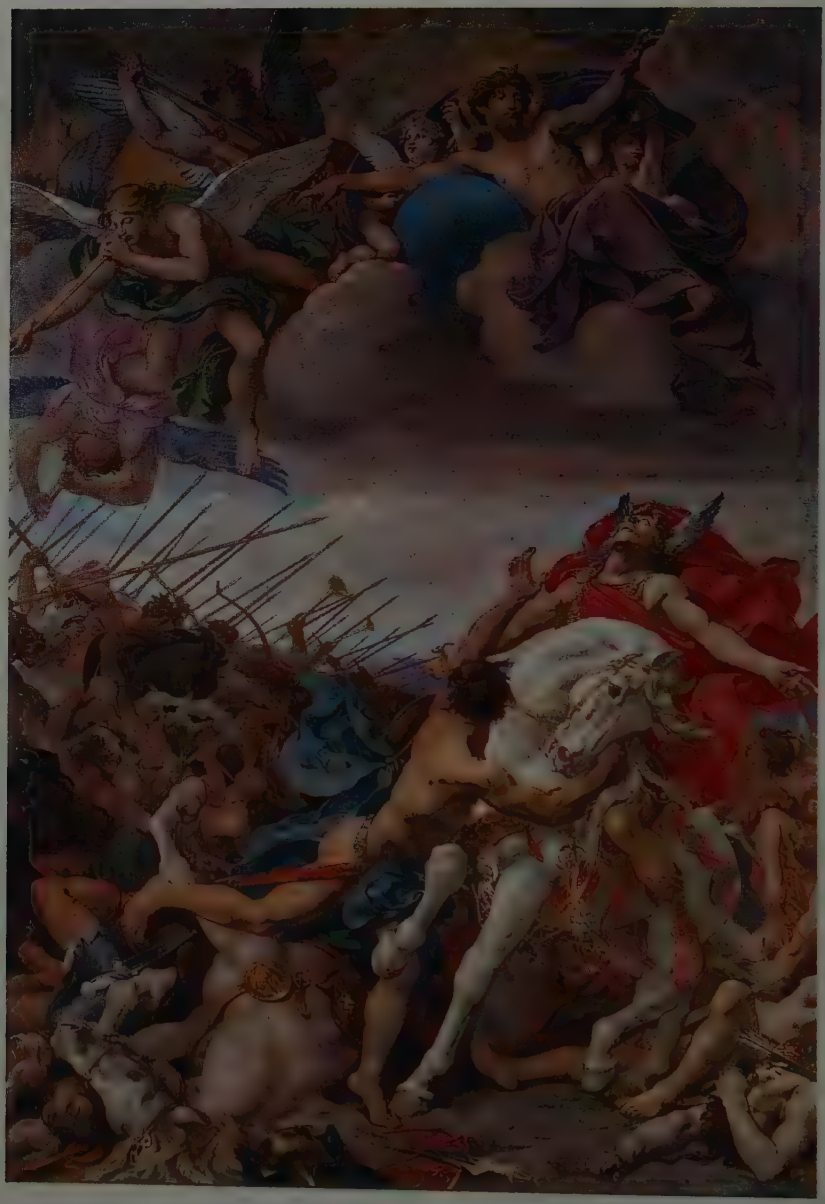
L'armée romaine de Gaule du Nord est ensuite dirigée successivement par le comte Paul, par Aegidius et par Syagrius. Les Barbares forment sans doute une bonne partie de ses effectifs : Alains et Huns, Thuringiens et Alamans...

Coupé du pouvoir impérial, son chef, établi à Soissons, n'a sans doute plus autorité, vers 480, que sur une enclave entre Somme et Loire.

Le brigandage sévit dans l'ouest de la Gaule. Des colonies saxonnes s'installent dans le Boulonnais, en Normandie et jusqu'en Charente. En basse Bretagne émigrent de nombreux Bretons, venus de la province antique de Bretagne (Angleterre) ; la région devient pratiquement indépendante.

Pourtant, à la fin du Ve siècle, la Gaule n'est pas encore détachée officiellement de l'Empire ; les rois fédérés à la tête de leurs armées (les Wisigoths, les Burgondes, les Francs) sont censés exercer leur pouvoir par délégation impériale dans la région où ils ont reçu l'hospitalité.

Sainte Geneviève, au nom germanique, arma une flottille pour amener par la Seine du blé dans Paris, alors bloqué depuis dix ans par une armée franque. A gauche, des cavaliers francs peints par Luminais, une fantaisie inspirée par la lecture de Chateaubriand.

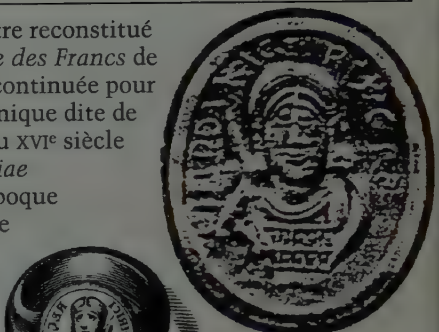


La nuit de ses noces, Basine, femme de Childéric aurait rêvé qu'elle enfantait un lion (Clovis), puis des loups et des bêtes sauvages (la descendance de ce roi). Elle eut enfin la vision d'une portée de petits animaux s'entredéchirant (le désordre des guerres civiles). Ainsi était perçue, vers le début du VII^e siècle, l'histoire des Mérovingiens.

CHAPITRE II
DE CLOVIS AUX ROIS FAINÉANTS (486-751)

« Si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, je croirai en toi, et je me ferai baptiser en ton nom. » Comme celle de Constantin, la conversion de Clovis (ci-contre, son baptême, célébré à Reims par saint Remi) serait l'exécution d'un vœu prononcé lors d'une bataille (à gauche, celle de Tolbiac, qui aurait permis à Clovis d'étendre son autorité jusqu'au Rhin; ces deux scènes historiques sont peintes par Paul-Joseph Blanc).

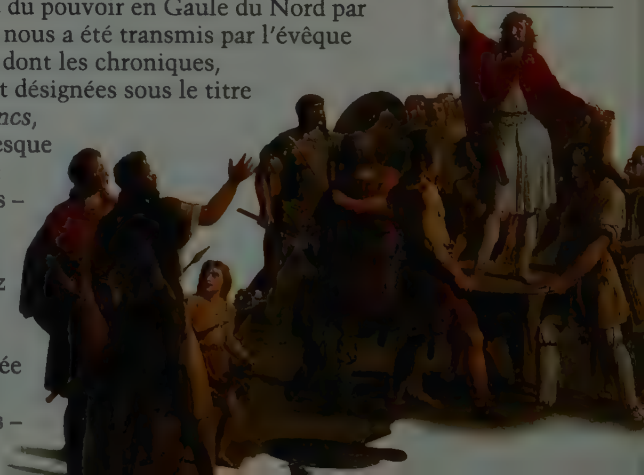
Le canevas historique suivant a pu être reconstitué grâce à des sources écrites : l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours pour le VI^e^ siècle, continuée pour la première moitié du VII^e^ par la chronique dite de Frédégaire, du nom de l'humaniste du XVI^e^ siècle qui la publia, puis par le *Liber historiae Francorum* pour le début du VIII^e^. L'époque mérovingienne a parfois été présentée comme une période obscure. A la civilisation romaine, fondée sur des actes écrits succéderaient brusquement des siècles «barbares» qui ne connaîtraient guère que la tradition orale. Une telle méprise résulte sans doute de la rareté des textes littéraires directement accessibles à nos contemporains. En réalité, de nombreux détails nous ont été transmis par les vies de saints qui concernent souvent des personnages de haut rang dont l'existence est très mêlée à l'histoire. Contrairement à une idée répandue, l'usage de l'écriture est fréquent à l'époque mérovingienne et les textes conservés sont nombreux : diplômes royaux, lettres et sermons, recueils de lois, formulaires administratifs, cartulaires et règles monastiques, testaments, inscriptions...

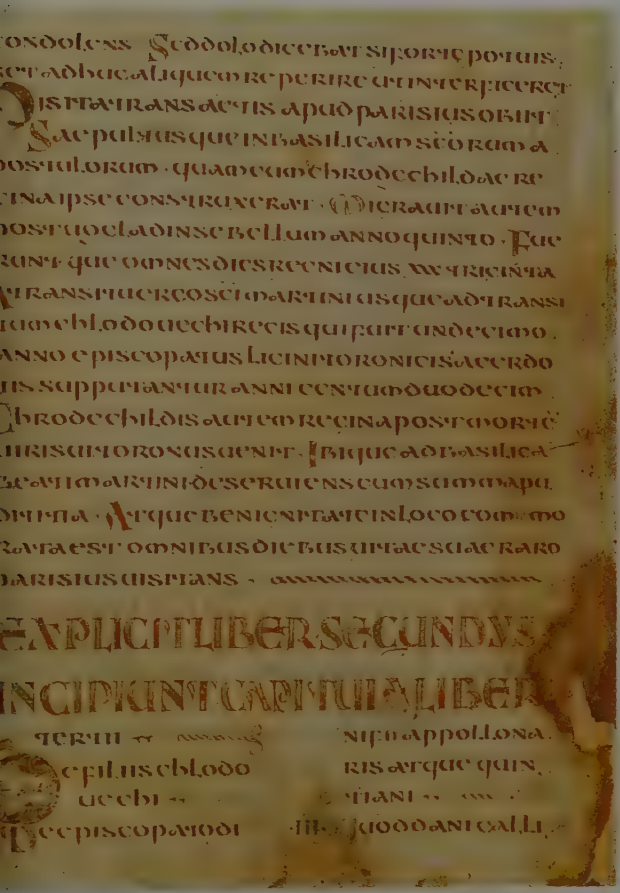


Comme beaucoup d'autres objets provenant de la tombe de Childéric, l'anneau sigillaire royal fut dérobé, une nuit de 1831, au cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale. Fort heureusement l'ensemble de cette découverte avait été fidèlement reproduit, dès le XVII^e^ siècle, par l'érudit Jean-Jacques Chifflet, et plusieurs empreintes du sceau avaient été réalisées.

«Fils de Childéric et petit-fils de Mérovée»

Le récit de la prise du pouvoir en Gaule du Nord par le roi franc Clovis nous a été transmis par l'évêque Grégoire de Tours dont les chroniques, traditionnellement désignées sous le titre d'*Histoire des Francs*, furent rédigées presque un siècle après cet événement. Clovis – c'est-à-dire Louis, prénom depuis lors en faveur chez les rois de France, soucieux de rattacher leur lignée à celle du premier monarque français –





L'ouvrage traditionnellement connu sous le nom d'*Histoire des Francs* fut rédigé par Grégoire, évêque de Tours de 573 à 594. Ecclésiastique donc, l'auteur l'avait conçu dans une perspective religieuse : l'histoire du monde est celle du salut de l'homme par Dieu ; les rois francs sont les instruments de Dieu. Extraite d'une des plus anciennes copies manuscrites conservées, réalisée au début du VIII^e^ siècle dans l'est de la France, la page ci-contre s'agrémente de grandes lettrines décorées de motifs de poissons et d'oiseaux, selon une habitude héritée de l'Antiquité. Grégoire de Tours écrivit en outre Sept Livres de *miracles* dont quatre relatant ceux de saint Martin, une *Vie des Pères* et un traité *Sur la marche des étoiles*.

est le fondateur de la dynastie mérovingienne dont le nom dérive de celui de Mérovée. Si l'histoire de ce mythique ancêtre de Clovis, né, dit-on, des amours d'une reine franque avec un dieu de la mer, semble sujette à caution, l'existence de Childéric, le père de Clovis, est en revanche bien attestée. On sait ainsi qu'il prit part aux campagnes militaires romaines de Gaule du Nord, sans doute en tant que roi fédéré, et fut enterré à Tournai où sa tombe fut découverte par hasard en 1653.

Comme son prétendu ancêtre Pharamond (page de gauche, en bas), Clovis fut vraisemblablement promené sur un pavois (bouclier) lors de son avènement. Cet usage est déjà attesté au IV^e^ siècle pour Julien, proclamé empereur par ses troupes à Paris. Ainsi la coutume, longtemps considérée comme d'origine germanique, pourrait, en fait, être née dans l'armée romaine.

Cette sépulture fut immédiatement identifiée comme celle de Childéric, grâce à la présence d'un anneau sigillaire en or inscrit à son nom et au dépôt d'un trésor de monnaies des empereurs d'Orient, Léon (457-474) et Zénon (474-492). Childéric portait une fibule cruciforme en or, insigne d'une haute fonction au service de l'Empire. Sur son anneau sigillaire, il apparaît vêtu, tel un officier romain, de la cuirasse et du manteau militaire; mais il est représenté avec la longue chevelure, signe de royauté chez les Francs. Ses armes et son costume étaient somptueusement décorés de pièces d'orfèvrerie cloisonnée, selon une mode alors nouvelle en Gaule. Les fouilles récentes ont mis au jour une série de sépultures de chevaux déposés dans des

Clotilde était la nièce du roi des Burgondes, Gondebaud. Catholique, comme sa mère Caretène, elle obtint la conversion, puis le baptême (ci-contre) de Clovis, son époux (ci-dessus). A l'époque de Grégoire de Tours, se colportait une sinistre histoire, que l'historien-évêque avait reprise à son compte, selon laquelle les parents de Clotilde auraient été assassinés par son oncle, l'arien Gondebaud.

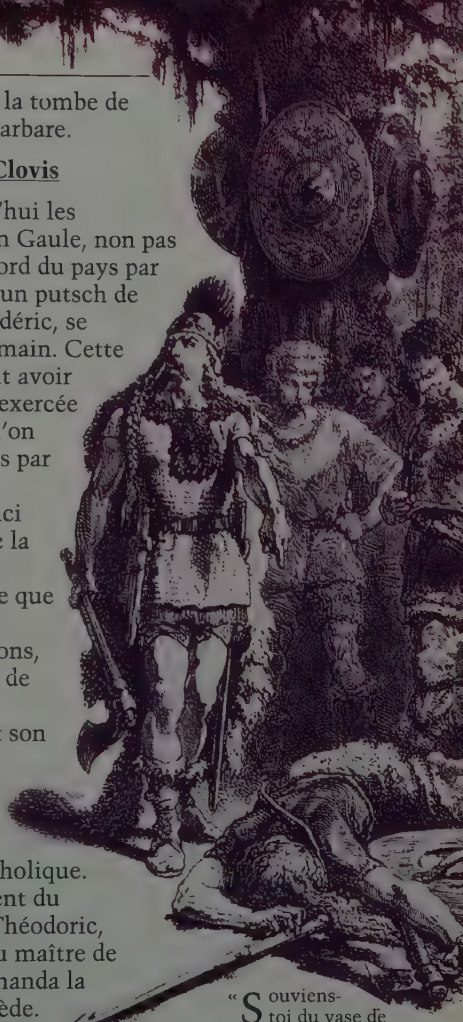
fosses autour de l'emplacement de la tombe de Childéric, selon un rite funéraire barbare.

Prise de pouvoir et conversion de Clovis

Les historiens considèrent aujourd'hui les événements de la fin du Ve siècle en Gaule, non pas comme une conquête brutale du nord du pays par les Germains, mais plutôt comme un putsch de Clovis, fils du roi franc fédéré Childéric, se substituant au dernier dirigeant romain. Cette prise du pouvoir par Clovis pourrait avoir été facilitée par l'autorité qu'avait exercée Childéric dans la même région, si l'on en croit une lettre adressée à Clovis par saint Remi, évêque de Reims, à l'occasion de son avènement : «Voici que tu assumes l'administration de la Belgique seconde : il n'y a rien d'étonnant à ce que tu deviennes ce que tes parents ont toujours été.»

En 486, après la bataille de Soissons, Syagrius, chef de la dernière armée de Gaule du Nord, s'enfuit chez les Wisigoths et Clovis étendit bientôt son pouvoir jusqu'à la Seine. Contre l'ennemi héréditaire wisigothique, il chercha l'alliance des Burgondes, en épousant une nièce du roi Gondebaud, Clotilde, princesse catholique. Une autre union témoigne également du prestige du jeune royaume franc : Théodoric, puissant roi des Ostrogoths, devenu maître de l'Italie en cette fin du Ve siècle, demanda la main d'une sœur de Clovis, Audeflède.

La conversion de Clovis, sous l'influence persuasive de Clotilde, fut décidée après une victoire sur les Alamans, sans doute près de Tolbiac en 496-497. Face à l'arianisme des rois gothiques et burgondes, sa conversion au catholicisme était un puissant facteur de ralliement des Gallo-Romains au nouveau régime. Le baptême de Clovis de la main de saint Remi eut lieu à Reims une nuit de Noël, en 495 ou 498.



« Souviens-toi du vase de Soissons», aurait dit Clovis en tuant d'un coup de hache le soldat qui, un an plus tôt, avait brisé ce beau vase liturgique enlevé dans une église et dont le roi, désirant le restituer à l'évêque, avait demandé qu'il soit ajouté à sa part de butin.

Théodoric, roi des Ostrogoths, fit construire plusieurs des monuments de Ravenne, dont Saint-Apollinaire-le-Neuf, alors basilique palatine dédiée à Jésus-Christ. Une des mosaïques de cette église représente son palais (ci-contre) : une longue galerie à portique central surmonté d'un fronton triangulaire ; le bâtiment à deux étages est couvert de tuiles rouges. A l'origine, Théodoric lui-même était représenté à cheval dans le fronton et en pied sous la porte centrale. Sa figure a été effacée.

A la conquête de l'Aquitaine

Les tensions entre les royaumes mérovingiens et wisigothiques furent d'abord limitées à quelques engagements restreints : occupation de Tours, campagne de Clovis jusqu'à Bordeaux en 498... C'est que la politique de Théodoric, mariant ses deux filles au roi wisigothique Alaric II et au roi burgonde Sigismond, contribuait au maintien d'un *statu quo* en Gaule. Aussi

Clovis écarta-t-il d'abord définitivement le danger de nouvelles incursions germaniques en écrasant les Alamans en 506.

La guerre contre les Wisigoths, véritable croisade proclamée contre l'arianisme, ne commença qu'en 507. Elle aboutit à leur écrasement à Vouillé, près de Poitiers, où Alaric II devait trouver la mort. Sur le chemin du retour, Clovis fit halte à Tours ; il offrit de nombreux présents à la basilique où était enterré saint Martin pour remercier le grand saint de lui avoir accordé la victoire, et reçut une délégation de l'empereur Anastase lui conférant le consulat, caution officielle des autorités romaines. Il parcourut Tours à cheval, diadémé, vêtu de pourpre, jetant au

L'intaille ci-dessus est la seule partie conservée de l'anneau sigillaire d'Alaric II, roi des Wisigoths, tué par Clovis à la bataille de Vouillé. Autour du buste, l'inscription *Alaricus Rex Gothorum*. Ci-dessous, une carte de la Gaule en 500. A gauche, Clovis entrant dans une ville d'Aquitaine nouvellement conquise. Les Wisigoths contrôlaient encore partiellement le sud de cette province à la mort de Clovis.

peuple des monnaies d'or et d'argent. Comme les rois fédérés contemporains, Clovis tenait son autorité de l'empereur ; rien d'étonnant, donc, à ce que sa «conquête» de la Gaule n'ait entraîné ni rupture administrative véritable ni spoliation constatable des propriétaires gallo-romains.

Plaque en bronze doré, à décor cloisonné de grenats, provenant de Tressan (Hérault), la garniture de ceinture ci-contre, exécutée vers la fin du Vᵉ siècle, appartenait sans doute à une femme wisigothique.

Les Wisigoths, dès lors repliés en Espagne, ne conservèrent plus en Gaule que la Septimanie (Languedoc, Roussillon) et Théodoric s'empara de la Provence pour éviter qu'elle ne tombe aux mains des Burgondes, alors alliés des Francs.

Paris, la France et les héritiers de Clovis

Jugeant sans doute la situation de Soissons trop excentrique par rapport aux nouvelles frontières du royaume, Clovis s'installa à Paris qui devint alors capitale de la Gaule devenue la France. Maître de l'Aquitaine, il acheva d'éliminer totalement ses rivaux, les autres rois francs, roitelets de Gaule du Nord et roi de Cologne. Son pouvoir s'étendait désormais des Pays-Bas aux Pyrénées et de l'Atlantique à la partie occidentale de l'Allemagne. Le grand concile convoqué par lui à Orléans en 511 régla les derniers problèmes liés à la liquidation de l'arianisme en Aquitaine et apparut comme l'affirmation du pouvoir royal : par exemple, nul ne pourrait se faire ordonner clerc sans l'assentiment du roi.

Quand Clovis mourut en novembre 511, il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres, fondée par lui sur la tombe de sainte Geneviève, à l'emplacement de l'actuelle rue Clovis, à Paris. Il imitait ainsi les rites funéraires en usage à Constantinople, où les empereurs byzantins se faisaient ensevelir dans une basilique des Saints-Apôtres.

Selon une coutume alors parfois pratiquée par les Germains, le pays fut divisé entre ses fils. L'aîné,

Thierry, né d'une concubine rhénane, hérita de l'ancien royaume de Cologne. Les trois jeunes fils de Clotilde, Clodomir, Childebert et Clotaire, se répartirent en trois royaumes la Gaule du Nord, ancienne possession de Clovis avant 506. L'Aquitaine, encore mal soumise, fut morcelée et chacun des quatre héritiers s'en vit attribuer une partie.

L'individualité des royaumes francs face aux autres puissances subsista pourtant malgré les partages territoriaux. Les quatre capitales furent choisies au centre du royaume et peu distantes entre elles : Reims pour Thierry, Orléans pour Clodomir, Paris pour Childebert et Soissons pour Clotaire.

Toutes les représentations des événements mérovingiens, même médiévales, sont des œuvres essentiellement dues à l'imagination des artistes qui les créèrent plusieurs siècles plus tard ; elles ne constituent jamais des témoignages historiques réels sur l'époque mérovingienne. Illustrant un manuscrit de Toulouse, la miniature ci-dessous représente Clotilde en personne opérant le partage du royaume entre les fils de Clovis.

La Burgondie et la Thuringe

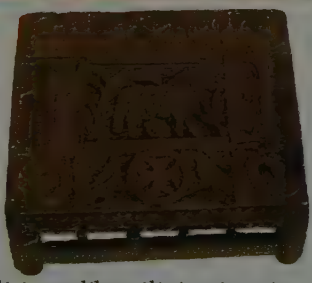
Les conquêtes territoriales franques se poursuivirent sous les fils de Clovis. Clodomir, Childebert et Clotaire pénétrèrent à plusieurs reprises en Burgondie, vainquant d'abord le roi Sigismond en 523, avant de se faire battre l'année suivante à Vézeronce (Isère). Dans cette défaite périt le roi Clodomir. En 534, la Burgondie fut enfin définitivement conquise. Childebert et Clotaire se débarrassèrent ensuite des fils de Clodomir. Seul échappa au meurtre le jeune saint Cloud, qui fut tonsuré et fonda, en région parisienne, le monastère qui devait porter son nom. Le port de la longue chevelure marquant l'appartenance à la famille royale mérovingienne, la tonsure servit parfois de procédé commode pour écarter du trône certains héritiers légitimes.

Thierry, aidé de Clotaire et profitant des dissensions familiales des rois thuringiens, les écrasa en s'alliant aux Saxons. La Thuringe, comme le pays alaman, fit désormais partie du royaume franc qui engloba dès lors la majeure partie

Découvert à Vézeronce, le casque ci-dessus se serait perdu pendant la bataille qui s'y déroula en 524. Seuls de très riches guerriers portaient de tels casques de bronze dans le style byzantin.

La plaque de chancel d'Hornhausen (Thuringe, à gauche) figure, dans un style germanique, l'un des nombreux saints cavaliers de l'imagerie chrétienne du haut Moyen Age.

de l'Allemagne actuelle. La jeune Radegonde, princesse thuringienne et future épouse de Clotaire, fut ramenée captive de cette expédition.



La princesse thuringienne Radegonde (ci-dessus présentée à son futur époux) fut l'une des épouses de Clotaire. Mais dégoûtée d'un mari meurtrier de son frère, elle se réfugia vers 555 auprès de saint Médard, évêque de Noyon, et devint religieuse. Elle fonda l'abbaye Sainte-Croix à Poitiers, où se trouve aujourd'hui encore conservé le pupitre de bois qui lui appartenait (ci-contre). Il est décoré de l'Agneau, image du Christ, entouré des symboles des quatre évangélistes.

L'Espagne et l'Italie

Childebert continua envers les Wisigoths la politique d'hostilité qui avait été celle de Clovis, étendant jusqu'aux Pyrénées la frontière du royaume.

L'empereur Justinien (527-565), rêvant encore de rétablir la grandeur de l'Empire romain, reconquit l'Afrique du Nord, puis lança ses troupes sur l'Italie affaiblie par les dissensions qui avaient suivi la mort de Théodoric (526).

Les Ostrogoths cédèrent la Provence aux Francs qui en profitèrent pour s'emparer d'une partie de l'Italie du Nord. La reconquête byzantine fut difficile à établir, mais de courte durée. En 568, les Lombards abandonnant leur territoire en Hongrie actuelle à un nouveau peuple nomade d'origine orientale, les Avars, se lancèrent à l'assaut de l'Italie.

Établie au XVe siècle, cette généalogie, qui commence à Clotaire, comprend les enfants de Sigebert et Brunehaut, de Chilpéric et Frédégonde.

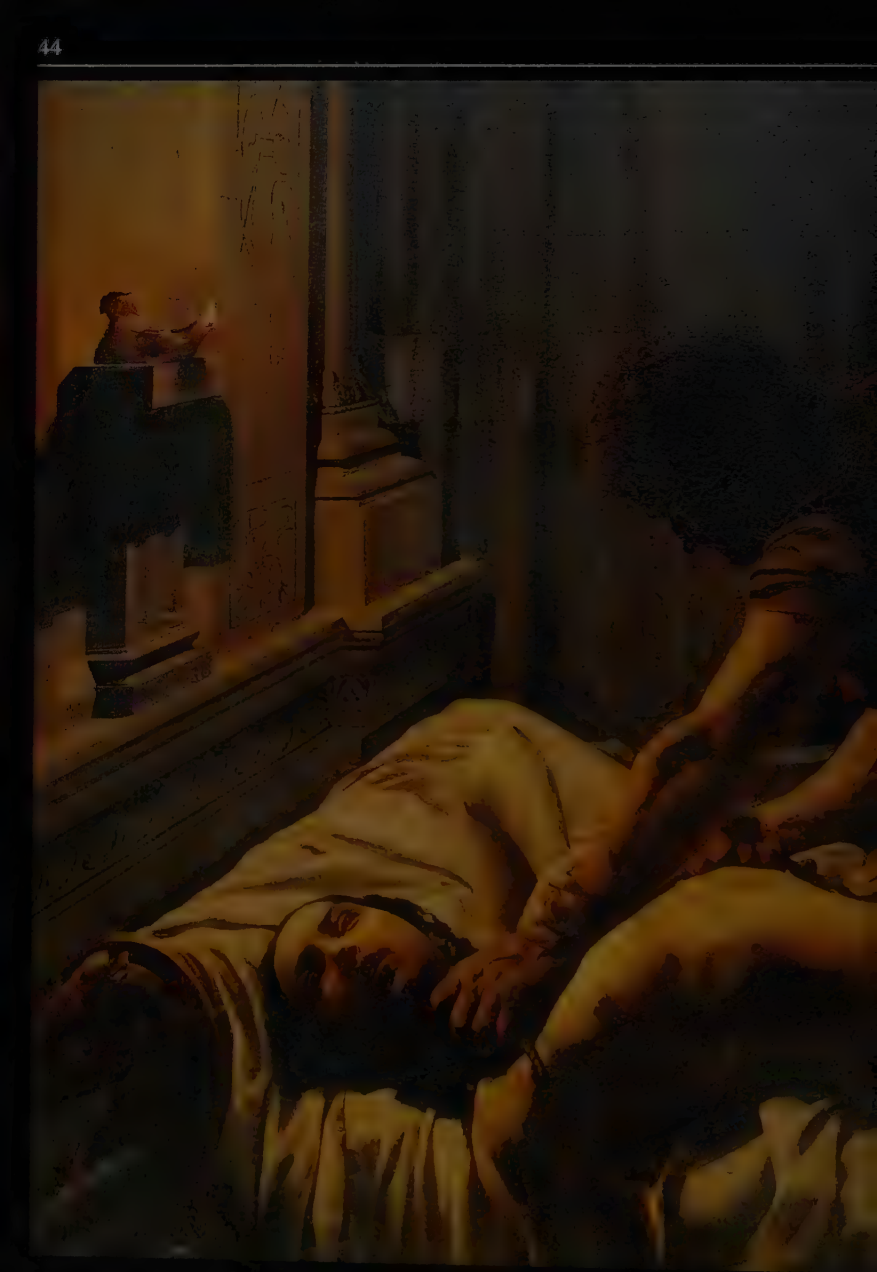
Les guerres civiles

Après la mort de Clotaire (561), la Gaule fut à nouveau divisée entre ses fils, Caribert, Chilpéric, Gontran et Sigebert, et ce partage se renouvela en 567 à la mort du premier d'entre eux. A Chilpéric revinrent Soissons et le premier royaume de son père. Ses deux frères, Gontran et Sigebert, obtinrent respectivement la Burgondie, autrefois territoire des Burgondes, et le vieux royaume rhénan.

La seconde moitié du VIe siècle fut marquée par la célèbre rivalité entre deux belles-sœurs, Frédégonde

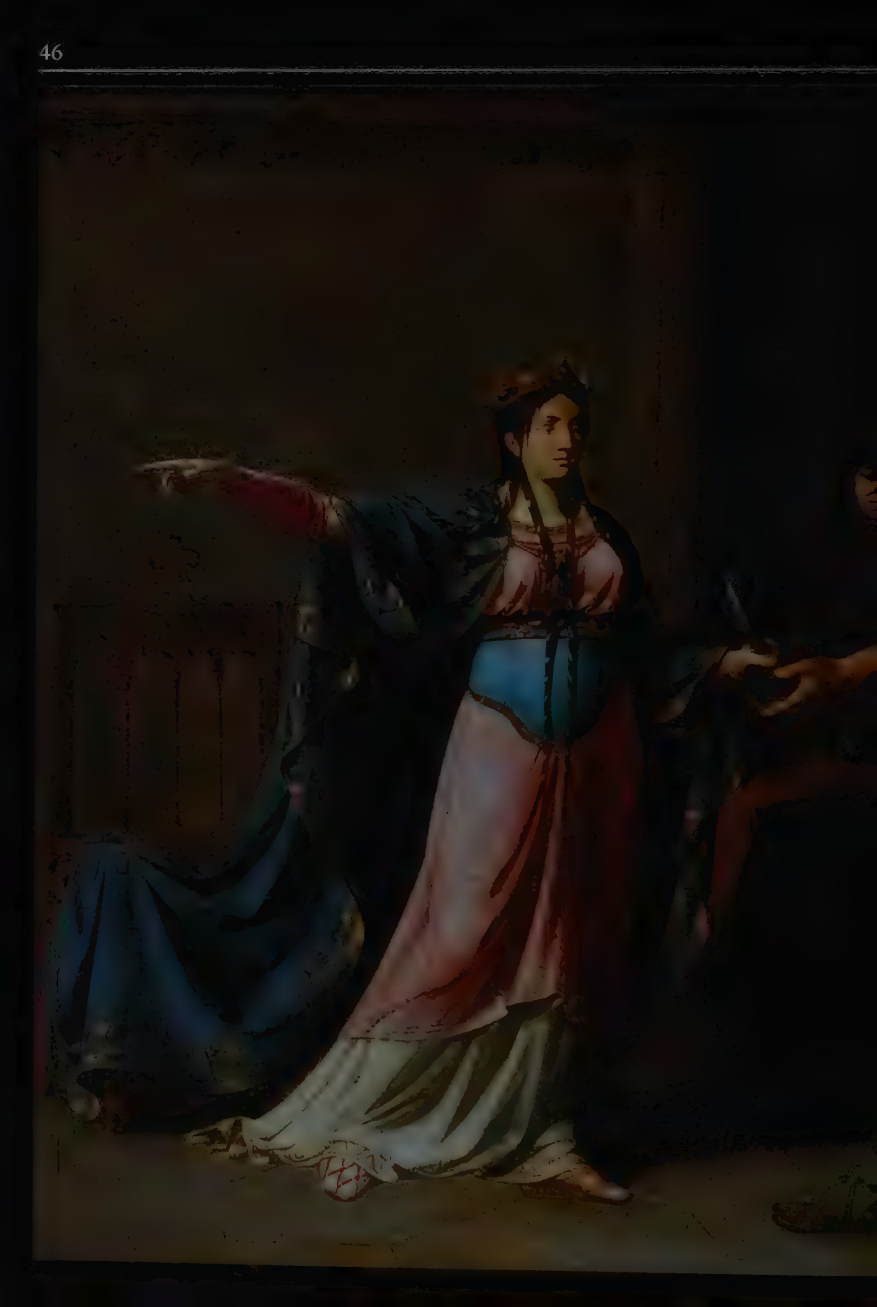
et Brunehaut. Sigebert ayant épousé la princesse wisigothique Brunehaut, «jeune fille élégante de manières, jolie d'aspect, honnête et distinguée de mœurs», selon Grégoire de Tours, Chilpéric, jaloux, demanda la main de sa sœur Galswinthe, bien qu'il eût déjà plusieurs femmes. Bientôt las de Galswinthe, il la fit égorger dans son lit et reprit une de ses anciennes épouses, Frédégonde.

Les deux miniatures de cette double page représentent les deux illustres couples rivaux de la deuxième moitié du VI^e siècle : Chilpéric et Frédégonde (ci-dessous) et Sigebert et Brunehaut (page de gauche). Le mariage de Sigebert et de Brunehaut fut célébré à Metz, en 566. Récemment arrivé d'Italie, le poète Fortunat y déclama un épithalame à la louange des époux : «Sigebert est violemment épris de Brunehaut ; il veut l'épouser. Elle a pour cela tout ce qui convient ; elle est nubile et sa virginité est dans sa fleur. [...] Elle aussi est pleine de désirs ; mais la retenue qui sied à son sexe l'empêche de les manifester. C'est d'une main légère qu'elle se défend contre les caresses d'un mari qui l'adore.» Prêtre italien venu en France sur le tombeau de saint Martin, Fortunat devait devenir le confident de Radegonde et l'évêque de Poitiers.



La triste fin de Galswinthe

Voyant que son frère Sigebert avait pris pour épouse la belle princesse wisigothique Brunehaut, Chilpéric fit demander en mariage la sœur de celle-ci, Galswinthe. Il promit aux ambassadeurs de renvoyer les épouses, qu'il avait déjà, parmi lesquelles la terrible Frédégonde. Le roi des Wisigoths lui envoya donc sa fille, accompagnée de grandes richesses. Chilpéric l'accueillit avec beaucoup d'honneurs. «Mais son amour pour Frédégonde, qu'il avait eue auparavant comme femme, provoqua entre eux un grand différend. Comme elle se plaignait constamment au roi d'avoir à supporter des injures et de ne jouir auprès de lui d'aucune considération, elle demanda la permission de rentrer librement dans sa patrie en laissant les trésors qu'elle avait apportés avec elle. Le roi, feignant de nier la chose, l'apaisa par de douces paroles. Finalement il la fit égorger par un esclave et on la trouva morte dans son lit. [...] Quant au roi, après avoir pleuré la morte, il reprit après quelques jours Frédégonde qu'il épousa.» Telle est l'histoire de Galswinthe racontée par Grégoire de Tours.



Sanglantes intrigues

Les royaumes étant en guerre, la majeure partie du territoire de Chilpéric était tombée aux mains de Sigebert qui, arrivé à la villa de Vitry près d'Arras, se fit proclamer roi à la place de son frère. «C'est alors que deux esclaves, porteurs de couteaux solides, qu'on appelle vulgairement scramasaxes et qui étaient empoisonnés, ayant été ensorcelés par la reine Frédégonde, le frappent des deux côtés en faisant semblant de vouloir faire autre chose. Mais lui poussant des cris, s'écroula et peu après rendit l'âme» (Grégoire de Tours). Ci-contre Frédégonde armant le bras des meurtriers de son beau-frère, Sigebert. Frédégonde serait aussi responsable de l'assassinat de Prétextat, évêque de Rouen, accusé d'avoir accepté de remarier la reine Brunehaut à Mérovée, fils de Chilpéric et d'Audovère. Elle serait également l'instigatrice du meurtre de Clovis, autre fils de Chilpéric et d'Audovère. Mais l'objectivité de notre témoin, Grégoire de Tours, promu à son siège épiscopal par Sigebert, pourrait être contestable. On sait qu'il avait été inquiété, accusé de calomnier la reine Frédégonde, et qu'il avait dû venir se justifier auprès de Chilpéric.

Une haine farouche s'instaura dès lors entre Frédégonde et Brunehaut, entraînant une longue suite de conflits.

Dégénérant en guerres civiles, ces sanglantes luttes fratricides favorisèrent le développement des particularismes régionaux, avec l'individualisation des trois royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Burgondie, et la puissance toujours croissante de leurs aristocraties face au pouvoir royal.

Au temps du bon roi Dagobert

La Gaule connut pourtant une nouvelle période d'unité pendant les règnes brillants de Clotaire II

Dagobert fit agrandir et embellir (ci-dessus) l'église qui avait jadis été élevée à l'initiative de sainte Geneviève sur la tombe du premier évêque de Paris, saint Denis. Il y fit disposer des tentures cousues de fil d'or et de perles. Il est le premier roi de France enterré à Saint-Denis.

(613-629) et de Dagobert (629-639). Ces rois résidèrent surtout aux alentours de Paris, souvent dans leur domaine de Clichy, à proximité de la basilique de Saint-Denis qui devint, à partir de Dagobert, la nécropole des rois de France. Ils rassemblèrent à leur cour une élite aristocratique, pépinière de dignitaires civils et ecclésiastiques tels que l'Aquitain Eloi, orfèvre et monétaire, puis ministre royal avant d'être nommé évêque de Noyon.

L'extension territoriale franque fut alors à son apogée avec la soumission éphémère des Basques et des Bretons, la conquête de la basse vallée du Rhin sur les Frisons et un affermissement de l'autorité centrale en Germanie. Bien qu'unifié sous la domination d'un même monarque, le royaume était constitué de régions au peuplement, à la langue et aux traditions bien divers.

Le futur saint Eloi signa une bonne quarantaine de monnaies. Son nom apparaît souvent au génitif – *Eligi* –, de part et d'autre d'une croix. A gauche, une monnaie de Clovis II, frappée par lui à Paris.

Traditionnellement attribué à Dagobert, le siège en bronze ci-dessous servit de trône aux rois de France. Selon une étude récente, sa partie basse, aux montants en forme de fauve, daterait de l'époque mérovingienne. Le dossier fut ajouté ultérieurement.

Unification et particularismes régionaux

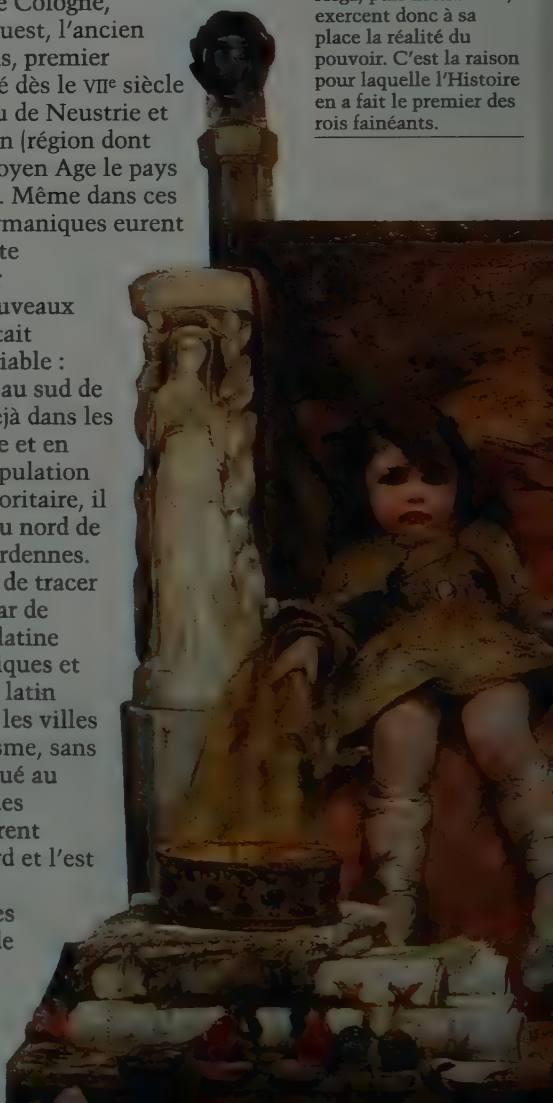
Au sud de la Loire, où la pénétration germanique avait été presque négligeable, la civilisation romaine tardive évoluait lentement. Les grands propriétaires, descendants de l'ancienne aristocratie gallo-romaine et parfois même burgonde, continuaient de monopoliser l'essentiel des charges civiles et ecclésiastiques. La culture antique, bien qu'abâtardie, survivait et l'usage des actes écrits était encore fréquent. L'originalité de l'Aquitaine et de la

Burgondie s'affirmait, entre autres, par des modes vestimentaires particulières, si l'on en juge par les garnitures de ceintures qui y ont été retrouvées.

Au nord de la Loire s'opposaient deux territoires : à l'est, l'ancien royaume de Cologne, devenu l'Austrasie et, à l'ouest, l'ancien territoire des Francs Saliens, premier royaume de Clovis, désigné dès le VII^e siècle sous le terme de Francie ou de Neustrie et centré sur le Bassin parisien (région dont une partie deviendra au Moyen Age le pays de France ou Ile de France). Même dans ces zones où les influences germaniques eurent le plus grand impact, il reste pourtant difficile d'évaluer l'importance locale des nouveaux venus. Leur pourcentage était géographiquement très variable : sans doute presque infime au sud de la Seine, plus important déjà dans les vallées de l'Aisne, de l'Oise et en Champagne bien que la population autochtone soit restée majoritaire, il ne devenait très élevé qu'au nord de la Somme et à partir des Ardennes.

Il est malaisé, de même, de tracer la frontière linguistique, car de nombreux îlots de langue latine existaient en pays germaniques et vice versa. Par exemple, le latin était encore en usage dans les villes de Rhénanie et le bilinguisme, sans doute fréquemment pratiqué au nord de la Seine. Les langues germaniques ne l'emportèrent réellement que dans le nord et l'est de la Gaule, à partir des Ardennes et des Vosges. Les parlers du nord et du sud de la Loire divergèrent lentement : au nord étaient adoptés toute une quantité de mots

Clovis II (639-657, ci-dessous) n'a que quatre ans à la mort de son père, Dagobert. Les maires du palais, Aega, puis Erchinoald, exercent donc à sa place la réalité du pouvoir. C'est la raison pour laquelle l'Histoire en a fait le premier des rois fainéants.



d'origine germanique (blé, bois, jardin, blanc, brun...), tandis que le latin présentait déjà de nombreuses caractéristiques propres à la langue romane.

Vers un monde nouveau : maires du palais et rois fainéants

Après la mort de Dagobert, l'unité du territoire mérovingien fut à nouveau compromise par les tendances séparatistes apparues dans les différentes régions. L'autorité réelle passa de plus en plus au maire du palais, le plus haut dignitaire de chaque royaume après le roi.

Quietus, *curator*, c'est-à-dire magistrat, de la cité d'Eauze, offrit l'ex-voto ci-dessus au martyr local Luperc. Cette inscription, qui par la forme de ses lettres peut être datée du VI[e] siècle, témoigne de la survie de charges municipales romaines à l'époque mérovingienne. Le vieux système administratif se maintenait surtout dans le sud de la France.

La vie politique fut marquée par les rivalités des grandes familles aristocratiques et par l'hostilité croissante entre la Neustrie et l'Austrasie et leurs maires du palais respectifs. En Austrasie, dominait la puissante famille des Pippinides (descendants de l'aristocrate austrasien Pépin de Landen, contemporain de Dagobert), grands propriétaires fonciers, ancêtres de Charlemagne. L'un d'eux, le maire du palais Grimoald, osa même faire tonsurer le jeune roi légitime Dagobert II pour lui substituer sur le trône son propre fils, Childebert l'Adopté. La tentative échoua en raison du fort attachement de la Neustrie à la dynastie légitime; Grimoald et Childebert l'Adopté tombèrent entre les mains des Neustriens et furent exécutés.

Le vieil antagonisme entre la Neustrie et l'Austrasie se poursuivit jusqu'à la défaite totale des Neustriens à la bataille de Tertry en 687. Vainqueur, Pépin II devint l'unique maire du palais du royaume réunifié. Les derniers rois mérovingiens, présentés par la tradition carolingienne favorable aux Pippinides comme des rois fainéants, continuèrent de résider en Neustrie, mais perdirent tout pouvoir.

Le successeur de Pépin II, Charles Martel, écrasa les Arabes à Poitiers en 732. C'est son fils, Pépin le Bref, futur père de Charlemagne, qui inaugura la dynastie carolingienne. Ayant enfermé dans un monastère le dernier souverain mérovingien, il se fit élire roi par les grands du royaume en 751, avec le soutien du pape qui espérait en échange son appui contre les Lombards qui menaçaient alors Rome.

Pépin le Bref ayant demandé au pape : «Les rois n'exercent plus le pouvoir dans notre royaume; est-ce un bien, est-ce un mal?», il obtint en réponse : «Mieux vaut appeler roi celui qui exerce le pouvoir effectivement, afin que l'ordre ne soit pas troublé.» Pépin fit alors tonsurer le dernier roi mérovingien et le relégua dans le monastère de Saint-Bertin à Saint-Omer. L'épisode n'a pas manqué de susciter l'imagination du peintre Evariste Luminais (ci-dessus).

Arbre généalogique des rois mérovingiens (à droite).

742-751
CHILDÉRIC III
CLOVIS III
CLOVIS IV
691-695
THIERRY IV
720-737
CHILPÉRIC II
DAGOBERT III
CLOTAIRE III
CHILDEBERT III
DAGOBERT II
CHILDÉRIC II
SIGEBERT II
613-613
THIERRY III
SIGEBERT III
CLOVIS II
THIERRY II
THÉODEBERT II
596-612
DAGOBERT I
CHILDEBERT II
CLOTAIRE II
547-555
585-628
THÉODEBALD
SIGEBERT I
561-575
CHILPÉRIC I
561-58
CARIBERT
THEODEBERT I
GONTRAN
561-592
CHILDEBERT I
511-558
THIERRY I
CLOTAIRE I
CLODOMIR
511-524
481-511
CLOVIS
Basine de Thuringe
CHILDÉRIC I
MÉROVÉE
CLODION
battu en 448

Supplément au Fascicule de 1888
Les Feuilles de 1832

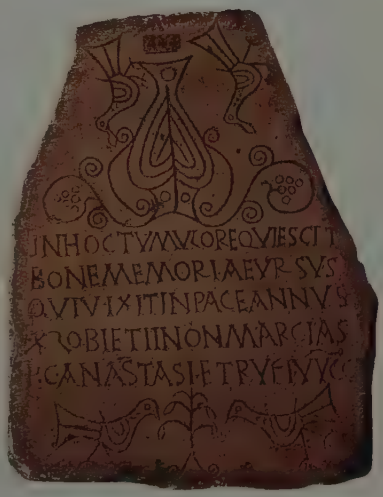
FM

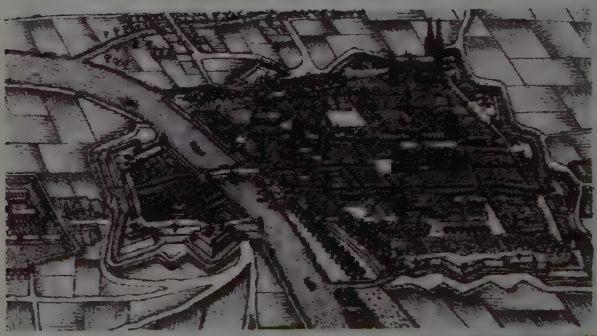
COLLECTION CARANDA

A la civilisation gallo-romaine, symbolisée par ses villes et son architecture, aurait succédé le déclin de la vie urbaine, l'abandon de la pierre au profit du bois. Les centaines de tombes alignées en rangées parallèles seraient la caractéristique majeure de l'époque mérovingienne. Les découvertes récentes obligent à nuancer ces idées reçues !

CHAPITRE III
LE TÉMOIGNAGE DES HABITATS ET DES NÉCROPOLES

Fichée derrière la tête d'un homme enterré au VIe siècle à Cys-la-Commune (Aisne), une stèle discoïdale (dessin de gauche) dépassait du sol pour marquer l'emplacement de la tombe. Le squelette avait une boucle de bronze à la ceinture ; un long javelot reposait près de son bras droit. L'épitaphe d'Ursus (ci-contre), décédé à Lyon «l'année après les consulats d'Anastase et de Rufus» (soit en 493), est ornée de symboles chrétiens, colombes et canthare d'où partent des rinceaux de vigne.





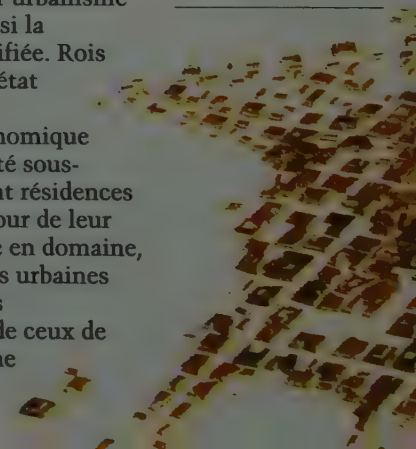
Soissons (à gauche) fut une des capitales mérovingiennes. A l'extérieur des murs de la cité, au-delà de l'Aisne, s'élevait la fameuse basilique Saint-Médard.

L'archéologie constitue la source essentielle de nos connaissances concernant de nombreux détails de la vie matérielle. L'étude des sites et de leur mobilier apporte des informations uniques sur la vie quotidienne, la démographie, la société, les croyances, l'art et les techniques mérovingiennes, renseignements qui viennent compléter les autres informations données par les textes.

Frappé par une épidémie, Chlodobert, l'un des fils de Chilpéric, fut déposé, presque mourant, auprès du tombeau de saint Médard, dans la basilique de Soissons, pour tenter d'obtenir sa guérison (gravure ci-dessus).

Les villes

Il y a une continuité certaine entre les villes gallo-romaines et les villes médiévales restées sur les mêmes sites ; elles conservèrent leur urbanisme antique malgré les destructions, même si la destination des édifices fut parfois modifiée. Rois et évêques s'efforçaient de remettre en état remparts et aqueducs édifiés à l'époque romaine. L'importance politique et économique des villes à l'époque mérovingienne a été sous-estimée. Au VI^e^ siècle, elles sont souvent résidences royales : les souverains font encore le tour de leur royaume non pas tellement de domaine en domaine, mais plutôt de ville en ville. Les fouilles urbaines n'ont pourtant livré que peu de vestiges mérovingiens, souvent mal distingués de ceux de l'époque romaine tardive en raison d'une permanence de l'occupation. Au reste,

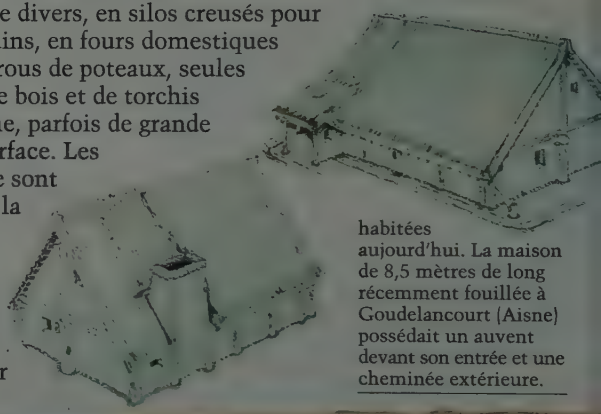


les archéologues se sont presque exclusivement intéressés aux édifices religieux, sujet d'étude traditionnel de l'archéologie paléochrétienne. Eglises et monastères urbains remontant aux VIe-VIIe siècles sont en nombre considérable, tout particulièrement dans des capitales comme Paris, Metz et Soissons. La construction des groupes épiscopaux, véritables quartiers religieux, avait modifié le paysage urbain. De tels ensembles ont été mis au jour à Lyon, à Genève, à Rouen. A l'extérieur des villes, de nombreuses basiliques funéraires avaient été édifiées sur la tombe de martyrs ou de saints vénérés. Autour de ces édifices, se développèrent parfois de nouveaux quartiers urbains, hors des remparts antiques.

La maquette ci-dessous représente Paris à l'époque mérovingienne. On peut y distinguer, à l'intérieur de l'enceinte romaine, l'île de la Cité, occupée par le palais (1) et par le groupe cathédral (2) avec ses basiliques et son baptistère. La rive gauche, déjà largement construite, compte de nombreuses églises. Clovis avait fait édifier la basilique des Saints-Apôtres (3) sur la sépulture de sainte Geneviève, et Childebert la basilique Sainte-Croix et Saint-Vincent (4), devenue Saint-Germain-des-Prés. Quelques monuments s'élèvent aussi sur la rive droite.

L'habitat rural

Les premières fouilles de villages mérovingiens, comme celles de Brebières dans le Pas-de-Calais ou de Riedisheim, dans le Haut-Rhin, ne sont réalisées en France que depuis une vingtaine d'années. Ce type d'exploration n'avait jusque-là guère tenté les archéologues, car les habitats du haut Moyen Age – appellation qui comprend les époques mérovingienne et carolingienne –, la plupart du temps faits de maisons en matériaux périssables, sont difficilement repérables. Les structures consistent généralement en fonds de cabane à usage divers, en silos creusés pour la conservation des grains, en fours domestiques et en alignements de trous de poteaux, seules traces des bâtiments de bois et de torchis à couverture de chaume, parfois de grande taille, construits en surface. Les constructions de pierre sont rares, ce matériau sert la plupart du temps de base des parois. Cependant, à Larina, dans l'Isère, un habitat beaucoup plus élaboré a été fouillé sur un site de hauteur.

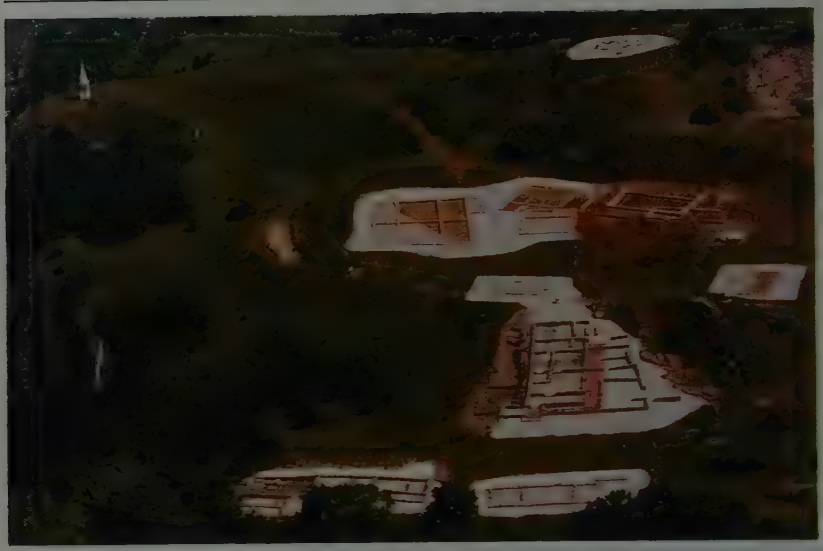


Le relevé minutieux des traces laissées dans le sol par les habitats disparus permet de proposer des reconstitutions. Bien sûr une part d'hypothèse subsiste : hauteur des murs, existence ou non de fenêtres... Le bâtiment de Larina (Isère, à droite), construit en dallettes de calcaire, ressemblait à de nombreuses fermes encore habitées aujourd'hui. La maison de 8,5 mètres de long récemment fouillée à Goudelancourt (Aisne) possédait un auvent devant son entrée et une cheminée extérieure.

Sur une plate-forme rocheuse, ceinte d'un rempart restauré à l'époque mérovingienne, a été mis au jour un grand bâtiment de pierres jointoyées avec de l'argile. Cet édifice était couvert de lauzes et divisé intérieurement en plusieurs pièces. Il était accompagné d'un hameau de cabanes, également construites en dur.

Dans de nombreux cas, des constructions romaines tardives étaient sans doute encore occupées au haut Moyen Age. Il est bien difficile de dater l'abandon des grandes villas romaines du sud-ouest de la Gaule.

Comme la plupart des villages mérovingiens, l'habitat de Gladbach (ci-dessous), fouillé dès 1936 dans la région de Bonn, associe de véritables habitations, reposant sur de nombreux poteaux, à des petites cabanes souvent à fond excavé. Deux puits et des vestiges de palissades y furent également découverts.



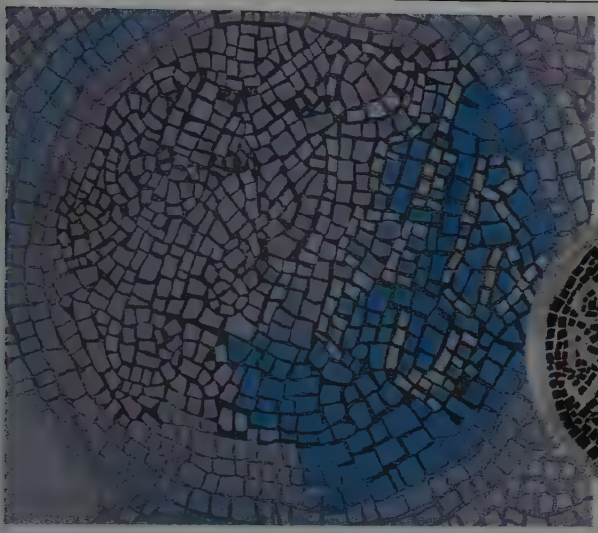
Même dans des régions plus septentrionales, il existe parfois des indices de survie de l'habitat antique. Ainsi à Mienne-Marboué (Eure-et-Loir), les vestiges d'une villa à mosaïque tardive ont été découverts, comportant dans un médaillon le nom d'un propriétaire germanique, *Stelecho*. La même commune a livré des tombes à riche mobilier daté des environs de 500 ainsi que des chapiteaux mérovingiens.

Tessons et débris ordinaires

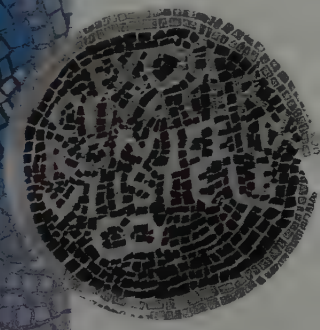
Les objets exhumés dans les habitats sont presque uniquement des objets peu précieux et fragmentaires, abandonnés après usage. Une partie d'entre eux sont identiques à ceux mis au jour dans les sépultures : tessons de vases biconiques et accessoires vestimentaires tels que des agrafes à double crochet.

D'autres formes ne se retrouvent pas dans les tombes, comme les pots à cuire en céramique commune, par exemple. Les fouilles livrent céréales, noyaux de fruits, pois et fèves carbonisés, ossements de porcs, de moutons, de bovidés et de gallinacés... La chasse, occupation favorite des rois et de

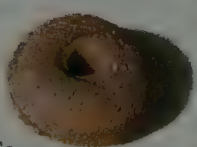
A Larina (ci-dessus) deux domaines constitués de plusieurs bâtiments (habitations et dépendances) se sont succédés sur un plateau surplombant le Rhône. Quelques petits objets trouvés sur ce site – pince et fusaïole, clé, couteau, perles, anneaux, agrafes à double crochet – permettent sa datation à l'époque mérovingienne.



Le médaillon d'une mosaïque de la villa de Mienne-Marboué (Eure-et-Loir, photo et dessin ci-contre) indique que ce pavement a été exécuté par l'atelier de Ferronius pour le compte d'un certain Stelechus (*Ex officina Ferroni[i] felix uti Stelecho*). Ce propriétaire, au nom germanique, vivait probablement dans cette demeure de tradition antique au début de l'époque mérovingienne.

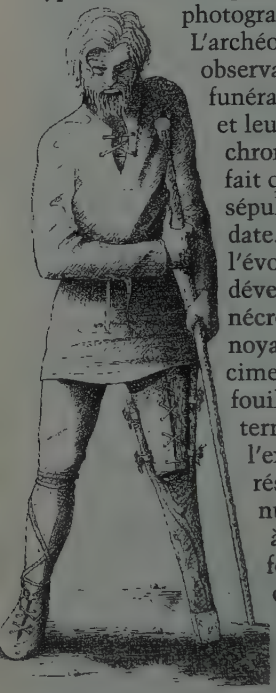


l'aristocratie, n'occupe dans l'alimentation quotidienne qu'une place très marginale. L'exploration des habitats fournit ainsi des témoignages historiques indispensables concernant la vie quotidienne et l'artisanat, l'agriculture, l'élevage et les habitudes alimentaires. Malgré tout, ces fouilles coûteuses et peu gratifiantes sont encore assez rares et souvent inédites. Ce sont surtout les cimetières mérovingiens avec leur mobilier, souvent riche et abondant, qui ont été jusqu'à présent l'objet des travaux archéologiques.

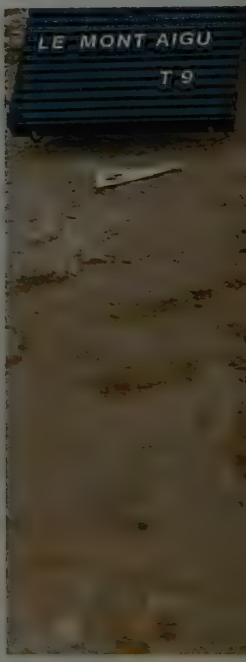


Les archives du sol

L'exploration des nécropoles, lieux privilégiés de conservation des objets, est indispensable aux progrès des datations et donc à l'interprétation des autres types de fouille. Squelette et mobilier doivent être photographiés et dessinés en place. L'archéologue peut ainsi multiplier les observations concernant les rites funéraires, les accessoires du costume et leur emplacement. Les recherches chronologiques sont facilitées du fait que tous les objets d'une même sépulture ont été enfouis à la même date. Il est ainsi facile d'observer l'évolution des mobiliers et le développement progressif de la nécropole autour d'un ou deux noyaux primitifs. Le plan des cimetières doit être relevé et les fouilles doivent être menées à terme pour permettre l'exploitation statistique des résultats. Grâce à la numismatique et aujourd'hui à la dendrochronologie, des fourchettes chronologiques dont la précision atteint parfois le quart de siècle peuvent être proposées pour les différentes phases observées.



Menés conjointement, les travaux de l'anthropologue et de l'archéologue renseignent sur la démographie et l'état sanitaire pendant les différentes périodes. Les études anthropologiques publiées pour un certain nombre de cimetières de Gaule tendent à montrer une population n'ayant globalement guère changé depuis les époques antérieures, malgré quelques apports étrangers parfois décelables. L'espérance de vie est d'une trentaine d'années, encore que certains vivent très âgés. Lésions osseuses et articulaires révèlent une vie parfois rude, bien que la plupart des traumatismes paraissent plutôt



Ainsi devait marcher (à gauche) l'homme à la jambe de bois découvert dans une tombe de Griesheim, près de Darmstadt. Agé d'une cinquantaine d'années, il avait été enterré, avec son épée, vers la fin du VII[e] siècle. L'extrémité de sa prothèse était renforcée par un manchon en tôle de bronze.

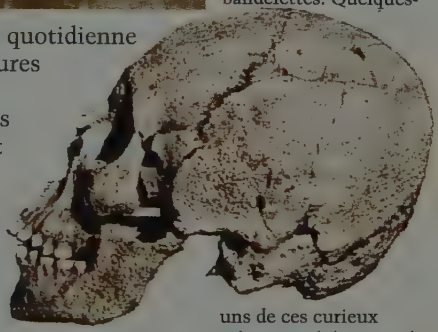
Lors des fouilles, les différents éléments du squelette doivent être soigneusement relevés. Ci-contre, la vue d'une tombe au lieu-dit Le Mont-Aigu, à Léchelle (Aisne). Au début de la période mérovingienne, les défunts étaient, en général, enterrés les bras le long du corps et les jambes légèrement écartées. La position bras croisés sur la poitrine se répandit ensuite peu à peu, vraisemblablement sous l'influence chrétienne.

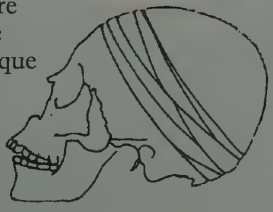
attribuables aux accidents de la vie quotidienne qu'à des épisodes belliqueux. Fractures réduites, amputations et même trépanations auxquelles les malades survécurent, bandages herniaires et autres prothèses témoignent de l'existence d'une médecine mérovingienne.

Du mobilier funéraire et de la vie éternelle

Il y a souvent continuité entre les cimetières du Bas-Empire (IIIe-Ve siècle) et ceux de l'époque mérovingienne. Les rites s'étaient lentement modifiés en Gaule et l'usage de l'inhumation était devenu général au IVe siècle.

Il était fréquent que les Huns et certains peuples germaniques déforment la tête de leurs nouveau-nés, surtout du sexe féminin, par enroulement de bandelettes. Quelques-uns de ces curieux crânes ont été retrouvés en France, comme celui (ci-dessus) provenant de Saint-Martin-de-Fontenay (Calvados). Il appartenait à une jeune femme inhumée vers 500 avec des fibules de type germanique oriental.





La législation romaine interdisant l'établissement des sépultures dans les villes, les nécropoles s'étaient donc développées à leur périphérie, le long des voies d'accès aux cités. Les tombes étaient désignées en surface par des monuments funéraires. Libations et banquets étaient pratiqués par les familles sur les sépultures.

La christianisation croissante de la Gaule et la modification progressive des idées concernant l'au-delà ont entraîné, dès l'époque romaine tardive, une raréfaction des dépôts de mobilier funéraire, autrefois largement pratiqués. Le soin apporté à la sépulture et le respect dont on entourait la tombe, héritage des conceptions antiques, furent considérés par les chrétiens comme symbolisant leur foi en la résurrection des corps. Les sarcophages, fréquemment employés, témoignent de ce souci de préserver les dépouilles corporelles des défunts. La plupart sont en pierre ; les types et décors des

cuves et couvercles permettent d'identifier des ateliers régionaux. La production des luxueux sarcophages aquitains en marbre des Pyrénées paraît aujourd'hui limitée au début de l'époque mérovingienne. En région parisienne, les cuves ornées de motifs moulés sont souvent en plâtre.

Un sarcophage du Ve siècle découvert sous la crypte de Saint-Victor à Marseille (page de gauche, à gauche) révéla une défunte vêtue de soie, sur laquelle des bouquets avaient été déposés, le front ceint d'une couronne de végétaux avec au centre une petite croix en or. Sous le chœur de l'église d'Amay se trouvait le sarcophage de calcaire d'une abbesse (à gauche) qu'on peut identifier à sainte Ode, fondatrice du monastère d'Amay au VIIe siècle.

Les nécropoles urbaines

Des entorses à la règle interdisant les inhumations à l'intérieur des villes commencèrent à se pratiquer à l'époque mérovingienne. L'évêque saint Césaire, fondant à Arles le monastère de religieuses à la tête duquel il plaça sa sœur, sainte Césarie, fit ainsi construire, à l'intérieur des murs de sa cité, une église funéraire au sol pavé de sarcophages pour l'ensevelissement des moniales.

Les remplois de sépultures étaient en principe prohibés et la tombe devait être individuelle; aussi les cimetières de l'Antiquité tardive couvrent-ils parfois des surfaces considérables, bien supérieures à celles des cimetières médiévaux. Les fidèles souhaitèrent très tôt établir leur sépulture à proximité de celles des martyrs et des saints dont ils espéraient l'intercession en leur faveur. Les sarcophages furent disposés en

Les carrières de gypse de l'Ile-de-France favorisèrent l'emploi local de sarcophages en plâtre (en haut). Celui ci-dessus, en marbre, fut importé d'Aquitaine au VIIe siècle pour un évêque de Soissons.

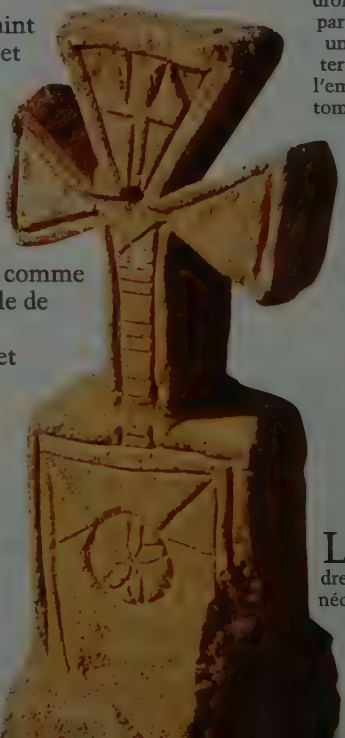
Des couvercles de sarcophages mérovingiens forment le mur du cimetière actuel de Civaux (Vienne, ci-contre).

rangs serrés autour des églises possédant des reliques de saints particulièrement vénérés. Ainsi à Civaux, village de la Vienne qui possédait des reliques de saint Gervais et de saint Protais et qui eut très tôt un baptistère, l'entassement des sarcophages de pierre, avec quelques 1 600 cuves superposées en plusieurs couches, est si spectaculaire qu'au XVI^e siècle, le site fut considéré comme l'emplacement de la bataille de Vouillé !

Dans le sud de la Gaule et principalement dans les villes, les épitaphes sont nombreuses. Elles sont décorées de symboles paléochrétiens – paon, vigne, canthare… – et souvent datées.

Nécropoles de campagne

Nombre de cimetières mérovingiens semblent correspondre au lieu de



La croix en calcaire ci-contre a été dressée dans la nécropole-d'Audun-le-Tiche (Moselle), dans la deuxième moitié du VII^e siècle.

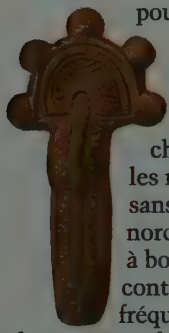
A l'origine, la nécropole de Doubs, près de Pontarlier, devait avoir à peu près l'aspect qu'en présente le dessin de la page de droite. Le site était clos par une palissade ou un fossé. De légers tertres indiquaient l'emplacement des tombes. Certaines étaient marquées par des piquets, d'autres par des entassements de galets.

L'hypogée des Dunes, à Poitiers (coupes à gauche), est une chapelle funéraire à demi souterraine dans laquelle se trouvaient caveaux et sarcophages. Plusieurs inscriptions indiquent que l'édifice abritait la tombe de l'abbé Mellebaude. Sous la fenêtre, au fond de l'oratoire, s'élève un petit autel orné d'une croix peinte.

sépulture d'une communauté villageoise pendant plusieurs générations ; ils comprennent d'ordinaire quelques centaines de tombes. Beaucoup d'entre elles sont de simples fosses ; l'emploi de cercueils de bois, parfois cloués ou calés de pierres, est également souvent attesté. La plupart du temps, l'emplacement des tombes était désigné en surface par de simples monticules de terre, mais dans certaines régions (Vexin, Picardie...), des stèles de pierre, souvent à décor chrétien, en marquaient les extrémités.

Une partie de la basilique funéraire de l'abbaye de Jouarre (Seine-et-Marne) est encore conservée sous le nom de crypte Saint-Paul (page de gauche). Les colonnettes qui la divisent portent de très beaux chapiteaux mérovingiens. La crypte contient les étonnants sarcophages d'Agilbert, évêque de de Paris, mort vers 680 et de sa sœur Théodechilde, première abbesse de Jouarre. Primitivement placé dans un angle de la salle, le sarcophage d'Agilbert n'est décoré que sur deux côtés. Le panneau de tête (ci-contre, en bas) offre un Christ en majesté encadré des symboles des évangélistes. La longue face latérale (en haut) représente le Jugement dernier : le Christ, au centre, est entouré par les ressuscités qui l'acclament. Après le milieu du VIIIe siècle, plusieurs des tombeaux ont été placés sur une estrade.

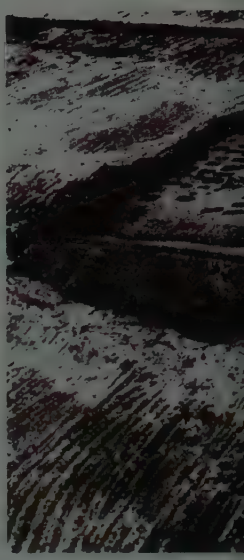
La disposition des tombes en rangées parallèles, si caractéristique de l'époque mérovingienne, apparaît en fait dès le IVe siècle, dans quelques nécropoles du nord de la Gaule. L'orientation des fosses, d'abord variable, se fixe à un sens est-ouest au cours du Ve siècle. Les pieds des défunts étant placés à l'est, les visages étaient tournés vers le soleil levant, symbole de renouveau. La tradition chrétienne fit sienne cette coutume qu'elle contribua à répandre, car elle signifiait pour elle l'espoir en la résurrection.



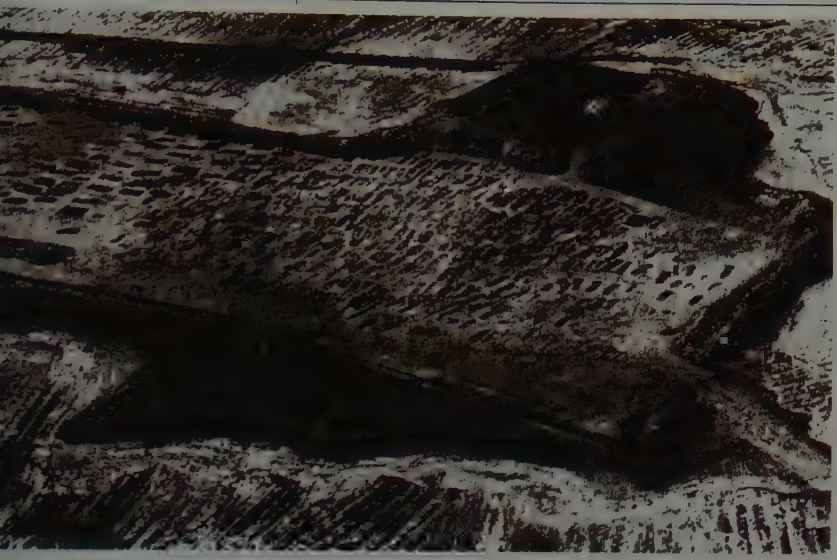
De profondes différences rituelles existaient entre le nord et le sud de la Gaule. Dans le sud, où les villes étaient nombreuses et où la christianisation avait pénétré plus tôt, les morts étaient généralement enterrés sans aucun mobilier dès le IVe siècle. Au nord, le dépôt dans la tombe d'un service à boisson et d'une abondante vaisselle contenant des aliments variés s'était fréquemment maintenu. Vers 400, cet usage disparaît, sauf dans quelques régions frontalières à fort peuplement barbare.

Nouveaux pouvoirs, nouveaux rites

Après une période de raréfaction des mobiliers funéraires, pendant les trois premiers quarts du Ve siècle, de nouveaux usages apparurent vers 500. Dans les campagnes de Gaule du Nord, se répandit alors l'habitude d'enterrer parfois les défunts dans leurs plus beaux costumes, les hommes avec ceinture et armes, les femmes revêtues de toutes leurs



Dessinées vers 1900, ces *Sépultures de Francs et de Franques au Ve-VIe siècle* sont l'œuvre de l'archéologue Jules Pilloy. L'homme (ci-contre) est enterré avec ses armes : épée et lance à sa droite, hache au pied gauche. Sur ses genoux repose le bouclier rond, dont seules les parties métalliques sont conservées. L'angon, trop long, est placé à l'extérieur du cercueil. Près de la tête est déposé un verre caréné du même type que celui de droite. Typiques du VIe siècle, ces gobelets devaient sans doute être vidés d'un seul trait, car ils ne peuvent être posés que renversés. De la ceinture proviennent la boucle et ses tenons, le poignard et les vestiges de l'aumônière.

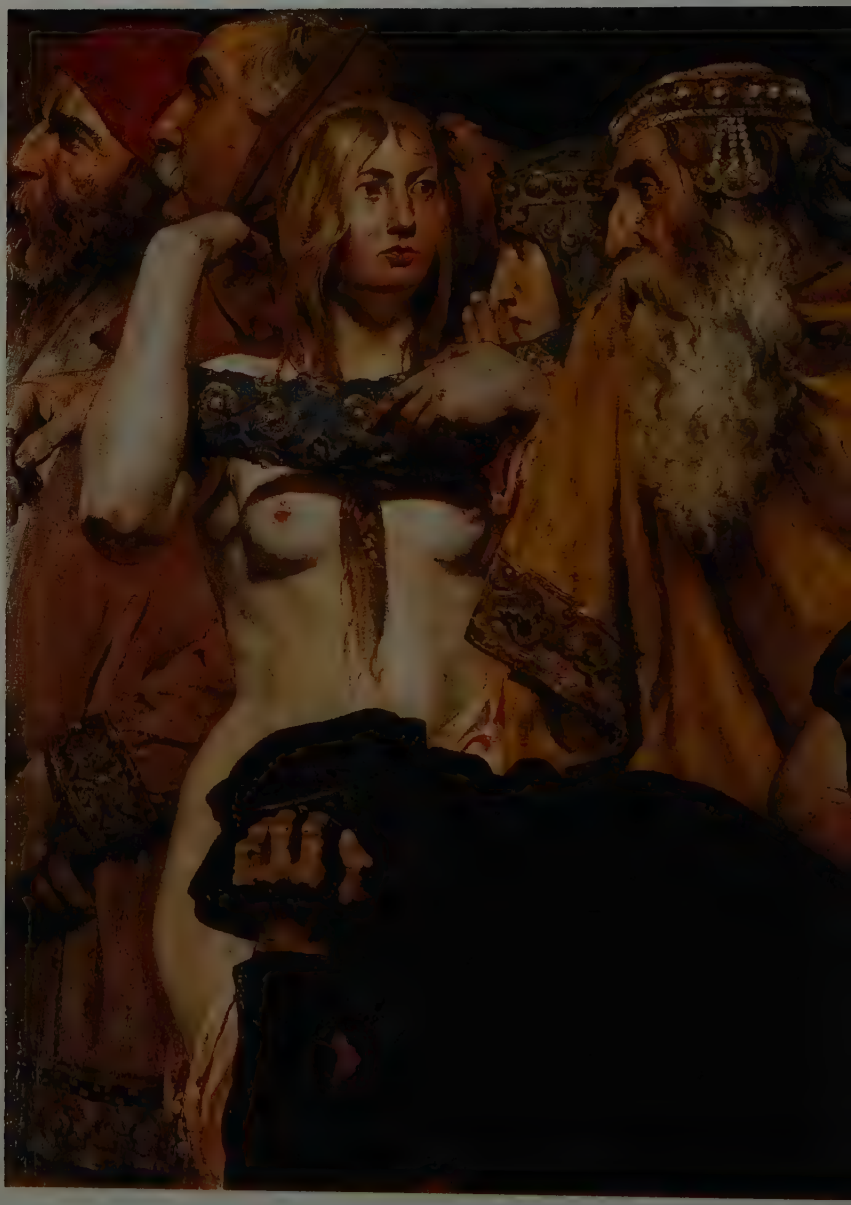


parures. Les dépôts de vaisselle étaient assez restreints, le plus souvent limités à un ou deux petits vases généralement placés au pied de la sépulture.

Cette apparition rapide, vers 470-480, de nouveaux rites funéraires a depuis longtemps été mise en rapport avec la prise du pouvoir par les Francs. La nouvelle mode des inhumations à riche mobilier paraît liée à la propagation de la culture franque. Elle imite les usages germaniques princiers, tels qu'ils sont attestés dans la tombe de Childéric, par exemple. Les défunts sont dorénavant enterrés en guerriers.

La nécropole de Frénouville (ci-dessus) comptait 650 tombes, échelonnées du IVe au VIIe siècle. Sur la gauche se distinguent les sépultures romaines tardives, orientées nord-sud, la tête au sud; sur la droite, les tombes mérovingiennes, orientées est-ouest, tête à l'ouest.

Paire de petites fibules aviformes en haut de la poitrine, de grandes fibules ansées au niveau du bassin ou même des genoux, la femme (ci-contre) est trouvée avec ses parures. Du même type que celles de la page de gauche, ces fibules, dites ansées digitées, étaient portées avec la partie droite dirigée vers le haut du corps.



Le voyageur qui parcourait la Gaule à l'époque mérovingienne traversait des landes et de vastes forêts, mais aussi des campagnes abondamment peuplées. La fumée qui s'échappait des habitations pouvait souvent être aperçue d'un hameau à l'autre. Le pays comptait sans doute alors plusieurs millions d'individus.

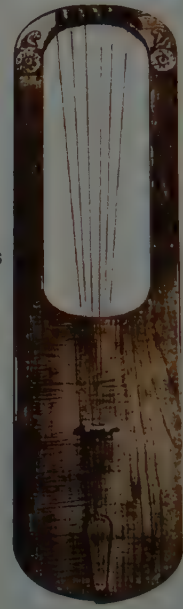
CHAPITRE IV
LA SOCIÉTÉ MÉROVINGIENNE

Menacé par un serpent à trois têtes, le défunt se peigne. Une gourde posée à ses pieds, il tient son scramasaxe de la main gauche : ci-contre une des faces de la stèle de Niederdollendorf, près de Bonn (VII^e siècle). Le XIX^e siècle donnera des Mérovingiens une vision toute différente : à gauche, le détail d'une peinture de Jean-Paul Laurens représentant *L'Enterrement de sainte Geneviève*, sainte patronne de Paris décédée vers 500.

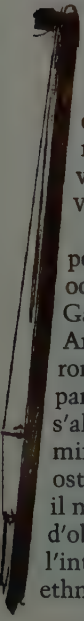
Sous l'autorité royale

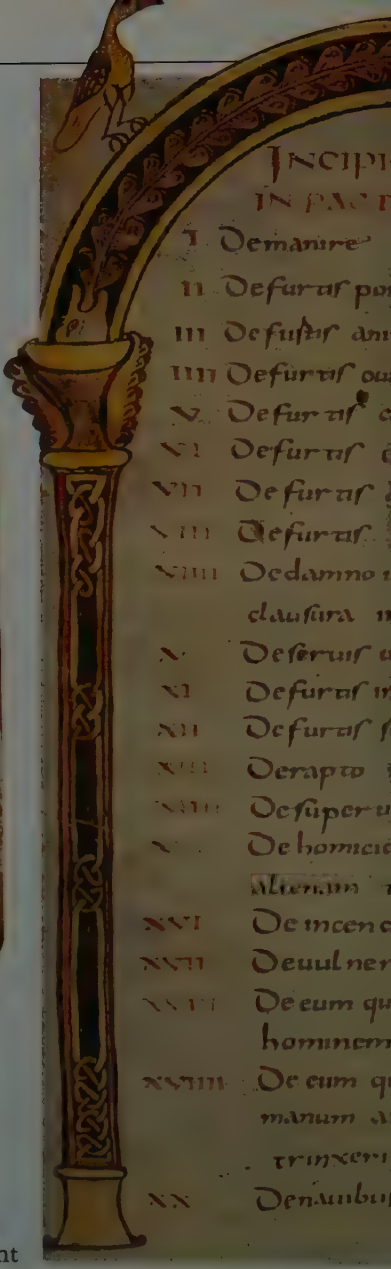
Le roi est à la tête de la société mérovingienne. Il est entouré de sa cour, le «palais», composé de sa famille, de ses familiers et de ses domestiques et dirigé par le majordome ou maire du palais.

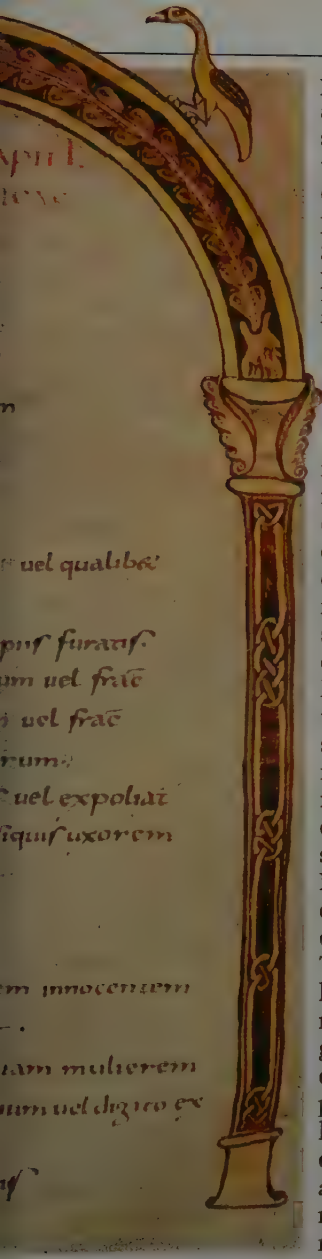
L'organisation administrative du Bas-Empire fut généralement conservée à l'époque mérovingienne ; les titres des charges romaines de l'Antiquité tardive maintenues par les Mérovingiens furent ainsi transmis à la noblesse médiévale. Les comtes sont les représentants du roi dans les cités, circonscriptions territoriales demeurées généralement inchangées depuis l'époque romaine. Les ducs, d'un rang supérieur, exercent le commandement militaire sur de vastes territoires, au VIe siècle du moins.



Il y eut très tôt des postes importants occupés par d'anciens Gallo-Romains. Aristocraties germanique et romaine se côtoyaient au palais, elles partageaient dignités et richesses et s'allièrent bientôt par des mariages mixtes. A la différence des royaumes ostrogothiques et wisigothiques ariens, il n'y eut, en Gaule mérovingienne, d'obstacles ni religieux ni juridiques à l'intégration de populations d'origines ethniques différentes. Les hommes gardent







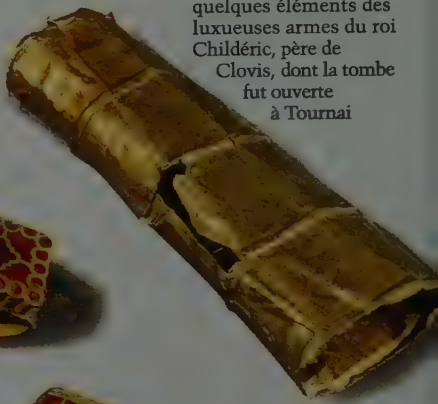
pourtant le souvenir de leur ascendance et, lorsqu'ils sont traduits devant un tribunal, ils demandent à être jugés selon les procédures romaines ou germaniques. Chaque peuple a ses règles : codes juridiques romains, loi des Wisigoths, loi des Burgondes et, pour les Francs, lois salique et ripuaire.

Comme à l'époque romaine, la société mérovingienne était composée d'hommes libres et d'esclaves qui pouvaient être affranchis. Au service royal, les ascensions sociales étaient parfois extrêmement rapides. Malheureusement, les textes mérovingiens ne s'intéressent ni aux paysans ni aux modestes artisans. Ils ne traitent que de l'habileté d'orfèvres d'un niveau social élevé : saint Eloi ou Léo, un des évêques prédécesseurs de Grégoire de Tours. Les humbles n'apparaissent guère. Le travail, et plus particulièrement le travail des champs, passe alors pour méprisable. Les ruraux, la masse de la

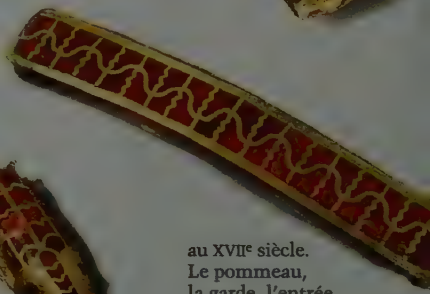
Des vestiges d'instruments semblables à la lyre de la tombe royale anglo-saxonne de Sutton Hoo (page de gauche) ont été mis au jour dans l'Aisne et sous l'église Saint-Séverin à Cologne ; en Gaule aussi la musique était aimée des grands (ci-dessous imaginés par un miniaturiste du XVe siècle).

Vol de cochons, de bétail, de moutons, de chèvres, de chiens, de volatiles, d'abeilles, dommages aux champs, vol d'esclaves : tels sont (à gauche) les titres de la loi salique, rédigée à l'époque de Clovis, et qui témoigne d'une société rurale.

population, sont tout au mieux considérés comme de pauvres rustres – quelques siècles plus tard, on les nommera «vilains»; les écrivains, presque tous des clercs, se méfient de leurs superstitions tenaces : «païen» ne vient-il pas de *paganus*, qui signifie «paysan»?



Au cabinet des Médailles, à Paris, sont encore conservés quelques éléments des luxueuses armes du roi Childéric, père de Clovis, dont la tombe fut ouverte à Tournai au XVII^e siècle. Le pommeau, la garde, l'entrée et la bouterolle du fourreau de l'épée étaient constitués d'éléments en or cloisonnés de grenats. Une feuille d'or recouvrait sa poignée. Le scramasaxe, sorte de long couteau, était également pourvu d'une riche suspension en orfèvrerie, constituée d'une entrée et d'une bouterolle en forme d'équerre permettant de suspendre l'arme obliquement à la ceinture, à la manière orientale.



Les liens du sang

L'organisation sociale est d'abord familiale. L'usage romain de désigner un individu par son nom de famille n'existe pourtant plus à l'époque mérovingienne. Seul subsiste le prénom, dont le choix – affaire de mode! – est volontiers germanique, surtout au VII^e siècle. Les familles sont solidaires; elles ont une responsabilité juridique collective. Quand un de leurs membres est insolvable, tous les parents doivent contribuer à acquitter sa dette.

Le père a pleine autorité sur sa femme, ses enfants et ses esclaves. Mais, dans cette société à première vue très masculine, la femme joue un rôle important. C'est bien souvent elle qui détient les cordons de la bourse. Si la loi franque l'exclut de la partie foncière des héritages, elle peut hériter des biens

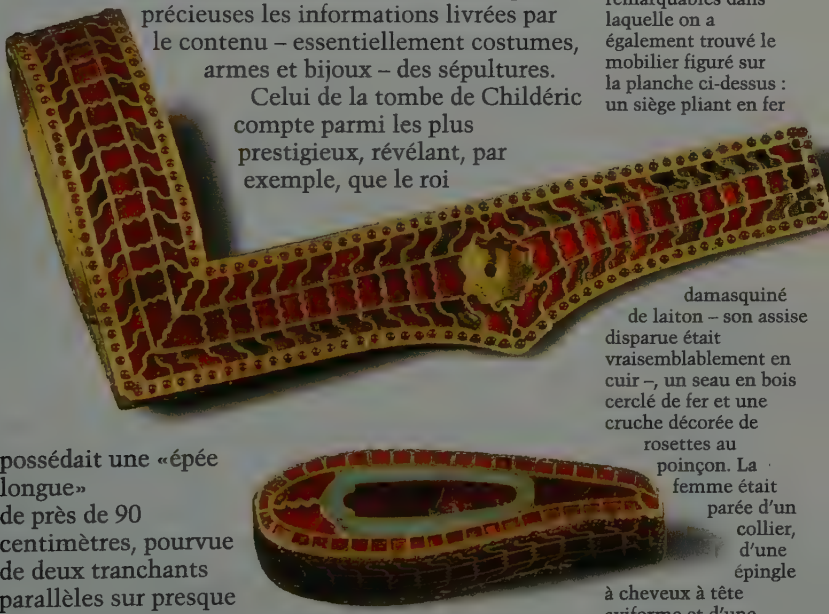
mobiliers et posséder une riche fortune personnelle. L'histoire a conservé le souvenir des puissantes reines mérovingiennes : l'influente Clotilde, la terrible Frédégonde... Brunehaut et Bathilde exercèrent la régence à la mort de leur époux. Clotilde, Radegonde et Bathilde furent élevées au rang de saintes.

Les enfants, dans leur grande majorité, sont tendrement aimés ; leur mort prématurée provoque chez les parents un violent désespoir, traduit parfois par la très grande valeur des objets avec lesquels ils les inhument. La jeunesse est courte : les garçons sont majeurs à douze ans, guerriers à quinze ; on marie les filles dès leur adolescence.

Une contemporaine de Childéric a été enterrée vers la fin du Ve siècle à Breny (Aisne) dans une fosse à la profondeur et aux dimensions remarquables dans laquelle on a également trouvé le mobilier figuré sur la planche ci-dessus : un siège pliant en fer damasquiné de laiton – son assise disparue était vraisemblablement en cuir –, un seau en bois cerclé de fer et une cruche décorée de rosettes au poinçon. La femme était parée d'un collier, d'une épingle à cheveux à tête aviforme et d'une bague en argent.

La panoplie de Childéric

L'indigence des textes en ce qui concerne les détails de la vie quotidienne rend d'autant plus précieuses les informations livrées par le contenu – essentiellement costumes, armes et bijoux – des sépultures. Celui de la tombe de Childéric compte parmi les plus prestigieux, révélant, par exemple, que le roi possédait une «épée longue» de près de 90 centimètres, pourvue de deux tranchants parallèles sur presque toute leur longueur. Cette arme, frappant de taille plutôt que d'estoc (c'est-à-dire plutôt par ses tranchants que par la pointe), était en usage à l'époque romaine tardive, chez les Romains



comme chez les Barbares. Avec l'épée avait été placé un scramasaxe, sorte de long couteau pourvu d'une riche suspension en orfèvrerie. Une lance et une francisque, hache de jet à emmanchement oblique, complétaient la panoplie de Childéric.

Parures princières

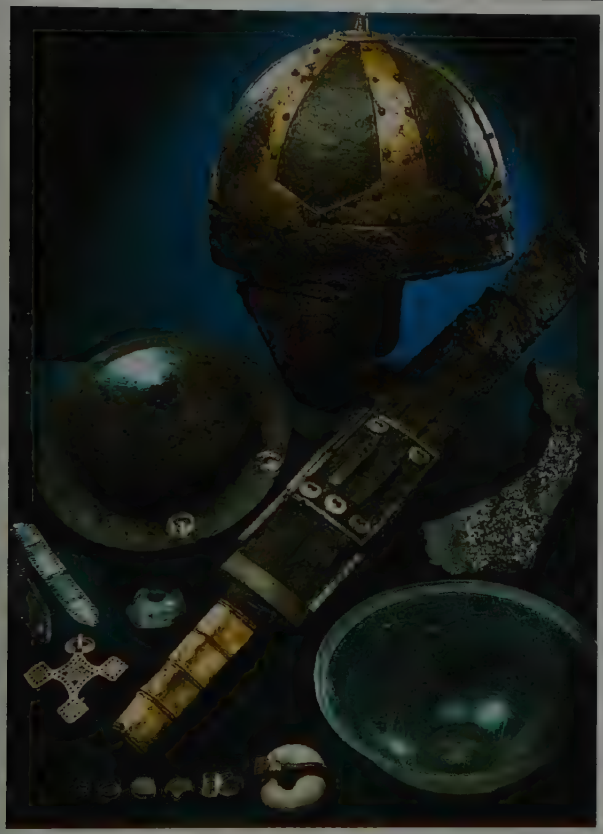
Une plaque-boucle réniforme (c'est-à-dire en forme de rein) agrafait la ceinture royale, à laquelle était aussi accrochée une «aumônière», bourse de cuir, fermée à l'aide d'une applique métallique allongée aux extrémités en forme de tête de cheval. Comme les riches décors de l'épée et du scramasaxe, la plaque-boucle réniforme et le fermoir d'aumônière sont recouverts de grenats disposés entre de fines cloisons d'or constituant une résille à dessin géométrique. Un bracelet d'or, dont il n'existe que très peu d'exemplaires, aurait été un insigne régalien.

Couvert de grenats dans des cloisons d'or, le fermoir d'aumônière en fer ci-dessous, aux extrémités en forme de têtes de chevaux, est analogue à celui de Childéric. Par sa bouclette en bronze doré passait la lanière de cuir qui permettait d'ouvrir ou de fermer la bourse. Il provient d'une tombe de Lavoye (Meuse) où reposait un chef, inhumé vers 500. Les appliques en forme d'abeilles de la sépulture de Childéric (en bas) ont inspiré le décor du manteau de couronnement de Napoléon.

De nombreuses boucles et appliques, l'une en forme de taureau, d'autres en forme d'abeille, ou plutôt de cigale, ornaient sans doute les brides d'un harnachement déposé dans la sépulture, selon un usage souvent attesté dans les tombes princières du Ve siècle.

Une autre sépulture princière, vraisemblablement quelque peu antérieure à celle de Childéric, a été mise au jour au XIXe siècle à Pouan (Aube). Outre une épée et un scramasaxe à luxueux décor, comparable à ceux des armes de Childéric, la tombe contenait une série de boucles et de plaques-boucles cloisonnées de grenats, et des parures en or : anneau sigillaire inscrit d'un nom germanique oriental, malheureusement inconnu des historiens, bracelet et torque (collier rigide, parfois encore porté par les Barbares à l'époque romaine tardive).

Si la reconstitution de guerrier mérovingien par Camille Boulanger vers 1900 (page de droite) correspond assez bien aux découvertes faites dans les sépultures masculines du VIe siècle, l'archéologue a figuré à tort son guerrier avec des cheveux longs, ce qui était une prérogative royale.



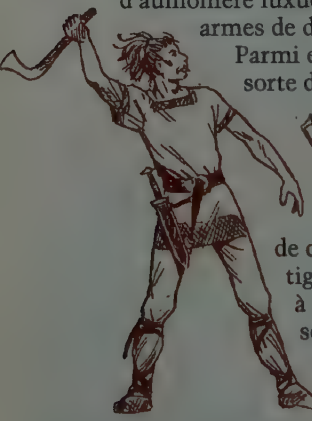
A Gültlingen fut mis au jour le mobilier d'un prince alaman contemporain de Childéric (ci-contre) : boucle de ceinture en écume de mer, fermoir d'aumônière cloisonné, épée longue à poignée couverte de tôle d'or, hache, luxueux casque importé et bouclier dont la partie centrale métallique était fixée au bois par des rivets à tête circulaire plaquée d'argent... Certains chercheurs considèrent aujourd'hui que, comme les casques ou les objets en écume de mer, les riches épées à tôle d'or étaient des productions méditerranéennes.

L'armement de l'élite au temps de Clovis et de ses fils

L'armement et les accessoires vestimentaires de Childéric ont leurs parallèles, en moins précieux, dans les tombes de guerriers du début de l'époque mérovingienne. Une vingtaine d'épées à poignée recouverte d'une tôle d'or ont ainsi été exhumées dans un groupe de riches sépultures, dites de Flonheim-Gültlingen, du nom de deux sites, l'un rhénan, l'autre alaman. Ces tombes de «chefs», datables de l'époque de Childéric et de

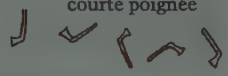
Clovis, ne se rencontrent en Gaule qu'au nord de la Seine, dans les régions placées sous pouvoir franc avant 500. Elles sont généralement caractérisées par la présence de plaques-boucles et de fermoirs d'aumônière luxueux, ainsi que de cinq ou six armes de différents types.

Parmi elles, l'angon est une sorte de



javelot dont la taille excède de beaucoup celle du combattant. Sa courte pointe losangique pourvue de crochets termine une longue tige métallique dont la fixation à une hampe de bois était souvent renforcée par de nombreuses frettes ou des enroulements de fil de fer. Destiné à arracher le bouclier de l'ennemi, l'angon est une arme rare, très spécialisée, sans doute réservée à une élite.

Les archéologues ont pris l'habitude d'appeler francisque une hache de jet à dos en S, rencontrée dans les tombes à partir de l'époque de Childéric. Lancée, cette arme à courte poignée



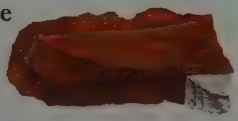
emmanchée obliquement tournait sur elle-même jusqu'à ce qu'elle vienne se ficher par sa pointe supérieure dans le premier obstacle rencontré. En haut, Alma Tadéma imagine l'éducation des fils de Clovis. Ci-dessus, une démonstration technique dessinée par Pierre Joubert.

Des équipements plus communs

D'autres armes ne sont pas la propriété exclusive de quelques privilégiés. L'épée longue à poignée et fourreau non décorés est assez fréquente en Gaule du Nord au début du VIe siècle; les pointes de lance, souvent à douille ouverte, et les haches de types divers abondent. Les pointes de flèches, souvent retrouvées par trois dans les tombes du début de l'époque mérovingienne, étaient lancées par des arcs de bois.

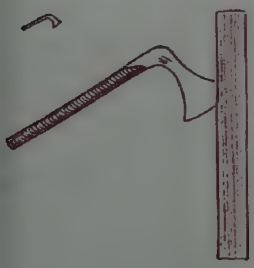
Du costume masculin, constitué essentiellement d'une chemise serrée à la taille et portée sur un pantalon, ne subsistent généralement que les éléments métalliques : boucle de fer ou de bronze de la ceinture, bouclette ou fermoir de fer fermant autrefois la bourse ovale ou rectangulaire, suspendue horizontalement à l'arrière de la ceinture. A l'emplacement de cette aumônière souvent disparue sont retrouvés les petits objets qu'elle contenait : monnaie, aiguille, couteau et poinçon à extrémité en anneau (traditionnellement nommé «fiche à bélière» par les archéologues), petits ustensiles de toilette tels qu'une pince à épiler, un peigne ou des forces, ancêtres de nos ciseaux.

Pour pouvoir constamment allumer du feu, le Mérovingien emporte sur lui, dans sa bourse de cuir, son briquet (ci-dessous), accompagné d'un silex. Les briquets ressemblent à de petites plaques rectangulaires en fer, pourvues de deux appendices recourbés qui permettent de les tenir fermement lorsque, pour faire jaillir une étincelle, l'homme les frotte avec le silex, servant de pierre à feu. On n'en trouve pas, en général, lorsque la tombe contient un fermoir d'aumônière métallique, ce dernier pouvant être utilisé aux mêmes fins.



La multiplication des scramasaxes

A partir de la deuxième moitié du VIe siècle, les francisques se raréfient tandis que les scramasaxes, armes auparavant très rares, se répandent progressivement. Au VIIe siècle, elles deviennent même les seules armes couramment déposées dans les tombes. Leur dos, d'abord droit, se courbe peu à peu et leur longueur, leur largeur et leur poids s'accroissent considérablement. Les lames, d'une trentaine de centimètres au VIe, atteignent 50 centimètres dans la seconde moitié



Bien que les francisques (page de gauche) soient parfois désignées comme étant *bipennis* – c'est-à-dire à double tranchant –, l'arme plus tard prise comme emblème par le gouvernement du maréchal Pétain n'existait pas à l'époque mérovingienne.

du VII^e siècle. Leurs fourreaux sont habituellement constitués d'une feuille de cuir épaisse, parfois richement gaufrée, repliée autour du dos de l'arme; ils sont souvent consolidés par des éléments métalliques : entrées de fourreau et bouterolles dissymétriques en fer ou en bronze, série de petits rivets alternant avec des boutons circulaires plats souvent décorés, utilisés pour renforcer la couture et parfois pour suspendre les courroies attachant le fourreau à la ceinture.

D'étroits ceinturons

Cette ceinture a connu une évolution rapide. Les plaques-boucles réniformes sont totalement passées de mode après Clovis au profit de lourdes boucles, à large bouclier d'ardillon échancré, «scutiforme», en bronze ou même en métaux précieux dans les sépultures les plus riches. Dès la seconde moitié du VI^e siècle se répandent plusieurs autres formes de garnitures de ceinture : petites plaques aux boucles non articulées, puis, vers la fin du siècle, larges plaques-boucles rondes ou triangulaires,

Boucle et ses tenons encore fixés sur le cuir de la ceinture, cette forme de boucle scutiforme (à droite) – étymologiquement «en forme de bouclier» – est caractéristique du VI^e siècle. Derrière la boucle sont enfilés deux ou trois tenons à tête plate également scutiforme, qui traversent en les assemblant les deux épaisseurs de cuir formées par le retour de l'extrémité de la ceinture, après son passage autour de la boucle.

parfois déjà associées à des contre-plaques et à des plaques dorsales.

Pendant la première moitié du VII^e siècle domine la mode des garnitures de ceinture, en bronze ou en fer, à trois éléments : plaque-boucle, contre-plaque et plaque dorsale. Dès le deuxième tiers du VII^e siècle, la largeur de la ceinture masculine tend à se rétrécir. Dans les régions orientales du royaume mérovingien,

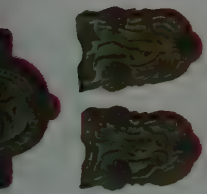
Au début du VII^e siècle, les garnitures de ceinture se composent de la plaque-boucle proprement dite, de la contre-plaque, qui lui fait face à l'autre extrémité de la lanière, et d'une plaque dorsale, carrée ou rectangulaire, disposée, comme son nom l'indique, au milieu du dos (dessin noir et blanc ci-dessus).

un nouveau modèle à lanières pendantes terminées par des ferrets est alors adopté. Ces ceintures, dites à éléments multiples, ne pénètrent guère en Gaule ; elles y sont remplacées par des modèles plus étroits à garnitures, ne comprenant qu'une plaque-boucle, une contre-plaque, et une à trois appliques à bord découpé.

Vers 630, la largeur de la ceinture masculine diminue. Les garnitures deviennent étroites et les plaques dorsales disparaissent (dessins de gauche). On y attache le fourreau du scramasaxe, comme sur la reconstitution ci-dessous.

Rang social et mobilier funéraire

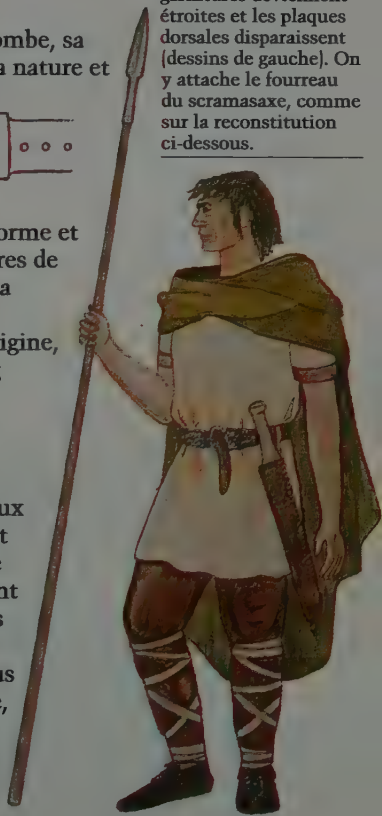
Le soin apporté à l'aménagement de la tombe, sa situation dans la nécropole, le nombre, la nature et



le décor des armes, la forme et la matière des accessoires de ceinture déposés dans la tombe, constituent de précieux indices de l'origine, de la fortune et du rang social des défunts.

L'interprétation des disparités sociales par la comparaison des mobiliers funéraires ne peut malheureusement guère s'appliquer qu'aux régions où les inhumations habillées sont généralement pratiquées, donc à la partie nord-est du royaume mérovingien, où sont concentrées toutes les sépultures les plus somptueuses.

Dans la majeure partie de la Gaule, sous l'influence de la tradition antique tardive, les dépôts sont réduits et leur pauvreté ou leur absence résultent de la pratique d'autres rites funéraires.

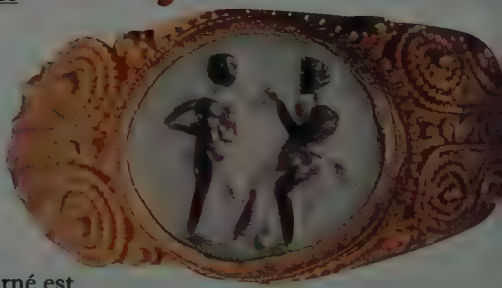


Sur le psautier de Stuttgart, qui date de l'époque carolingienne (ci-contre), est représenté le combat entre David, armé de sa fronde, et Goliath, casqué, cuirassé et protégé par son bouclier rond à umbo métallique saillant en forme de pain de sucre. Ce type d'arme apparaît vers 700, comme la lance à ailerons brandie par Goliath. Sur ce dernier, on observera également le système de lanières suspendant le fourreau d'épée à la ceinture.

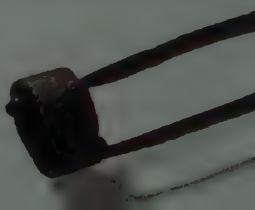
Princes, notables et paysans aisés

Quelques tombes à mobilier funéraire exceptionnel n'ont pu appartenir qu'à de très grands personnages. L'enfant enterré vers 540 dans une chapelle à l'intérieur de la cathédrale de Cologne, avec son casque et ses armes, est vraisemblablement un jeune prince dont le bâton de bois tourné est peut-être même le sceptre.

D'autres individus pourraient être des ducs ou des comtes, compagnons du roi à qui ils avaient juré fidélité. Un type de pommeau d'épée luxueux, répandu de la Scandinavie à l'Italie lombarde, comporte deux anneaux enchaînés. Selon une hypothèse plausible, ces anneaux symboliseraient un engagement personnel liant le guerrier au souverain. Ainsi une sépulture de Rhénanie, à peu près contemporaine de celle de Cologne, dans le grand cimetière de Krefeld-Gellep livra, avec une épée à anneaux, un angon, une francisque et deux lances.



La bague ci-dessous, ornée d'une intaille romaine et qui servait sans doute d'anneau sigillaire, était passée au doigt d'un puissant personnage enterré dans le second quart du VIe siècle à Krefeld-Gellep (Rhénanie).



Un casque et un bouclier avaient été déposés dans la fosse, ainsi qu'un précieux harnachement comprenant une luxueuse selle et des brides décorées d'orfèvrerie cloisonnée. Broche à rôtir, trépied et cruche de bronze faisaient également partie de ce mobilier des plus exceptionnels.

Dans les simples cimetières de campagne du nord-est de la Gaule, la société paraît également très hiérarchisée. Les porteurs d'armes, sans doute des paysans aisés, sont en pourcentage réduit ; leurs tombes sont généralement parmi les plus profondes des nécropoles ; elles possèdent parfois quelques objets de luxe ou d'importation, des verres par exemple.

Si les bijoux caractérisent normalement les tombes de femmes, des anneaux d'or, vraisemblablement symboles de dignité, se rencontrent pourtant dans quelques rares mobiliers masculins extrêmement riches. Parmi l'équipement très complet d'un défunt de Krefeld-Gellep figuraient une épée

à luxueux pommeau d'orfèvrerie cloisonnée comportant latéralement deux anneaux (ci-dessus), une francisque (à gauche) et une lance à crochet (ci-dessous), dont il semble qu'elle ait pu servir en tant qu'épieu de chasse tout autant que comme attache de bannière.

Une richesse qui se perd

A partir de la seconde moitié du VIe siècle, l'épée devient une arme rare, réservée à quelques privilégiés. Elle est glissée dans un fourreau de bois recouvert de cuir et parfois doublé de fourrure à l'intérieur. Ce fourreau est maintenu obliquement sur la gauche du guerrier par un système de suspension composé d'une seconde ceinture pourvue d'une courroie transversale.

Comme les ceintures, ces suspensions d'épée sont désormais décorées de plaques-boucles, d'appliques et de ferrets.

Après 600, les sépultures à luxueux mobiliers funéraires ne se rencontrent plus que dans la partie orientale du royaume mérovingien. Ainsi à Niederstotzingen, en pays alaman, dans la première moitié du VIIe siècle, quelques riches guerriers,

Clovis II étant prétendument parti en Terre Sainte, ses fils auraient profité de son absence pour se révolter contre l'autorité paternelle. Après leur défaite, ils auraient été condamnés par leur mère, sainte Bathilde, à avoir les tarrets brûlés. Puis, abandonnés sur un radeau livré à la Seine, ils auraient été emportés jusqu'à l'abbaye de Jumièges et recueillis là par son fondateur, saint Philibert. Les Mérovingiens ont une sinistre réputation. Mais on peut douter de la véracité de toutes les histoires sanglantes – souvent inventions médiévales – qui leur sont attribuées. Ainsi la légende des *Enervés de Jumièges* (ci-contre célébrés par Evariste Luminais) est née de l'histoire de deux princes reléguées par Charlemagne à Jumièges : le duc de Bavière Tassilon et son fils. Plusieurs causes faussent notre image des Mérovingiens. La dynastie carolingienne d'abord, fut toujours hostile à leur mémoire. Ensuite, les peintres du XIXe siècle qui les popularisèrent étaient des romantiques, friands d'exotiques Barbares. Enfin les archéologues, retrouvant des armes dans les tombes, pensèrent longtemps que leurs propriétaires étaient des guerriers belliqueux, au lieu d'y déceler les signes d'un statut social.

accompagnés de leurs serviteurs et même de leurs chevaux, se sont fait inhumer séparément de la population locale avec de nombreuses armes, y compris casques et cuirasses, de précieuses ceintures, de la vaisselle de bronze et des harnachements somptueux en partie importés d'Italie.

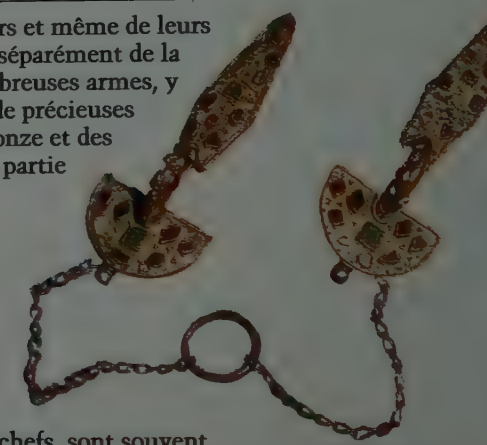
Les hommes, leurs épouses et leurs enfants

Le cas est tout à fait exceptionnel. D'ordinaire, hommes, femmes et enfants sont ensevelis côte à côte, souvent probablement par groupes familiaux; auprès des chefs, sont souvent enterrées une ou plusieurs femmes accompagnées d'un mobilier également fastueux. A Lavoye (Meuse), le propriétaire de l'épée à tôle d'or et une adulte parée de bijoux en métal précieux entouraient ainsi une fillette d'environ six ans, elle-même luxueusement parée et entourée d'une coûteuse vaisselle de bronze. La fréquence des dépôts d'objets dans les tombes de femmes l'emporte sans doute sur celle des tombes d'hommes. Mais il s'agit essentiellement de parures et d'accessoires de vêtements, jamais d'armes.

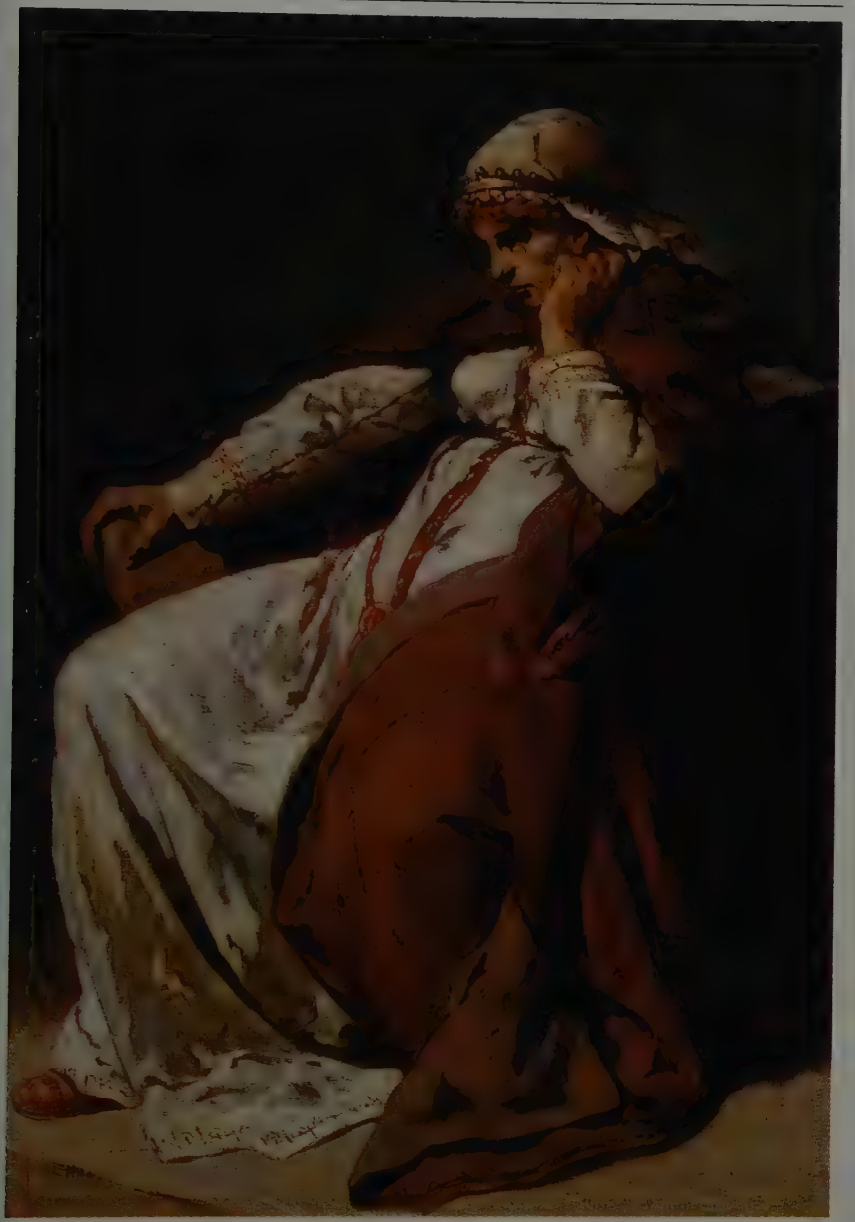
Le modèle germanique

Si la césure entre le costume féminin romain tardif et celui de l'époque mérovingienne paraît très nette, c'est que la mode de l'époque de Clovis s'est formée dans la deuxième moitié du Ve siècle, sans doute à partir de fortes influences germaniques orientales.

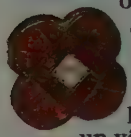
Chez les Germains orientaux, la robe féminine serrée à la taille par une large ceinture à plaque-boucle rectangulaire était maintenue sur les épaules par une paire de fibules «ansées», à tête semi-circulaire et pied losangique. L'anse, partie centrale bombée du bijou, laisse de la place entre la fibule elle-même et l'épingle dite «ardillon» fixée à son revers ; elle permet ainsi d'agrafer éventuellement un tissu lourd et épais. Les femmes ostrogothiques et wisigothiques conservèrent ce costume jusque vers

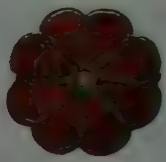


Parmi les plus anciennes fibules ansées découvertes en France, ci-dessus les bijoux d'Airan (Calvados). La femme qui, vers 400, portait sur ses épaules ces parures germaniques orientales appartenait vraisemblablement à la famille d'un officier romain d'origine barbare. D'autres témoignages de présence militaire romano-germanique ont été trouvés dans cette région. Des femmes enterrées près d'un siècle plus tard dans le cimetière mérovingien de Saint-Martin-de-Fontenay, à quelques kilomètres d'Airan, portaient aussi de grandes fibules ansées en tôle d'argent de mode germanique orientale. Ignorant les costumes des reines Arégonde et Bathilde Evariste Luminais a inventé (à droite) celui d'une pittoresque princesse mérovingienne.



le milieu du VI^e siècle, tandis que, chez les Francs et les Alamans, de petites fibules ansées apparaissaient vers le milieu du V^e siècle. Le port de ces bijoux différa de celui en usage chez les Germains orientaux pour s'adapter au costume local; les fibules ansées étaient désormais employées très probablement pour fermer un vêtement un peu au-dessous de la taille.





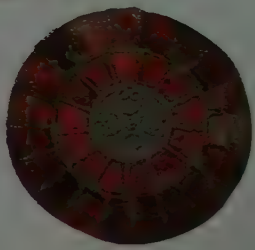
Cloisonnées d'argent et de grenats, ces petites fibules datent de la première moitié du VI^e siècle.

Fibules et boules de cristal

A l'époque de Clovis, les Mérovingiennes du nord de la Gaule maintiennent leur costume avec une double paire de fibules.

Une première paire de bijoux de petite taille, placée au niveau du cou ou de la poitrine, servait à agrafer le haut du vêtement ou peut-être plutôt les ganses d'une fine cape. Ces fibules peuvent être circulaires, cloisonnées de grenats, aviformes, zoomorphes ou en S et terminées par une tête animale à chaque extrémité.

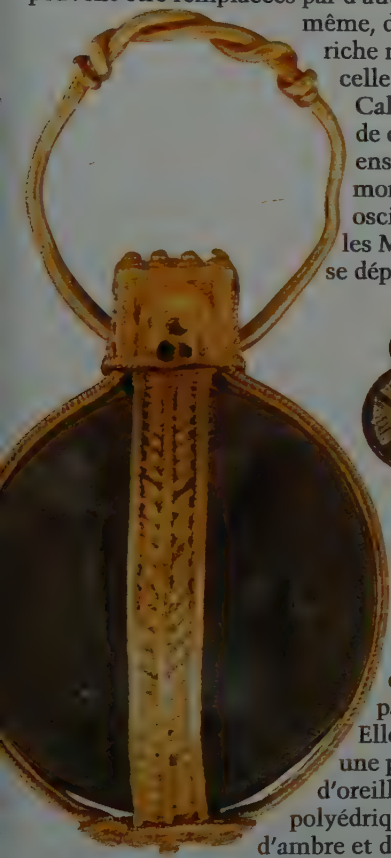
La seconde paire de bijoux, les fibules ansées, semble se situer au niveau du bassin. Le modèle le plus courant en Gaule du Nord associe à un pied droit une tête semi-circulaire prolongée de cinq boutons, les «digitations».
Ces agrafes sont le plus souvent retrouvées placées verticalement, la partie traditionnellement dite tête



C'est d'après le contenu d'une tombe de Neresheim, en pays alaman, qu'a été reconstitué le costume féminin vers 500. Une paire de petites fibules ferme le haut du vêtement. Dans un site où les tissus étaient en partie conservés, on a pu voir ces bijoux, passés dans deux petites ganses en bordure d'un vêtement en fine toile de lin soigneusement ourlée. Les grandes fibules ansées sont disposées en dessous de la ceinture, la tête semi-circulaire tournée vers le bas. Des vestiges de lanière, tombant sans doute de la ceinture, subsistent parfois au revers des bijoux.

de la fibule, c'est-à-dire la partie la plus large, dirigée vers les pieds de la femme.

Une pendeloque, généralement une large perle de verre, est parfois découverte entre les genoux. Sa fixation sur une lanière attachée aux fibules ansées ou parfois à la ceinture est attestée. Ces perles, qui peuvent être remplacées par d'autres breloques, ou même, dans des tombes à riche mobilier comme celle d'Artres (Pas-de-Calais), par une boule de cristal de roche enserrée dans une monture métallique, oscillaient lorsque les Mérovingiennes se déplaçaient.



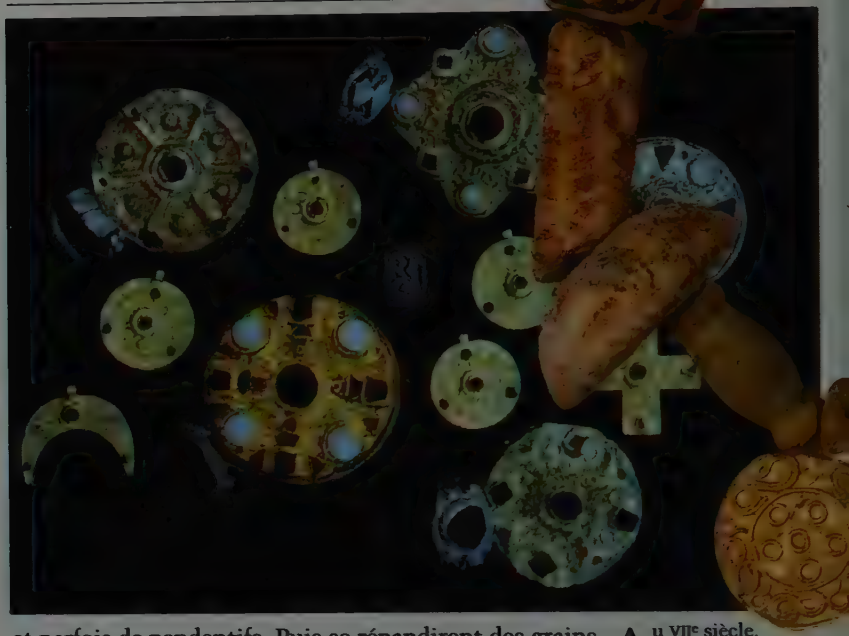
Fibule aviforme de Goudelancourt (Aisne), en argent et grenats (ci-dessus).

Analogues à celles portées par les Lombardes lors de leur arrivée en Italie en 568, ci-dessus, une paire de fibules en S, en bronze doré moulé, datées des environs de 570. On pense que ce sont les Thuringiens qui, vers 500, transmirent ce modèle à la Gaule du Nord et aux Lombards, alors leurs voisins. A gauche, une boule de cristal de roche dans une monture d'or filigranée, appartenant à une princesse inhumée sous la cathédrale de Cologne.

Des bijoux hauts en couleur

La coiffure des femmes était parfois ornée d'une longue épingle à cheveux terminée par une tête d'oiseau. Elles portaient souvent une paire de boucles d'oreilles à extrémité polyédrique. Les colliers d'ambre et de pâte de verre multicolore étaient extrêmement répandus. A l'époque de Childéric et de Clovis, la mode est aux colliers de perles monochromes minuscules sur lesquels sont enfilés des anneaux de fils d'argent, permettant la suspension de perles plus importantes

A Cologne, sous la cathédrale, ont été mises au jour les deux tombes d'une femme et d'un enfant semblant appartenir à la famille royale. La présence de monnaies et la dendrochronologie (compte des cernes des objets de bois) ont permis de dater leur décès vers 840. A la ceinture de la princesse s'attachaient une pendeloque en cristal de roche (page précédente) et une petite boîte sphérique en argent doré (à gauche, en bas) qui contenait des restes végétaux. Des bagues étaient enfilées à chacune de ses mains, l'une d'elles en or ci-dessus, incrustée d'une pâte bleu-noir. Son vêtement était agrafé à l'aide de deux paires de fibules, la première polylobée, la seconde ansée de tradition thuringienne. Elle possédait un coffret en bois de tilleul, fermant à clé, décoré à l'avant de vis de bronze estampé.



et parfois de pendentifs. Puis se répandirent des grains plus gros constitués de pâte de verre de plusieurs couleurs, formant souvent des motifs à chevrons. Les perles pouvaient être aussi cousues sur le vêtement, imitant des broderies colorées.

Au VI^e siècle, les bagues et les bracelets sont rares et la plupart du temps en métal précieux. Ils sont généralement passés à la main gauche. Dans les tombes féminines de la même période, les vestiges de la ceinture, quand ils existent, se réduisent à de simples boucles.

Une mode chasse l'autre

L'évolution rapide de la forme et du décor des bijoux permet la datation des tombes avec une précision qui peut atteindre l'ordre de la génération. Vers 525, apparaissent de nouveaux types de fibules ansées à pied ovale, tandis que les fibules circulaires cloisonnées dont la taille tend à croître adoptent des dessins à plusieurs rangées de cloisons. Peu après le milieu du siècle, les fibules ansées et les fibules

Au VII^e siècle, les femmes de rang social élevé adoptent des fibules circulaires couvertes d'une feuille d'or ornée de filigranes. L'emploi des grenats se raréfie au profit de verroteries bleues et vertes. Des tombes plus modestes contiennent des bijoux plus simples, fibules rondes en bronze moulé, bombées en leur centre et ornées d'ocelles, ou fibules décorées d'une feuille de bronze estampée dont le travail imite les riches parures filigranées. Ci-dessus, des fibules, des pendeloques et des bagues, découvertes à Doubs, près de Pontarlier.

aviformes, objets d'origine germanique, disparaissent assez rapidement. Le costume se modifie sans doute profondément sous l'influence accrue des modes méditerranéennes et byzantines.

Peu avant 600, la paire de petites fibules agrafant le haut du vêtement est généralement abandonnée au profit d'une unique fibule circulaire ou polylobée attachant le manteau.

Ces parures coûteuses sont souvent remplacées par des bijoux plus simples, fibules rondes en bronze moulé, la plupart du temps bombées en leur centre et ornées d'ocelles, ou fibules décorées d'une feuille de bronze estampée dont le travail imite les riches parures filigranées. Les vêtements féminins sont aussi ajustés à l'aide de longues épingles terminées en spatule, surtout fréquentes dans la partie occidentale du royaume mérovingien. A partir du milieu du VII^e siècle se multiplient les fibules ansées symétriques, souvent portées par paire.

L'épingle à cheveux en argent doré (ci-contre), dont la tête figure deux quadrupèdes analogues à ceux des fibules zoomorphes, a été trouvée en 1838 à Douvrend (Seine-Maritime), avec des fibules ansées ostrogothiques et un luxueux verre à trompes. Elle fut utilisée au début du VI^e siècle.

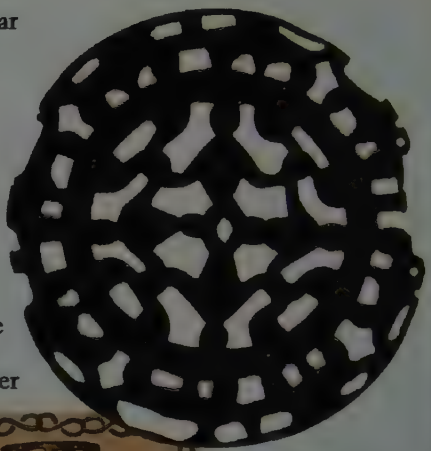
Une dame de Totainville (Vosges) portait, vers 600, cette belle fibule (à gauche) et ce collier de perles en pâte de verre (en haut), sur lequel sont enfilées trois plaquettes circulaires en tôle d'or et une pendeloque en bois de cerf dont une des faces est bombée et l'autre plate.

Pesantes ceintures

Dès la fin du VI^e siècle, des garnitures de ceinture volumineuses comprenant parfois plaque-boucle, contre-plaque et plaque dorsale apparaissent dans les tombes féminines. Certains modèles, plaques triangulaires à cinq bossettes de fixation par exemple, sont portés

indifféremment par les femmes et par les hommes, d'autres, de taille plus importante, semblent spécifiques au costume féminin.

Au côté gauche de cette large ceinture de cuir est souvent suspendue une châtelaine, ensemble de courroies et de chaînettes auxquelles peuvent être accrochés toutes sortes d'objets d'usage quotidien et d'amulettes. La châtelaine comporte souvent une rouelle ajourée à dessin en forme de croix, de triscèle ou même de cavalier



Le costume féminin mérovingien comporte souvent des chaînes ou lanières pendant

de la ceinture. A partir de la seconde moitié du VI^e siècle, ces «châtelaines» incluent un certain nombre de plaques, surtout des rouelles ajourées. La dame inhumée au VII^e siècle à Kirchheim-am-Teck, en pays alaman, possédait une châtelaine luxueuse qui lui tombait jusqu'aux pieds. La rouelle s'accrochait à une longue chaîne (à droite).

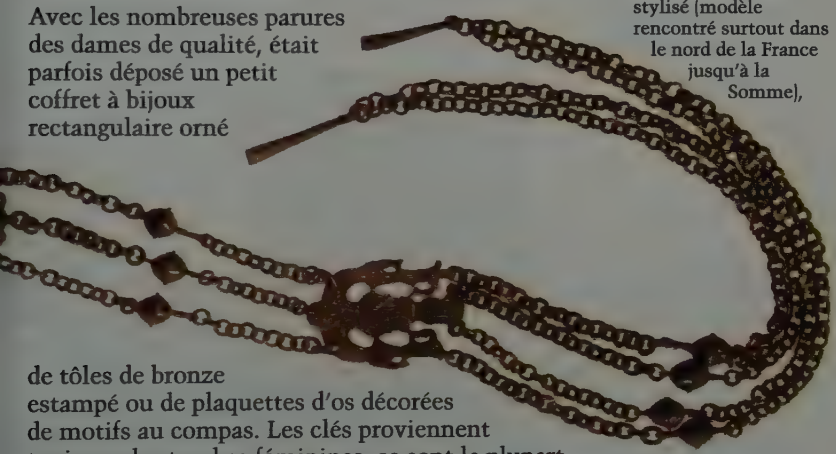
ou d'animal à tête retournée. Dans la partie occidentale du royaume mérovingien, cette plaque circulaire est portée à peu de distance au-dessous de la ceinture ; en pays alaman, en revanche, elle pend beaucoup plus bas, atteignant presque les chevilles.

Plaques-boucles et contre-plaques miniatures attachent les chaussures et les jarretières maintenant les bas un peu au-dessous des genoux. Les lanières des châtelaines comme celles des jarretières peuvent être terminées par des ferrets métalliques. Bracelets et surtout bagues de bronze deviennent relativement fréquents au VII^e siècle.

Clés, hachoir et fusaïoles : les attributs révélateurs de la condition féminine

Avec les nombreuses parures des dames de qualité, était parfois déposé un petit coffret à bijoux rectangulaire orné de tôles de bronze estampé ou de plaquettes d'os décorées de motifs au compas. Les clés proviennent toujours des tombes féminines, ce sont la plupart du temps de simples clés à ancre en fer. La femme, maîtresse de maison, les portait généralement suspendues à la ceinture. Quelques dames de rang social élevé, comme celles enterrées à Flonheim, possédaient des clés d'argent décorées, peut-être devenues de simples parures. On suppose que le hachoir en fer, souvent rencontré dans les riches mobiliers funéraires du VI^e siècle, servait à la préparation des banquets.

Filer et tisser constituaient deux activités féminines traditionnelles. Les fusaïoles de terre cuite



Le Mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie et en Artois, publié par Camille Boulanger (page de gauche, en bas) présente divers types de plaques de châtelaines : classiques rouelles, souvent accompagnées des ferrets qui terminaient des lanières les attachant à la ceinture, plaque découpée en forme d'oiseaux fantastiques dont les becs paraissent menacer un personnage stylisé (modèle rencontré surtout dans le nord de la France jusqu'à la Somme), plaques en forme d'arceaux. Ces dernières sont toujours retrouvées par deux, la première fixée, arceau vers le haut, sur le cuir de la ceinture, la seconde disposée symétriquement, formant le départ de la châtelaine.

Les Mérovingiennes utilisaient des métiers à tisser verticaux en bois, comme celui figuré, à l'époque carolingienne, sur le psautier de Stuttgart (ci-contre). Le spécimen découvert dans une tombe de Neudingen (Forêt-Noire) avait quatre pédales permettant de commander la levée des barres de lisse et rendant possible la fabrication des tissus à schéma de tissage très savant. Un de ses éléments était gravé d'une inscription en runes (vieux caractères d'écriture germaniques) par une femme nommée Blidgund. On a pu déchiffrer : «D'Amal, par amour pour Imuba.»

sont fréquentes et il se pourrait que les larges perles portées en pendentifs à l'extrémité d'une cordelière attachée à la ceinture aient été, du moins à l'origine, de luxueuses fusaïoles. La lame de tisserand et même le métier vertical de bois sont parfois déposés dans la sépulture, surtout chez les Alamans.

Du nord au sud

Le costume féminin rencontré en Gaule du Nord vers 500 est étroitement apparenté à celui des pays germaniques voisins. La mode de la double paire de fibules est commune à tous les Germains occidentaux; pourtant, formes particulières et usages locaux permettent de définir des caractéristiques régionales et d'identifier quelques tombes d'étrangères venues du pays alaman, thuringien ou saxon, en Gaule du Nord. Les personnes originaires du royaume wisigothique, habillées selon la tradition germanique orientale, sont particulièrement aisées à distinguer avec leur large plaque-boucle rectangulaire souvent cloisonnée de verroteries, leurs grandes fibules en forme d'aigle aux ailes déployées ou leurs longues fibules ansées en tôle d'argent.

Plaque-boucle en bronze doré cloisonné de grenats et d'émail vert, la garniture de ceinture provenant de Monceau-le-Neuf (Aisne, ci-contre) est d'un type courant vers 500 dans le monde méditerranéen, en Espagne wisigothique par exemple. L'emploi de l'émail, quasi inexistant en Gaule mérovingienne, témoigne en faveur d'une importation.

Nous connaissons beaucoup mieux le costume du nord de la Gaule que celui des autres régions françaises où les inhumations habillées sont moins nombreuses et où les dépôts sont souvent réduits à un ou deux objets : bague ou boucle de ceinture. En Burgondie, les femmes portent au VIe siècle de larges ceintures à plaques-boucles rectangulaires en bronze ou parfois en os, souvent décorées de scènes bibliques ou de symboles chrétiens : griffon buvant dans un calice (image de l'eucharistie), Daniel dans la fosse aux lions ou Jonas rejeté par la baleine, ou encore l'entrée du Christ à Jérusalem. De magnifiques plaques-boucles en fer damasquiné leur succèdent. En Aquitaine, les garnitures de ceinture en bronze étamé présentent souvent des motifs animaliers sur des fonds pointillés.

L'entrée du Christ à Jérusalem, le jour des Rameaux, est représentée sur cette plaque de ceinture en bronze du VIe siècle découverte dans le cimetière de La Balme (Haute-Savoie). Ce modèle de garniture rectangulaire est fréquent en Burgondie. Il est porté par les femmes et par les prêtres. Ces plaques offrent plusieurs des rares scènes figurées d'époque mérovingienne. Seules celles ornées d'un griffon buvant dans un calice sont largement exportées et sans doute imitées au nord de la Gaule.

Le vêtement d'Arégonde

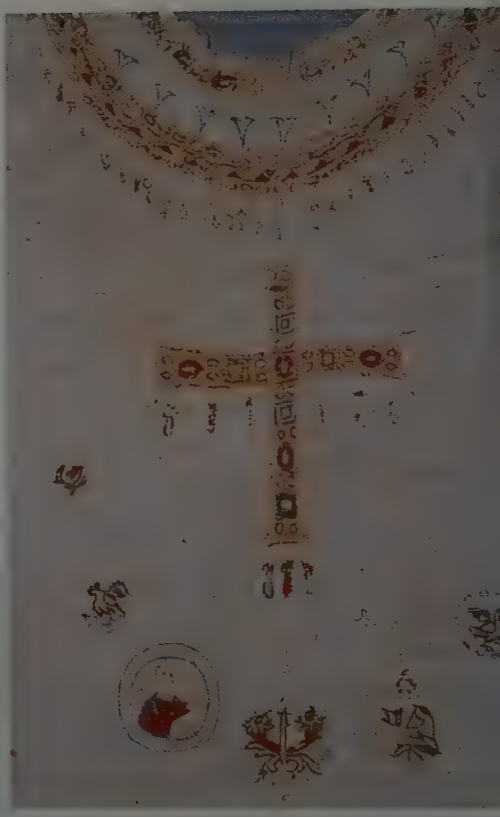
On doit à Grégoire de Tours l'histoire de cette épouse de Clotaire († en 561) qui fut la mère de Chilpéric († en 584). Ingonde, femme de Clotaire, avait adressé à son époux la prière suivante : «Je supplie qu'à ma sœur, votre esclave, vous daigniez procurer un mari capable et riche.» Le roi aussitôt s'enflamma pour

Arégonde et informa Ingonde : «En cherchant un homme sage et riche, je n'ai trouvé mieux que moi-même. Tu sauras donc que je l'ai prise pour femme.»

En 1959, dans la crypte de la basilique Saint-Denis, fut ouvert un sarcophage qui livra parmi une masse de restes organiques de luxueux bijoux dont une bague sigillaire en or sur laquelle était gravé le nom d'*Arnegundis*, autour d'un monogramme pouvant être lu *regine*. Cet anneau fut donc identifié comme étant celui de la reine Arégonde.

L'étude a permis de reconstituer un somptueux costume. Sur une chemise en fine toile de laine, était enfilée une robe de soie violette maintenue par une large ceinture de cuir dont la volumineuse garniture était composée d'une plaque-boucle et d'une contre-plaque.

Les jambes étaient enveloppées de bas en toile de laine retenus par des lanières croisées. D'autres lanières, pourvues comme celles des jarretières de plaques-boucles, de contre-plaques et de ferrets, maintenaient les chaussures de cuir mince montant aux chevilles. Sur la robe était passée une longue tunique de soie brun-rouge ouverte sur le devant et fermée au-dessus de la taille par une longue épingle d'argent et par deux fibules circulaires dont les cloisons enserraient des grenats assemblés en une étroite résille. Cette tunique avait de larges manches ornées d'une bande de satin rouge garnie d'un galon brodé d'or. La reine portait deux boucles d'oreilles d'or ornées d'une corbeille ajourée, modèle alors en



Épouse de Clovis II morte vers 680, la reine Bathilde portait une chemise de lin dont seul le devant est conservé. Les broderies, exécutées avec des fils de soie colorés, imitent de somptueux bijoux : collier à plusieurs rangs auquel s'attachent des médaillons émaillés ornés de personnages et d'animaux, une croix incrustée de pierres précieuses.

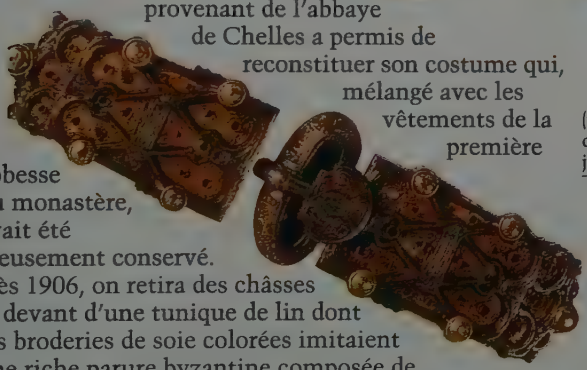
vogue dans le monde byzantin. Sa tête était couverte d'un long voile de satin de soie, maintenu par deux petites épingles d'or à tête sphérique.

Bathilde de Chelles

En 649, Bathilde, jeune esclave anglo-saxonne de quatorze ans vendue sur le continent, avait été achetée par un maire du palais, puis donnée pour épouse à Clovis II, fils de Dagobert. Huit ans plus tard, à la mort de son mari, elle prit énergiquement en main les destinées du royaume. Elle fonda les abbayes de Corbie et de Chelles (Seine-et-Marne), où elle se retira en 665.

L'ouverture des reliquaires provenant de l'abbaye de Chelles a permis de reconstituer son costume qui, mélangé avec les vêtements de la première abbesse du monastère, avait été pieusement conservé. Dès 1906, on retira des châsses le devant d'une tunique de lin dont les broderies de soie colorées imitaient une riche parure byzantine composée de plusieurs colliers auxquels étaient suspendus une grande croix pectorale et une série de médaillons. Les bijoux de cette chemise ou chasuble étaient peut-être la copie des riches parures abandonnées par la pieuse reine à l'instigation de saint Eloi. Les recherches débutées en 1983 ont livré une grande robe à manches longues en fin tissu de lin, un châle à franges, également en lin, un grand manteau semi-circulaire en soie rouge et jaune et des rubans tissés de motifs géométriques et animaliers. De la chevelure blonde de la reine était conservée une importante mèche enserrée dans un cordonnet de fils de soie rouges, jaunes et verts entremêlés de fils d'or.

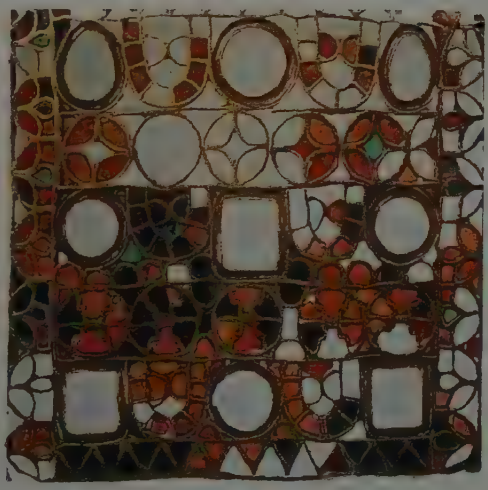
Le nom Arnegundis est inscrit sur le chaton de la bague d'Arégonde, épouse de Clotaire. Ses boucles d'oreilles sont d'un modèle byzantin. Plaque-boucle et contre-plaque de sa ceinture sont formées d'un bâti d'argent niellé, plaqué de feuilles d'or filigranées et ornées de grenats et de verroteries. On ignore la date de mort d'Arégonde ; certains (reconstitution ci-dessous) l'on fait vivre jusqu'à un âge avancé.



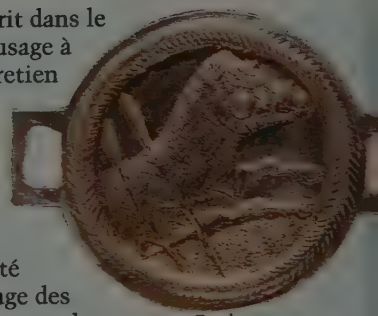
Artisans expérimentés, les Mérovingiens ont hérité des techniques de l'Antiquité. Le vin, le sel, les céréales circulent en bateaux et dans des chars. Les produits de luxe – papyrus, ivoires, soieries… – transitent par les ports méditerranéens, tandis que de nouvelles routes commerciales se développent en direction de la Manche et de la Mer du Nord.

CHAPITRE V
ARTISANAT ET COMMERCE

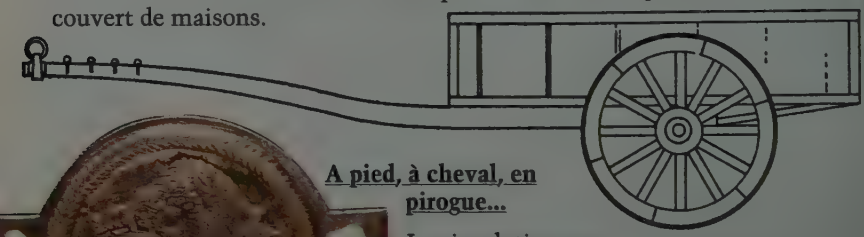
Eloi, le saint orfèvre, était si habile et si honnête qu'il fabriqua pour Clotaire II deux sièges d'or avec le métal que ce roi lui avait fourni pour un seul. Un artiste du XV[e] siècle, traduisant d'une manière erronée le mot *sella*, a figuré le saint présentant à Clotaire II deux selles. Saint Eloi était l'auteur de la grande croix qui se dressait derrière le maître-autel de Saint-Denis et qui fut envoyée à la fonte, pendant la Révolution, après qu'on eut pris le soin d'en prélever le petit fragment ci-contre.

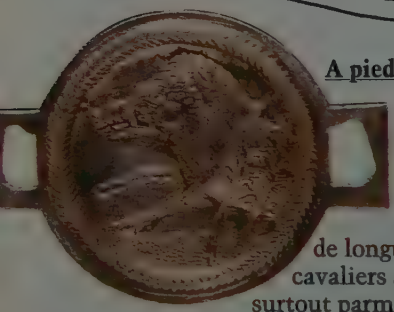


Le réseau des voies antiques, souvent inscrit dans le paysage jusqu'à nos jours, est toujours en usage à l'époque mérovingienne, même si son entretien est parfois déficient. Les distances sont encore données par Grégoire de Tours, dans la seconde moitié du VIe siècle, par rapport aux bornes milliaires romaines. Des bourgades importantes, dont les nécropoles comptent plusieurs milliers de tombes, se développent souvent à proximité de ces voies. Les ponts permettent le passage des fleuves, même les plus larges. Sur la Loire et sur le Rhône, à Arles, des tabliers sont fixés sur des bateaux reliés entre eux par des chaînes. Le même Grégoire de Tours décrit incidemment un des ponts de Paris couvert de maisons.



La Gaule mérovingienne importe de somptueux harnachements. Trois phalères, une centrale, deux latérales, ornaient le poitrail du cheval. Découvertes dans des mobiliers des environs de 600, les phalères d'Ittenheim (Bas-Rhin, en haut et à gauche), celles d'Hüfingen, en pays alaman (page de droite), portent des représentations de type byzantin : sanglier sortant d'un marais et Vierge à l'enfant.





A pied, à cheval, en pirogue...

La circulation est intense. Beaucoup vont à pied, parcourant parfois de longues distances. Les cavaliers sont nombreux, surtout parmi les plus fortunés. Curieusement, ils ne portent, jusqu'à la fin du VIIe siècle, qu'un seul éperon, attaché au pied gauche. Dans la partie orientale du royaume mérovingien, des harnachements luxueux sont fréquemment déposés dans les tombes des personnages de qualité. L'usage de l'étrier, venu d'Asie, se répand en Gaule à partir du VIIe siècle. Les voitures tirées par des chevaux ou des bœufs sont utilisées pour les voyages et pour les transports. Quand Rigonthe, fille de Chilpéric, partit pour l'Espagne, le convoi ne comprenait pas moins de cinquante chariots. En Rhénanie et en Thuringe, quelques dames de qualité ont été enterrées avec leur char.

Renforcé de nombreuses pièces de fer, le char de bois dessiné ci-dessus a été découvert près d'Erfurt dans la tombe d'une dame thuringienne du début du VIe siècle.

La navigation fluviale est active, même sur des cours d'eau peu importants. Les voyageurs empruntent volontiers le bateau. C'est ainsi que saint Colomban, repartant pour l'Irlande, après avoir gagné la Loire par la route, descendit le fleuve jusqu'à Nantes. Les cours d'eau sont particulièrement utilisés pour le transport de lourdes charges. Ainsi les cartes de répartition des différents types de sarcophages de pierre montrent-elles clairement qu'ils étaient acheminés par voie d'eau. Quelques barques et pirogues, parfois presque identiques à celles de la protohistoire, ont pu être datées de l'époque mérovingienne par la dendrochronologie.

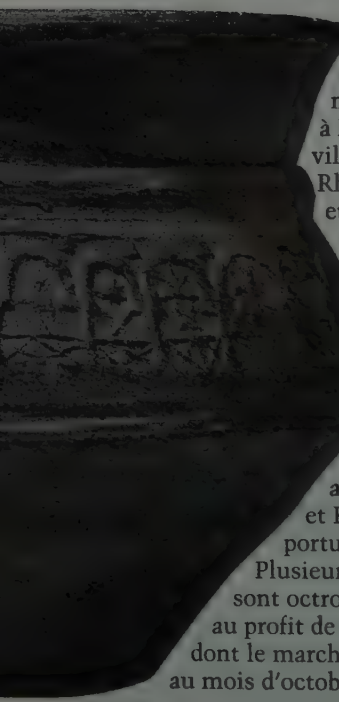
Commerce et commerçants

Les sources écrites mentionnent surtout le commerce des produits de luxe ; les échanges de denrées courantes, comme les céréales, ne sont guère évoqués qu'à propos des prix exorbitants, atteints lors des disettes. Il en est de même des céramiques qui, malgré leur faible valeur, sont pourtant

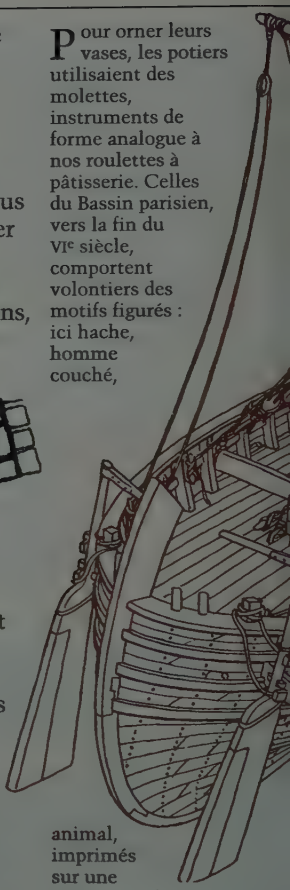
Selon l'historien Eginhard, les rois fainéants se promenaient en voitures attelées de bœufs (image ci-dessous). Plusieurs portions de routes mérovingiennes ont pu être fouillées : en Suisse une chaussée de 2,5 à 3 mètres de large était pavée de blocs de pierre et de galets posés sur des lits de petits cailloux. Tantôt des troncs de chêne bruts et tantôt des piquets la limitaient latéralement. Les études modernes prouvent que, même avec le système d'attelage antique, les charrois pouvaient atteindre la tonne.

commercialisées dans des rayons d'une centaine de kilomètres autour de leur centre de production, d'après les cartes de répartition des vases décorés avec des roulettes de potier identiques.

La plupart des commerçants habitent les villes. Ainsi Grégoire de Tours nous rapporte que Didier, évêque de Verdun, emprunta à Théodebert 7 000 sous d'or pour aider les commerçants de sa cité à relancer leur activité. Certains habitants des villes sont d'origine orientale, souvent juive ou syrienne. Parmi eux, de nombreux marchands, mais aussi des médecins, des lettrés et des artisans. Eusèbe, riche commerçant originaire de Syrie, devint évêque de Paris.



Le trafic est grand dans les ports méditerranéens, surtout à Marseille et dans les villes de la vallée du Rhône; droits de douanes et taxes diverses sont prélevés à Marseille, Arles, Avignon, Valence... Marseille possède un marché aux esclaves. Dans la vallée de la Loire, Orléans et Tours paraissent avoir été des places commerciales actives. Bordeaux, Nantes et Rouen ont une activité portuaire importante. Plusieurs privilèges royaux sont octroyés, à partir de Dagobert, au profit de la ville de Saint-Denis, dont le marché a lieu chaque année au mois d'octobre.



Pour orner leurs vases, les potiers utilisaient des molettes, instruments de forme analogue à nos roulettes à pâtisserie. Celles du Bassin parisien, vers la fin du VI^e siècle, comportent volontiers des motifs figurés : ici hache, homme couché, animal, imprimés sur une céramique de Bulles (Oise).

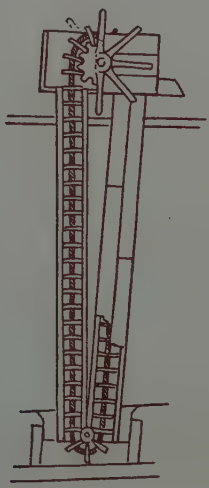
Le vase biconique d'Avelèges (Somme, à gauche) a été décoré avec la même molette et donc fabriqué par le même potier qu'une céramique de Cuignières (Oise) dans la seconde moitié du VI^e siècle.

Des navires de haute mer sillonnent la Méditerranée

Au Ve siècle, les grands propriétaires de Gaule possédaient souvent des biens dans d'autres provinces de l'Empire, les voyages et les échanges, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, étant extrêmement fréquents. Le commerce lointain ne s'interrompit pas brusquement à l'époque mérovingienne. De nombreuses denrées continuèrent à être importées : huile pour l'alimentation et l'éclairage, vins de Palestine servis à la table des personnes de qualité, papyrus pour l'écriture sur lequel furent rédigés la plupart des actes de la chancellerie royale mérovingienne. L'usage du parchemin ne se répandit définitivement qu'au VIIIe siècle. Conséquence funeste de ces échanges avec les pays méditerranéens, la première grande épidémie de peste du Moyen Age, apparue à Constantinople en 542, atteignit la Gaule par Marseille en 543.

Au large de Fos-sur-Mer a été fouillée l'épave d'un bateau à voile d'une bonne vingtaine de mètres dont la cargaison de céréales et de poix – matière autrefois très employée, en particulier pour rendre les récipients étanches – pouvait atteindre environ cinquante tonnes. Une boucle et une plaque-boucle de ceinture, ayant peut-être appartenu à un membre de l'équipage, permettent de dater le naufrage aux alentours de 600. La poix, ayant imprégné le bois, conserva la pompe à eau et une partie de l'embarcation. La technique de fabrication de sa coque est déjà en progrès sur celle en usage dans l'Antiquité.

L'épave *Saint-Gervais 2*, retrouvée à Fos-sur-Mer, était encore conservée sur une dizaine de mètres (reconstitution à gauche). Sa coque était construite «sur couple», selon une technique plus économique et plus rapide que l'assemblage antique. La poix placée dans des amphores dans la partie centrale du bateau avait conservé un système de pompe à chapelet (dessin ci-dessous). Les vestiges retrouvés sur l'épave *Saint-Gervais 2* correspondent à la partie basse de la reconstitution. Des disques de bois enfilés sur un cordage circulaient depuis le fond du navire à l'intérieur de cylindres pour entraîner l'eau jusqu'à un niveau supérieur.

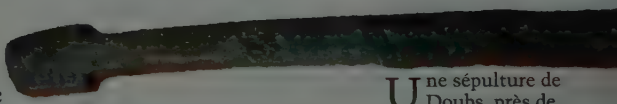


Lampes, amphores, vaisselles sigillées africaines et orientales des VI^e^ et VII^e^ siècles découvertes en grand nombre dans la moitié sud de la France témoignent de la permanence du commerce méditerranéen. De l'Orient sont acheminés épices, encens, soieries et pierres précieuses pour la cour, l'aristocratie et l'Eglise. De grands coquillages (cyprées) suspendus à la ceinture des dames mérovingiennes, sans doute comme amulettes de fécondité, proviennent des mers chaudes de l'océan Indien.

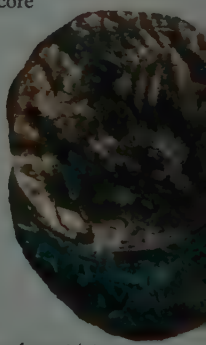
Imitation d'un tiers de sou de l'empereur byzantin Justin II (518-527) frappée en Bourgogne, la monnaie ci-dessus porte, à l'avers, un buste diadémé et, au revers, la Victoire tenant une couronne et une croix.

L'étonnante rareté de la monnaie

Curieusement, le monnayage mérovingien est moins abondant que celui de l'époque romaine. Des piécettes en argent furent frappées jusque vers 575. Les monnaies d'or émises par les rois wisigothiques, burgondes et francs imitèrent d'abord les sous et tiers de sous byzantins, avec à l'avers le buste impérial et au revers la Victoire accompagnée d'une légende souvent déformée au nom d'Anastase, Justin ou Justinien. De très rares pièces sont frappées au nom des souverains mérovingiens dont plusieurs au nom de Théodebert, qui contrevenait ainsi au monopole impérial, car les rois mérovingiens étaient censés tenir leur pouvoir de l'empereur. Dans le champ de la pièce, quelques lettres désignent les ateliers monétaires dont le nombre augmente rapidement dans le courant du VI^e^ siècle. Dès la seconde moitié de ce siècle, figurent à l'avers, autour du buste, les noms des monétaires responsables de la frappe et au revers, souvent autour d'une croix, le nom de l'autorité ayant émis la monnaie : palais, évêque, ville, église ou abbaye. Au VII^e^ siècle, à partir de Dagobert, le titre des monnaies d'or se dévalue rapidement ; puis, vers 675, le sou d'or disparaît au profit d'une pièce d'argent, le denier.

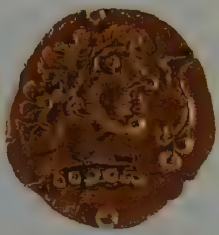


Une sépulture de Doubs, près de Pontarlier, peut-être celle d'un monétaire, livra une petite balance à un seul plateau associée à trois deniers et à un flanc monétaire encore

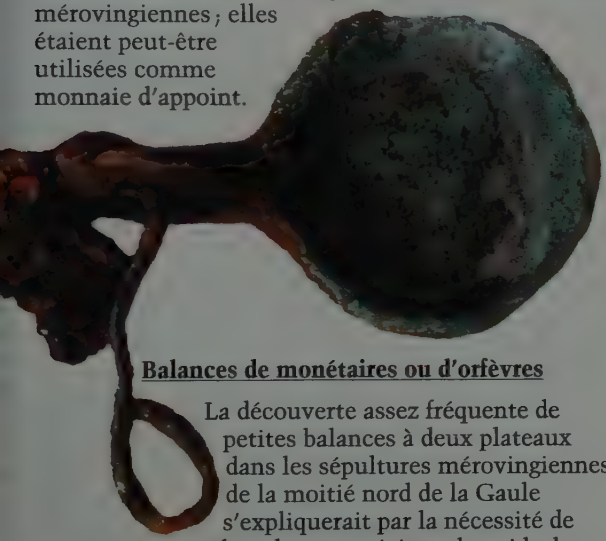


non frappé (ci-contre). La présence de ces monnaies d'argent, apparues vers 675, permet de dater la tombe à la fin du VII^e^ siècle.

Ces monnaies en métal précieux ne pouvaient guère servir à la plupart des transactions quotidiennes. Le boisseau de céréales – le boisseau romain équivalait à 8,75 litres – n'atteint le tiers de sou, le «triens», qu'en période de famine. En Espagne, au VII^e siècle, un sou est considéré comme permettant d'entretenir un enfant pendant un an. La rareté des pièces de faible valeur explique sans doute la présence des monnaies de bronze romaines et même gauloises dans les tombes mérovingiennes ; elles étaient peut-être utilisées comme monnaie d'appoint.

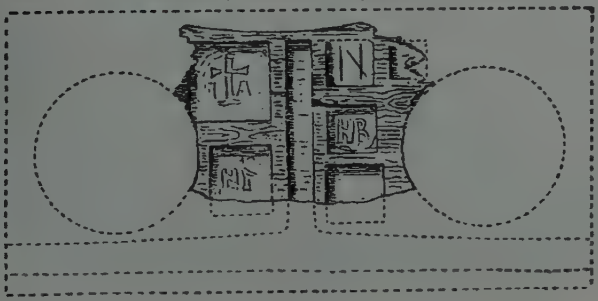


Buste, à l'avers, calice surmonté d'une croix et nom du monétaire Telafius, au revers : ci-dessus, un tiers de sou frappé par la cité de Javols (Lozère).



Balances de monétaires ou d'orfèvres

La découverte assez fréquente de petites balances à deux plateaux dans les sépultures mérovingiennes de la moitié nord de la Gaule s'expliquerait par la nécessité de vérifier, dans ces régions, le poids des



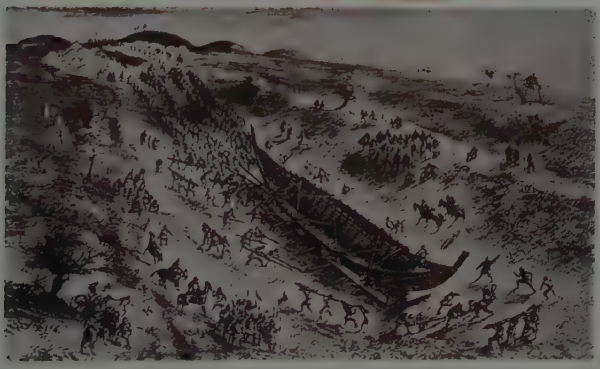
A Lutlommel, en Belgique, ont été mis au jour les vestiges d'une boîte à poids importée d'Egypte copte (dessin ci-contre). Seule la partie centrale de la boîte de bois était conservée, les poids de bronze byzantins, petites plaques carrées, inscrites d'une ou deux majuscules indiquant leur valeur, bien rangés, chacun dans leur case. On distingue l'amorce arrondi des emplacements prévus pour les plateaux d'une petite balance.

diverses monnaies en circulation. Dans une tombe de la nécropole de Doubs (tombe de monétaire?) ont ainsi été retrouvés trois deniers, associés à une petite balance et à un flanc monétaire non frappé. A ces balances peuvent être associés des poids, parfois byzantins. Comme le système monétaire, les poids et mesures utilisés en Gaule mérovingienne, hérités de l'époque romaine, ne différaient sans doute guère de ceux des autres pays méditerranéens. Pourtant, si les unités portent les mêmes noms que dans l'Antiquité, il paraît impossible d'affirmer qu'elles aient conservé leur valeur ancienne sans altérations locales.

De nouvelles routes vers le nord

L'importance des échanges avec le monde méditerranéen déclina cependant dès le VII^e siècle tandis que se développaient de nouvelles routes commerciales en direction des pays germaniques. Les monnaies découvertes en Angleterre, dans la tombe royale de Sutton Hoo, proviennent de toute la Gaule. De Rouen et surtout du nouveau port de Quentovic, près d'Etaples, partent les bateaux vers Southampton et Londres. Les Anglo-Saxons sont présents à la foire de Saint-Denis, et le vin de Gaule constitue sans doute une de leurs principales importations. D'Angleterre viennent de nombreux esclaves, vendus jusque sur les marchés de Marseille et de Rome.

La plaque-boucle de ceinture en or du trésor de Sutton Hoo (ci-dessous) présente au revers une petite cachette comme les plaques-boucles reliquaires de Gaule. Son riche décor d'entrelacs animaliers rappelle celui d'une page du livre de Durrow, un très ancien manuscrit anglo-irlandais.

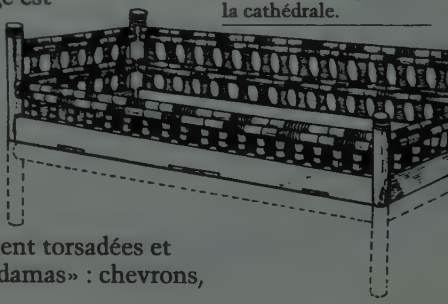


A Sutton Hoo, sur l'estuaire du Deben, les archéologues anglais découvrirent, enseveli sous un tumulus, un bateau contenant un luxueux mobilier funéraire anglo-saxon, probablement celui du roi Readwald mort vers 625. La précieuse vaisselle byzantine et les monnaies mérovingiennes qui s'y trouvaient témoignent de l'intensité des échanges à longue distance. Le rabat de l'aumônière (ci-contre) était décoré d'appliques en orfèvrerie cloisonnée, dont les motifs combinent grenats et verres *millefiori*. Le bateau, d'environ 27 mètres de long, était prévu pour une quarantaine de rameurs et pouvait affronter la haute mer. Il avait certainement été difficile de le hisser jusqu'à l'emplacement du tumulus (dessin moderne, ci-contre). Les sépultures dans des embarcations sont communes en Scandinavie, et plusieurs des éléments du mobilier – casque et bouclier, par exemple – rappellent étonnamment les objets suédois de Vendel ou de Valsgärde. Il y avait certainement, au début du VII[e] siècle, des liens étroits entre l'Angleterre et la Suède.

Les échanges du Bassin parisien et de la Rhénanie avec le nord de la Germanie et même les pays scandinaves progressent. Le port de Dorestad se développe à l'embouchure du Rhin, à la limite du royaume mérovingien et du territoire des Frisons, peuple de marins et de marchands qui occupe une partie des Pays-Bas et de l'Allemagne du Nord actuels. Les monnaies anglo-saxonnes et frisonnes, les *sceatta*, imitent les deniers et circulent vers 700 dans une bonne partie de l'Europe.

L'art accompli des métalliers

Le travail du métal atteint à l'époque mérovingienne une grande perfection. Le damassage est surtout employé pour la fabrication des épées. La partie centrale de leur lame est façonnée par forgeage de barres formées par superpositions alternées d'un fer doux et d'un fer carburé dont les qualités combinées donnent à l'arme à la fois solidité et souplesse. Ces barres sont savamment torsadées et polies pour obtenir des motifs en «damas» : chevrons,



Chaise et lit de bois découverts dans la tombe du petit prince inhumé à Cologne sous la cathédrale.

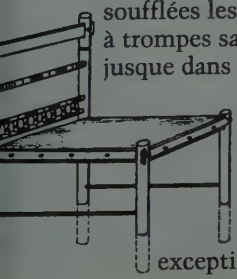
sinusoïdes... Les tranchants sont ensuite rapportés. Les parures en fer sont souvent damasquinées, c'est-à-dire décorées par insertions de fils d'argent et fréquemment de laiton. Ce métal brillant est couramment utilisé pour imiter l'or. Comme le damassage, la damasquinure était une technique déjà connue antérieurement, mais dont l'emploi se généralisa à l'époque mérovingienne.

De nombreux objets, garnitures de ceinture ou fibules par exemple, ont été obtenus par fonderie. La surface des objets en bronze est souvent étamée; les bijoux d'argent peuvent être dorés ou niellés.

En dehors de la métallurgie et de l'orfèvrerie, les artisans mérovingiens travaillaient, bien sûr, d'autres matériaux tels le verre, la céramique, le bois ou le cuir, les textiles. Malheureusement, à de rares exceptions près, les trois derniers ont disparu, et seuls les petits objets déposés dans les tombes sont parvenus jusqu'à nous. Sur le site d'Oberflacht cependant, en pays alaman, des conditions locales particulières ont permis la conservation des bois et matières organiques, nous révélant la qualité de ces productions : lits, sièges et coffres ornés de balustres en bois tourné.

Enigmatiques ateliers

Les lieux de fabrication ne sont généralement identifiés que par la concentration de pièces analogues dans une même zone géographique. C'est sans doute en Rhénanie qu'étaient soufflées les luxueuses verreries à trompes saillantes, découvertes jusque dans les tombes de chef anglo-saxonnes et suédoises. Il paraît aussi probable que des plaques-boucles de bronze circulaires, ornées d'un masque humain central, aient été produites en région parisienne. Encore exceptionnelle, la découverte de vestiges



Iconographies méditerranéennes et scandinaves se mêlent sur les curieuses phalères d'Eschwege (Thuringe). La pièce ventrale (page de gauche) offre une étrange figure féminine de face, les deux autres un personnage entre deux ours qui se trouve sur l'aumônière de Sutton-Hoo.

La plupart des objets de fer sont retrouvés complètement oxydés.

La radiographie fait apparaître leurs formes exactes et leurs décors éventuels. Une damasquinure d'argent est visible sur la partie décapée de la plaque-boucle ci-dessus, datée des environs de 600.

Vers 500, la verrerie mérovingienne réalisait de curieux chefs-d'œuvre. A gauche, le verre à trompes de Douvrend (Seine-Maritime). Quatre objets de ce type seulement ont été découverts en France.

artisanaux est liée au développement récent des fouilles d'habitat. Ainsi à Saint-Denis ont été récemment mis au jour les vestiges d'un atelier de bronzier comprenant plusieurs fragments de moules en terre cuite ayant servi à fabriquer des boucles de ceintures. A Soissons, on a trouvé des fours de potier et des fosses voisines, où auraient été déversés les vases défectueux. Dans le Jura suisse, deux bas-fourneaux ont pu être datés de l'époque mérovingienne. Partiellement enterrés, leurs parois épaisses assuraient une isolation satisfaisante, tandis qu'un système de double ventilation par soufflets permettait d'obtenir une bonne combustion du charbon de bois utilisé pour la réduction du minerai de fer.

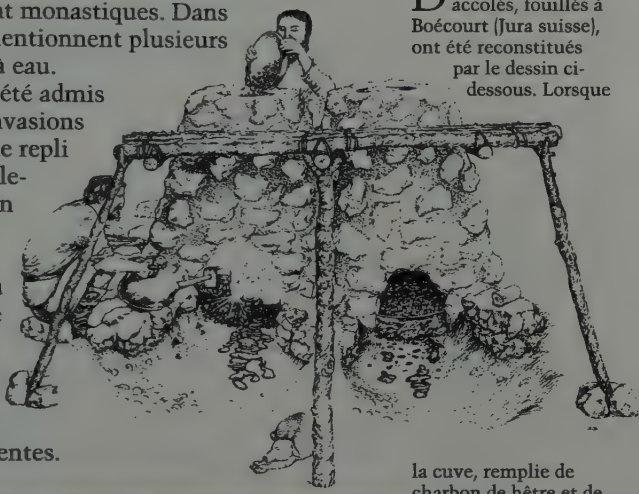
Outillage de l'orfèvre-forgeron d'Hérouvillette (Calvados, ci-dessous). Parmi les outils de cet artisan du milieu du VIe siècle, quelques objets détériorés destinés à être réparés ou fondus, des monnaies romaines et deux pastilles en pâte de verre.

Un outillage perdu à travers les temps

Seules quelques très rares tombes d'orfèvres – métier alors tenu en haute estime – contiennent des outils. Ainsi, dans une sépulture d'Hérouvillette (Calvados), un contemporain de Justinien, sans doute orfèvre et forgeron, a été enterré avec, à ses pieds, son coffre à outils contenant marteau, pinces, limes... Un petit flacon de verre enfermait le mercure employé pour la dorure des bijoux. Plusieurs armes, également présentes, témoignent du rang élevé de leur propriétaire. Les paysans, lorsqu'ils sont relativement riches, se font parfois enterrer avec des armes, mais en aucun cas avec leurs instruments agricoles, que nous connaissons donc mal, sinon par référence à ceux de l'Antiquité ou du Moyen Age. Les textes

mérovingiens ne parlent guère que des grands domaines, souvent monastiques. Dans ce contexte, ils mentionnent plusieurs fois des moulins à eau.

Longtemps il a été admis que les grandes invasions avaient entraîné le repli de la Gaule sur elle-même et un déclin très brutal de son économie, la reprise n'ayant eu lieu qu'à l'époque carolingienne. Ces thèses semblent remises en cause par les études récentes.



Deux bas-fourneaux accolés, fouillés à Boécourt (Jura suisse), ont été reconstitués par le dessin ci-dessous. Lorsque la cuve, remplie de charbon de hêtre et de sapin, a atteint une chaleur suffisante, un des ouvriers commence à charger le minerai de fer par l'ouverture supérieure. Pour obtenir la réduction du minerai, le second ouvrier actionne en permanence la double soufflerie, dont seules les tuyères de terre cuite sont conservées. La température au niveau de la tuyère latérale atteint plus de 1000° C. Les scories liquides s'écoulent par la porte. Environ sept kilos de fer métallique, à l'état pâteux et incomplètement réduit, sont extraits du fourneau à la fin de chaque opération. Ce fer doit ensuite être raffiné par réchauffage et martelage dans un bas foyer avant d'être utilisable par le forgeron.

A l'avènement de Clovis, la Gaule est officiellement chrétienne depuis plusieurs générations. Pourtant, si la christianisation au moins superficielle des villes et des campagnes du sud de la Gaule est certainement très avancée, celle des régions plus septentrionales reste incomplète.

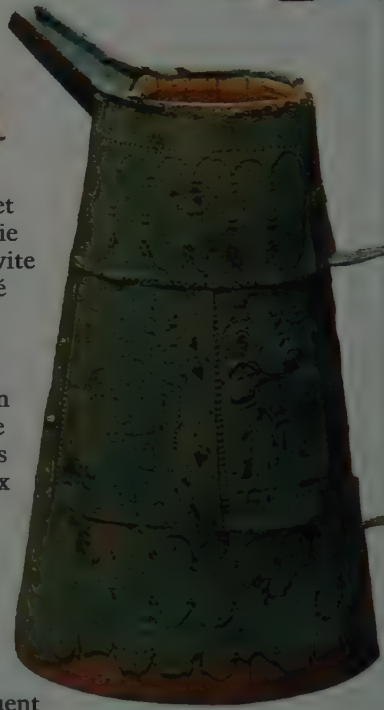
CHAPITRE VI
LA VIE RELIGIEUSE

Dans une profusion de motifs animaliers, apparaissent souvent des symboles chrétiens comme le chrisme, l'alpha (α) et l'oméga (ω). A gauche, une page d'un sacramentaire exécuté à l'abbaye de Chelles au VIIIe siècle, où l'agneau pascal est représenté au cœur de la croix. Ci-contre, un Christ barbu occupe le centre d'une rouelle retrouvée à Limons (Puy-de-Dôme).

La Gaule chrétienne

Au Ve siècle, la plupart des Francs sont encore païens, mais leur prise de pouvoir en Gaule du Nord ne paraît pas avoir entraîné un recul très sensible de la christianisation. L'Eglise était une institution au pouvoir économique et politique considérable. Aussi l'aristocratie franque semble s'être, dans sa majorité, vite ralliée au catholicisme et avoir contribué à la christianisation.

Cependant, le paganisme et surtout de nombreuses pratiques d'origine païenne subsistaient parfois encore localement en plein VIIe siècle, si l'on en croit l'exemple de saint Eloi qui fut menacé de mort près de Noyon, lorsqu'il voulut mettre fin aux danses et réjouissances qui marquaient traditionnellement le 29 juin. Pourtant, le regroupement des sépultures autour des églises et l'abandon de l'inhumation habillée témoignent en faveur d'un achèvement généralisé de la conversion des campagnes de Gaule du Nord, un peu avant 700. Du reste, comme l'indiquent les tombes fouillées dans des églises, il ne faudrait



Se déguiser en cervidé (en haut) est une mascarade qui perpétue un vieil usage païen jugé sacrilège par les clercs mérovingiens.

Deux soldats veillent devant le saint sépulcre sur cette garniture de ceinture en ivoire ayant appartenu à saint Césaire, évêque d'Arles mort en 543.

pas prendre les dépôts antérieurs de mobilier funéraire pour des indices de paganisme. Seules quelques très rares incinérations révèlent des pratiques religieuses germaniques. Elles sont presque toutes datées du début de l'époque mérovingienne et ne concernent pas des autochtones, mais généralement des Saxons.

D'ailleurs, au VIe siècle, la lutte contre les ariens et contre les Juifs semble avoir davantage préoccupé le clergé de Gaule que le paganisme septentrional. Pourtant, l'arianisme s'éteignit sans doute assez rapidement en Gaule du Sud, après la conquête franque; il ne subsista officiellement qu'en dehors du royaume, en Languedoc-Roussillon, jusqu'à la conversion des rois wisigoths à la fin du VIe siècle. A l'encontre des Juifs, les conciles mérovingiens prennent de nombreuses mesures telle l'interdiction des mariages mixtes, et certains évêques s'engagent déjà dans des politiques de conversions forcées.

Lupus, archevêque de Sens et partisan de Brunehaut, défendit sa ville, en 613, contre les troupes de Clotaire II, venu s'emparer de la Burgondie. Il fut banni dans le Vimeux. La miniature ci-dessus illustre deux scènes de sa vie rapportées par *La Légende dorée* : en haut, le saint affole les assiégeants en sonnant la grosse cloche de sa cathédrale; en dessous, Clotaire II repentant le rappelle de son exil et, prosterné à ses pieds, demande son pardon.

Une cruche de bois déposée vers 500 dans la tombe du chef de Lavoye (Meuse, page de gauche) était recouverte par des tôles estampées de scènes de miracles relatés par l'Evangile.

De saints évêques

L'organisation de l'Eglise est issue du découpage administratif romain. La Gaule était divisée en cités, regroupées en provinces. Chaque chef-lieu de cité devint un siège épiscopal. Théoriquement élus par le clergé et par le peuple, les évêques devaient ensuite être reconnus par le métropolitain (évêque de la capitale provinciale) et deux autres évêques. Dès Clovis, leur désignation dut être ratifiée par le roi. Le choix des souverains devint prépondérant dans la nomination des évêques.

Ceux-ci sont à la tête du clergé de leur diocèse; ils ordonnent les prêtres, consacrent les églises,

administrent le sacrement du baptême et de la confirmation. Leurs sermons doivent diriger les fidèles ; ceux de l'évêque d'Arles, saint Césaire, sont parvenus jusqu'à nous.

Les puissants protecteurs de la cité

Ils remplissent aussi une fonction essentielle dans la vie quotidienne des cités. Ils défendent leurs administrés face aux rigueurs de la justice civile ou aux exigences abusives du fisc. L'Eglise et les évêques possèdent des biens considérables, mais ils doivent secourir les pauvres et les malades pour lesquels ils

fondent parfois hospices et léproseries. Les évêques se chargent souvent de la réparation des remparts ou des édifices de leur cité. Leurs pouvoirs vont croissants. Au VII[e] siècle, certains d'entre eux ont même le droit de nommer le comte de leur cité.

Les charges épiscopales attirant l'aristocratie sénatoriale, il se forma ainsi de véritables dynasties religieuses. Grégoire de Tours est neveu de Gall, évêque de Clermont, et de Nizier, évêque de Lyon ; il est petit-neveu d'un évêque de Langres et cousin de l'évêque de Tours, auquel il succéda en 573.

L'évêque est assisté par des prêtres et des diacres dont certains vivent avec lui, d'autres dans les paroisses du diocèse. A l'époque mérovingienne, l'administration du baptême et les prédications commencent à être déléguées aux prêtres. Sous-diacres, acolytes, lecteurs, portiers et chantres complètent le clergé.

Le petit calice à anses en forme de griffons (ci-dessous) et la patène à croix centrale cloisonnée (à gauche) ont été enfouis avec un trésor monétaire à Gourdon (Saône-et-Loire) vers 524. Cette localité possédant à l'époque mérovingienne un monastère, il se pourrait que ces précieux vases liturgiques aient été cachés par un moine craignant de voir son abbaye pillée à l'occasion d'une attaque franque.

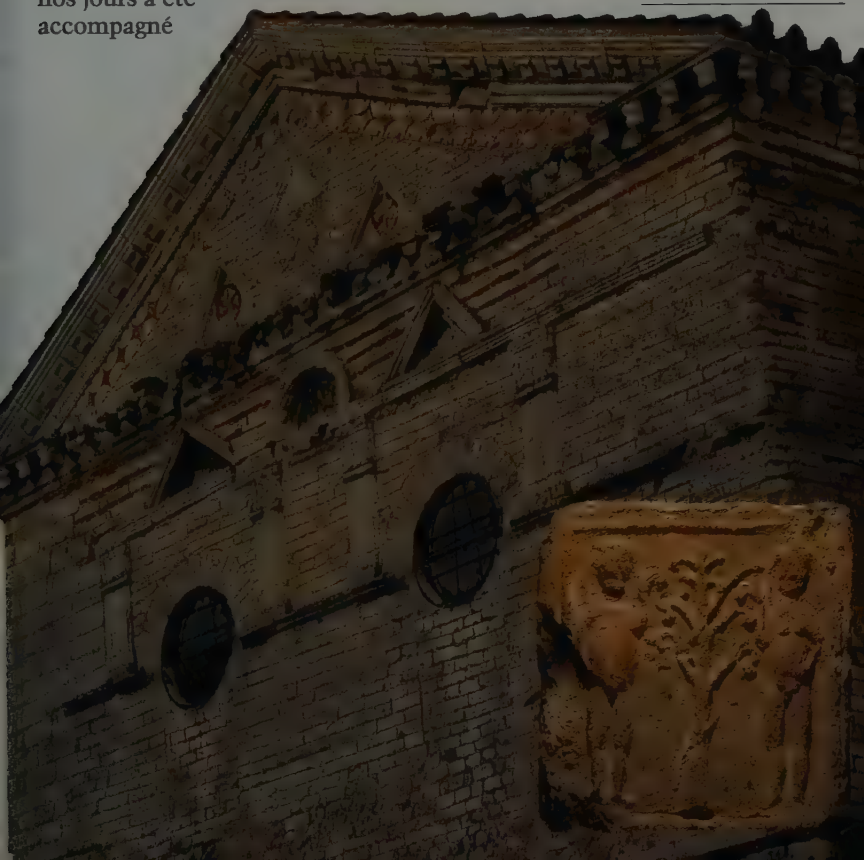
« Un homme avait une telle foi qu'il tenta de dérober une relique dans l'église de saint Martin. Durant la nuit, il se rendit jusqu'à la corde qui permettait de sonner la cloche. Il en coupa un petit morceau avec son couteau et le prit. De retour chez lui, cet objet rendit la santé à beaucoup de malades ; il n'y avait désormais pas de doute que quiconque était capable d'embrasser avec foi cette relique guérissait. »

Grégoire de Tours
Miracles de saint Martin

Les cloches appellent aux offices

Pour se faire une juste idée de la monumentalité de certaines églises mérovingiennes, il suffit de songer à la beauté des basiliques de Ravenne aux murs couverts de splendides mosaïques (le déclin de ce port après le haut Moyen Age explique l'exceptionnelle conservation de ces bâtiments). Des édifices de cette époque, il n'est malheureusement, en Gaule, presque rien resté, à l'exception du baptistère de Poitiers, aux murs extérieurs rehaussés de pilastres et de compositions géométriques de pierres et de briques. Le développement continuel des villes jusqu'à nos jours a été accompagné

Les bâtiments mérovingiens comportaient souvent des briques à décor moulé, des éléments de frises en terre cuite contrastant avec la pierre. Ci-dessous le baptistère de Poitiers, avec ses pilastres et ses frontons ornés de rosaces. Le carreau avec Adam et Eve autour de l'arbre du Bien et du Mal vient de l'abbaye de Vertou (Loire-Atlantique) fondée en 601.

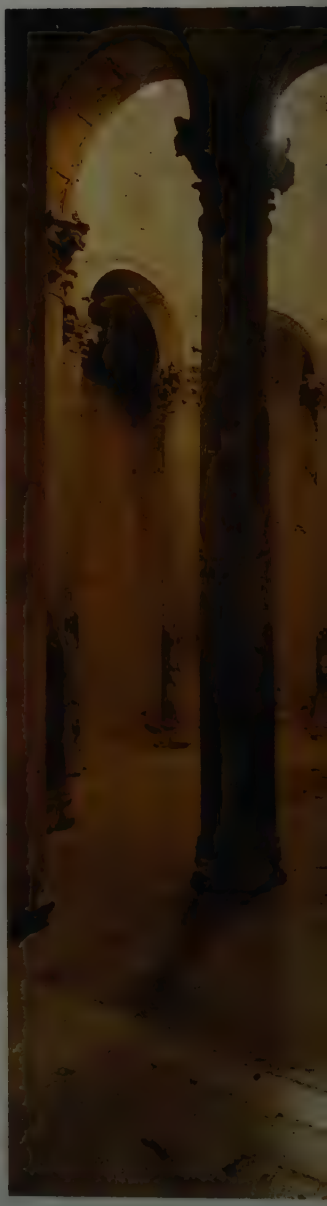


de la reconstruction de leurs sanctuaires en style roman, puis gothique.

Les textes et les fouilles récentes permettent pourtant d'affirmer que les maçons mérovingiens héritèrent des techniques antiques et que leurs monuments parfois richement décorés pouvaient atteindre des dimensions considérables. Ainsi, à Paris, dans l'île de la Cité en avant de Notre-Dame, a été mise au jour la façade d'une église presque aussi large que le bâtiment actuel. Ces vestiges sont peut-être ceux de l'*ecclesia* édifiée par le roi Childebert. A Genève, des fouilles exemplaires, conduites sous et autour de la cathédrale, ont révélé un ensemble d'édifices comprenant deux basiliques encadrant une cour sur laquelle s'ouvrait le baptistère. Autour de ces sanctuaires ont été dégagées de nombreuses pièces dont l'une, pavée d'une mosaïque, pourrait correspondre à la salle de réception de l'évêque.

En ce temps-là, le baptême est encore une cérémonie collective solennelle. Il est administré, en principe à Pâques, par immersion dans une piscine souvent polygonale placée dans le baptistère, petit bâtiment extérieur à l'église. Dans les enceintes des villes, se dressent de très nombreux autres sanctuaires et oratoires de tailles diverses et à leur périphérie s'élève une couronne de basiliques funéraires telles, à Lyon, Saint-Irénée, Saint-Laurent, Saint-Just, Saint-Nizier...

Dans les campagnes sont construites les premières églises paroissiales, souvent placées



sous la protection de saint Martin. On en compte une vingtaine par cité au début de l'époque mérovingienne.

Les monastères

Des monastères complètent souvent le paysage urbain. Ainsi sainte Radegonde, l'épouse thuringienne de Clotaire, fonda-t-elle une importante communauté à Poitiers, vers 561. Elle se fit offrir par l'empereur Justin II une relique de la Sainte Croix. Le poète Fortunat, originaire d'Italie du Nord, confident de la sainte et évêque de Poitiers, composa alors le *Vexilla Regis*, hymne à la croix encore chanté aujourd'hui par les croyants.

D'autres monastères, comme ceux fondés au Ve siècle dans le Jura par

Des plaques de pierre de la fin de l'époque mérovingienne formaient le chancel de l'église Saint-Pierre-aux-Nonnains, à Metz. Sur l'une de ces dalles se dresse un Christ nimbé bénissant (page de gauche). Une autre (ci-dessous) est divisée, comme certains décors de Ravenne, en panneaux ornés de croix et d'arcades.

Le baptistère Saint-Sauveur, à Aix-en-Provence (à gauche), a été édifié au VIe siècle, puis reconstruit à l'identique à l'époque romane. La colonnade entourant la piscine baptismale offre de beaux chapiteaux corinthiens, prélevés pour la plupart sur des monuments antiques – seuls deux d'entre eux en sont de fidèles copies du VIe siècle.

saint Romain et saint Lupicin, étaient établis dans la solitude des campagnes. Certains ascètes vivaient en reclus, murés dans leurs cellules ou isolés dans des ermitages écartés. Dans les Ardennes, l'un de ces ermites s'installa même un certain temps au sommet d'une colonne, selon l'exemple des saints stylites orientaux.

Vers 575, un moine irlandais, saint Colomban, arriva en Gaule, se fixa à Annegray en Haute-Saône, puis fonda les monastères de Luxeuil et de Fontaine. Chassé par Brunehaut, il gagna ensuite le royaume de Neustrie où il bénit au passage le jeune saint Ouen, futur évêque de Rouen, et son frère Adon sur les terres duquel fut construite l'abbaye de Jouarre (Seine-et-Marne). Au VII^e siècle, les fondations se multiplièrent, dues aux libéralités de la famille royale et des grands, telles Chelles, Corbie, Fontenelle (devenue Saint-Wandrille), Jumièges, Moissac... ; près de 200 monastères furent ainsi érigés en Gaule selon les historiens.

Les abbayes du haut Moyen Age comptaient généralement plusieurs églises et oratoires comme les trois sanctuaires Saint-Paul, Notre-Dame et Sainte-Gertrude dont les fondations ont été partiellement mises au jour à Nivelles en Belgique. C'est hors de Gaule, à Jarrow (Angleterre), qu'a été conduite la meilleure

L'abbaye de Jarrow, en Angleterre (maquette ci-dessous et, ci-contre, reconstitution de ses vitraux), était, au VIIIe siècle, formée de plusieurs bâtiments : église, réfectoire, chapitre, oratoire, hôtellerie pour les hôtes... Les archéologues y ont retrouvé plusieurs centaines de fragments de verre colorés, ayant appartenu à des vitraux.

fouille de monastère d'époque mérovingienne; un des sanctuaires y livra même des vestiges de vitraux dont les verres colorés dessinaient de saints personnages.

Attribué à saint Germain, premier abbé du monastère de Moutier-Grandval (Suisse), mort vers 675, le bâton pastoral en page de gauche est recouvert de tôle d'argent et, à sa partie courbe, d'une tôle d'or à riche décor filigrané et cloisonné.

Cultes et pèlerinages

Fêtes solennelles, commémorations des grands événements de la vie du Christ et anniversaires des saints vénérés dans la cité – intercesseurs des hommes auprès de Dieu – ponctuent le calendrier. Le dimanche est le jour du Seigneur; malheur à qui travaille ce jour-là. Les fidèles se rassemblent dans les basiliques pour la célébration des offices.

Certains se rendent en pèlerinages lointains vers les Lieux saints : Jérusalem, Bethléem, Nazareth..., d'autres à Rome ou sur les tombes des apôtres et des martyrs. Les pèlerins affluent de toute la Gaule et parfois même de l'étranger vers le tombeau de saint Martin, à Tours. Nombreux sont les miracles qui lui sont attribués : rien de tel, pour guérir malades,

Sainte Radegonde, fondatrice, vers 561, du monastère Sainte-Croix à Poitiers, sainte Agnès, la première abbesse, et l'évêque Fortunat conversent sous un portique, scène plaisamment imaginée au XIXe siècle.

aveugles ou paralytiques, que de leur faire boire de l'eau dans laquelle a été diluée un peu de poussière prélevée sur sa tombe. D'autres sanctuaires ont aussi une grande réputation tel Agaune (Saint-Maurice, Valais) ou Saint-Julien de Brioude.

Reliques et superstitions

De ces voyages, les fidèles rapportent de nombreuses reliques pour la consécration des autels, mais également pour leur protection et celle de leurs proches : huile des lampes allumées auprès du tombeau, fragment d'étoffe déposé un certain temps sur le sarcophage du saint... Des ampoules à décor moulé, représentant saint Ménas encadré de deux chameaux, ont été ramenées d'un lointain pèlerinage en Egypte jusqu'en région parisienne.

Les reliques sont en général suspendues autour du cou ou placées au revers de garnitures de ceinture formant reliquaires, ou parfois déposées dans les sépultures pour la protection des défunts. A Poitiers, les inscriptions de l'hypogée des Dunes, chapelle funéraire de l'abbé Mellebaude, mentionnent les nombreuses reliques qui y furent placées pour la garde du tombeau.

Représentation très populaire du Christ victorieux, portant sur le front la croix encadrée de l'alpha et de l'oméga et foulant le serpent, ci-dessous une brique à décor moulé découverte à Grésin (Puy-de-Dôme). Son ancienneté a été

prouvée par une analyse permettant de connaître la date approximative de cuisson d'une terre.

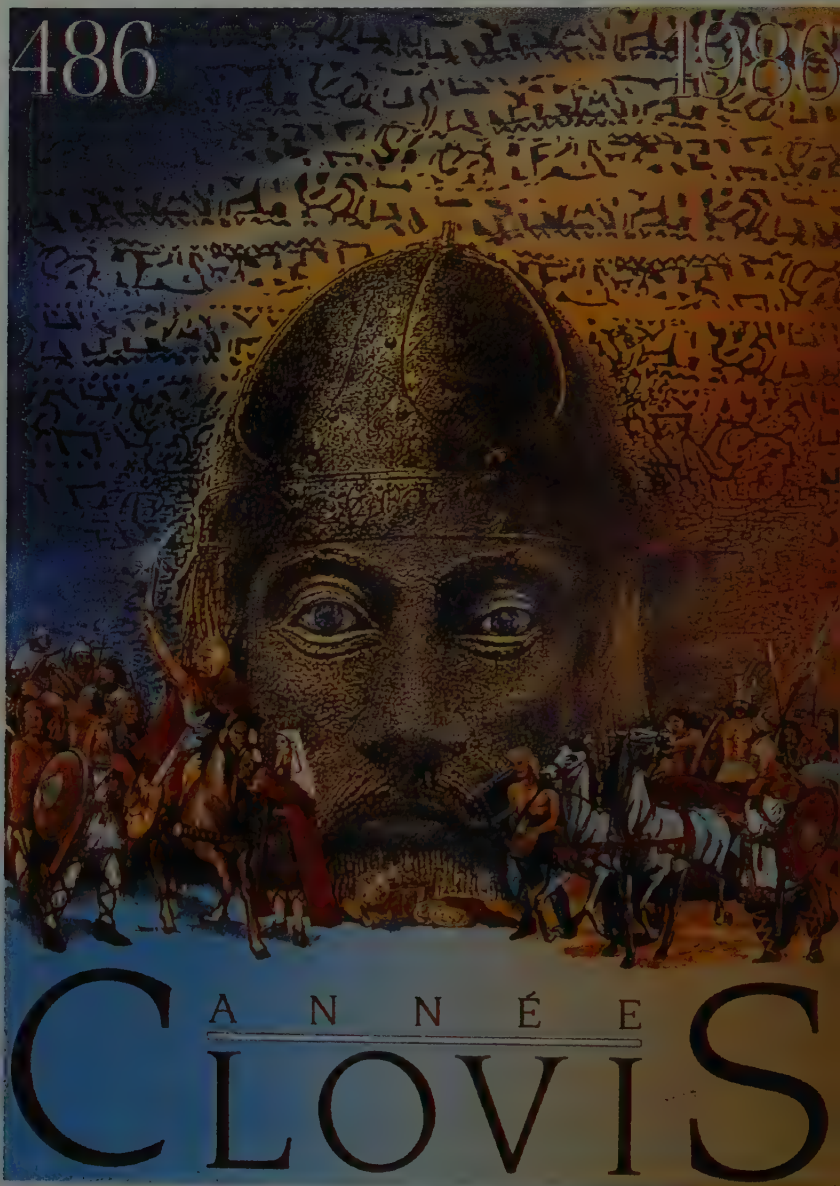
La religiosité de Grégoire de Tours et de ses contemporains, fussent-ils ecclésiastiques, peut prendre des formes surprenantes, laissant une large part à la superstition, comme de placer sur le point le plus élevé d'une vigne, pour la protéger des orages, un morceau de cierge provenant de la basilique Saint-Martin de Tours, ou de chercher des informations concernant l'avenir dans les passages d'une Bible ouverte au hasard. Malice du diable ou intervention d'un saint, le moindre incident a des causes surnaturelles. Croyances chrétiennes et anciennes traditions païennes paraissent encore souvent mêlées. Ainsi, sur une plaque-boucle bourguignonne, le Christ, nommément désigné par une inscription et brandissant hache et lance, est représenté à cheval sur un animal au sexe fortement souligné. Il n'est pas rare de trouver la croix associée à des amulettes diverses : armes miniatures, bois de cerf ou dents de sanglier.

Victorieux, nimbé et armé de la lance, c'est un Christ solaire qui apparaît sur une face de la stèle de Niederdollendorf, près de Bonn (VII[e] siècle, ci-dessus).

«Vive le Christ qui aime les Francs ! Qu'il garde le royaume, qu'il remplisse leurs chefs de la lumière de la grâce, qu'il protège leur armée»

L'idée d'une royauté voulue et protégée par Dieu, primordiale déjà dans l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, éclatera dans le prologue carolingien de la loi salique. L'époque mérovingienne, où s'accomplit la christianisation de la Gaule, qui prit alors le nom de France, où se mirent en place une monarchie et des institutions qui devaient durer jusqu'à la Révolution de 1789, a profondément marqué la culture traditionnelle de l'Europe occidentale. «Mon pays est un pays chrétien, disait de Gaulle à son biographe, et je commence à compter l'histoire de France à partir de l'ascension d'un roi chrétien qui porte le nom des Francs.»

Une inscription au revers du reliquaire conservé à l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune (Suisse, page de gauche) indique que sa fabrication a été ordonnée, vers 700, par le prêtre Teuderigus en l'honneur de saint Maurice. Sur chacun des petits côtés, une charnière servait d'attache à la lanière de cuir qui permettait le transport du reliquaire.


486
1986
ANNÉE
CLOVIS

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

«Vous brillez tout ensemble comme guerrier
et comme législateur. Par la bravoure,
vous rappelez votre père, et votre oncle par le visage.
Vous l'emportez sur toute votre race
par le savoir et la doctrine.»
Fortunat, au roi Chilpéric

Histoire de l'histoire des Mérovingiens

Bien que la tombe de Childéric ait été mise au jour dès le XVII^e siècle, l'archéologie mérovingienne ne naquit qu'au milieu du XIX^e siècle. En 1848, les frères Lindenschmit purent dater le cimetière allemand de Selzen grâce à la découverte d'une monnaie de Justinien. Les premières identifications correctes de sépultures mérovingiennes apparaissent en France vers la même date.

Augustin Thierry, historien et romantique

Les Récits des temps mérovingiens *d'Augustin Thierry (1795-1856), «travail d'art en même temps que de science historique», popularisèrent définitivement de nombreux épisodes de l'*Histoire des Francs *de Grégoire de Tours.*

Un souvenir de ma première jeunesse m'est souvent revenu à l'esprit. En 1810, j'achevais mes classes au collège de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collège. [...] J'éprouvai d'abord un charme vague, et comme un éblouissement d'imagination; mais quand vint le récit d'Eudore, cette histoire vivante de l'empire à son déclin, je ne sais quel intérêt plus actif et plus mêlé de réflexion m'attacha au tableau de la ville éternelle, de la cour d'un empereur romain, de la marche d'une armée romaine dans les fanges de la Batavie, et de sa rencontre avec une armée de Franks.

J'avais lu dans l'*Histoire de France à l'usage des élèves de l'Ecole militaire*, notre livre classique : «Les Franks ou Français, déjà maîtres de Tournay et des rives de l'Escaut, s'étaient étendus jusqu'à la Somme... Clovis, fils du roi Childéric, monta sur le trône en 481, et affermit par ses victoires les fondements de la monarchie française..» Toute mon archéologie du Moyen Age consistait dans ces phrases et quelques autres de même force que j'avais apprises par cœur. Français, trône, monarchie, étaient pour moi le commencement et la fin, le fond et la forme de notre histoire nationale. Rien ne m'avait donné l'idée de ces terribles Franks de M. de Chateaubriand, parés de la dépouille des ours, des veaux marins,

Les gravures de Jean-Paul Laurens illustrent les *Récits des temps mérovingiens.*

des aurochs et des sangliers, de ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs, de cette armée rangée en triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus. A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé :

«Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

«Nous avons lancé la francisque à deux tranchants : la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie. Les vierges ont pleuré longtemps.

«Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

«Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent; nous sourirons quand il faudra mourir. Ainsi chantaient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.»

Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir.

Augustin Thierry,
Préface des Récits des temps mérovingiens, 1840

Le très rigoureux Fustel de Coulanges

Excellent connaisseur des textes anciens, Fustel de Coulanges analyse le passage de la Gaule à la France, la naissance de la monarchie française, en tentant de réfuter des préjugés encore souvent tenaces de nos jours.

Le mot Francia avait désigné, au quatrième siècle, une partie de la rive droite du Rhin. Deux siècles plus tard, quand écrivait Grégoire de Tours, le même mot s'appliquait à l'Austrasie, c'est-à-dire à la rive gauche du fleuve. Cinquante ans après, il s'étendait à la Neustrie elle-même et à tout le pays jusqu'à la Loire. [...] Ce n'est pas Clovis qui a décrété que le pays s'appellerait France. [...] Ce n'est pas non plus que la population du pays ait été transformée. Les Francs n'étaient pas assez nombreux pour couvrir toutes ces contrées, et la race gauloise n'a pas été expulsée. [...] Il dut arriver dès la seconde ou la troisième génération que tous les sujets de ces rois

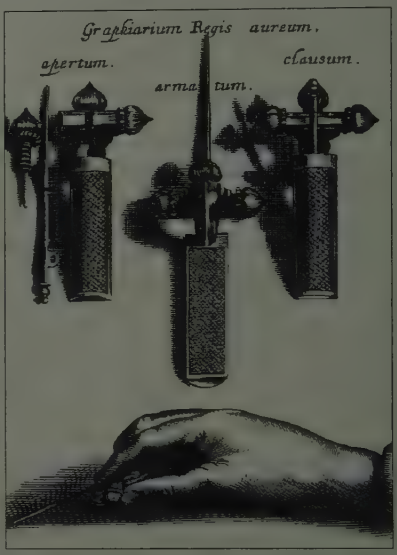
furent réunis sous un même nom. On était réputé Franc parce qu'on obéissait à celui qui s'appelait roi des Francs, parce qu'on lui payait l'impôt et qu'on combattait pour lui, parce qu'on recevait de lui des faveurs, des grades, des fonctions, sans distinction de race.

Fustel de Coulanges,
Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, la monarchie franque, 1888

L'abbé Cochet et l'âge d'or de l'archéologie mérovingienne

L'essor de l'archéologie mérovingienne est dû aux travaux de remarquables amateurs, souvent restés à l'écart des honneurs et des charges officielles, comme l'abbé Cochet (1812-1875), célèbre explorateur des cimetières de Normandie qui préconisait les méthodes suivantes pour l'exploration d'une sépulture mérovingienne :

Lorsque dans une fouille vous en êtes arrivé à ce point important, arrêtez-vous; faites tomber la pioche des mains de l'ouvrier, qu'il s'incline presque jusqu'à terre et qu'il ne marche plus qu'avec la plus grande précaution; au lieu de bêche, il ne doit plus se servir que d'un sarcloir, d'une truelle, d'un couteau ou de ses doigts, car c'est ici la mine précieuse; c'est dans ce terrain noirci par le bois, rougi par le fer ou verdi par le bronze, que gisent et les richesses de l'art et les trésors de la science. Cette cendre humaine, c'est l'enveloppe de la pensée antique, elle va s'envoler avec la poussière qui la recouvre, c'est à vous de la saisir au passage. Ici vous pouvez voir revivre les idées du passé et dans une poignée de terre retrouver la vie de vos pères; dans les grains de cette poussière, non seulement vous saisirez la peau, le cuir, le chanvre, la laine et les étoffes,



Jean-Jacques Chifflet avait pris la fibule de Childéric (dessin ci-dessus) pour un style.

mais encore la disposition exacte et pour ainsi dire l'emploi des épingles, des agrafes, des fibules, des boucles, en un mot, de tous ces objets divers qui, vus dans un musée, ne proclament plus que l'art et l'industrie de nos pères, mais qui, ici, redisent leurs coutumes, leurs idées, leurs mœurs et leur religion.

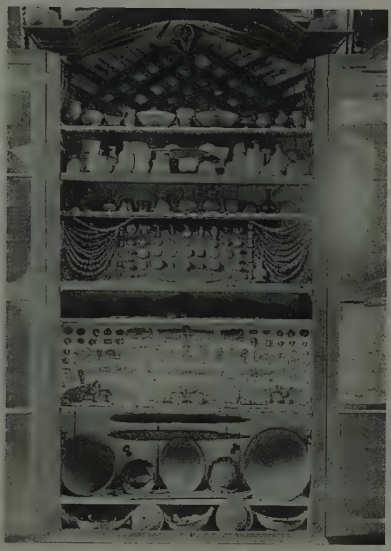
C'est donc là qu'est tout le secret d'une fouille, tout le mystère de l'exploration : ce moment précieux, c'est le quart-d'heure de la jouissance pour l'archéologue.

Abbé Cochet,
La Normandie souterraine, 1855

De remarquables amateurs

Grâce à ses voyages et à sa vaste culture, le baron de Baye (1853-1931) eut une vision européenne des civilisations de l'époque des grandes migrations.

La civilisation et l'art des Barbares ne sont pas, comme on l'avait cru jadis,



Dessinés par Henri Baudot, (ci-dessus) les objets trouvés à Brochon. A droite, une partie de sa collection.

confinés dans l'Europe centrale et occidentale; ils s'étendent plus loin, dans la Russie méridionale, là même où les Goths ont séjourné, aux portes de l'Orient. Ce pays, soigneusement interrogé, nous révélera la genèse de l'art original dont nous devons rechercher le berceau près du Pont-Euxin.

Jules de Baye,
«La bijouterie des Goths en Russie»,
Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France, 1890

L'ingénieur de voierie Jules Pilloy (1830-1922) proposa très tôt un schéma exact de l'évolution des mobiliers funéraires du haut Moyen Age. Malheureusement, de fausses identifications numismatiques le conduisirent à attribuer à l'époque carolingienne, les mobiliers aujourd'hui datés du VII^e siècle. Il fut aussi parmi les premiers à dresser des plans de nécropoles à tombes numérotées, permettant d'observer le développement topographique et donc l'évolution chronologique des cimetières

[Dès l'époque mérovingienne se formèrent] de nombreux villages et hameaux dont la plus grande partie subsiste encore aujourd'hui, ce que prouvent et l'étymologie des noms de lieux et les cimetières où, s'ils n'ont pas été violés, le Franc occupe généralement une extrémité et où suivent, dans un ordre parfait, les sépultures des Gallo-Francs, des Carolingiens et des Capétiens. Si les cimetières ont été bouleversés par des inhumations postérieures, on trouve dans la même fosse, creusée souvent dans la craie ou le calcaire, au fond, le Franc, armé de la framée, de la francisque, puis au-dessus, le Carolingien muni du scramasax et la ceinture ornée de plaques de fer ou de bronze étamé si intéressantes, et par

Les fouilles récentes menées autour de l'emplacement de la tombe de Childéric à Tournai révélèrent qu'elle était entourée de plusieurs sépultures de chevaux.

dessus encore, le Capétien qui n'emportait dans la tombe qu'un simple linceul.

Jules Pilloy,
«La question franque
au Congrès de Charleroy»,
Bulletin archéologique du comité, 1891

Tous ces morts sont-ils francs?

Au même congrès, Godefroid Kurth, le grand historien belge, mit en garde les archéologues contre une interprétation trop strictement ethnique des tombes à mobilier «franc».

Dès l'ouverture du Congrès de Charleroy, une véritable douche d'eau froide tomba sur la tête des archéologues francisants, M. Kurth professeur à Liège, vint leur dire : la Wallonnie possède un grand nombre de cimetières dont les tombes contiennent un mobilier funéraire que vous qualifiez de franc; mais êtes-vous bien sûr que les morts enterrés avec cet appareil soient bien tous des Francs? Il est peu probable que lorsque les Francs ont envahi notre pays, ils en aient chassé les Belgo-Romains; ceux-ci, qu'en faites-vous? où sont leurs tombes? Si vous ne les trouvez pas, n'est-il pas à croire qu'une grande partie de ceux que vous dites être des Francs ne sont que des indigènes qui ont adopté les mœurs et les usages des Francs? D'ailleurs, en Wallonnie, on parle le français, langue dérivée du latin. Il faut chercher les Francs, dont le langage était tudesque, dans le nord de la Belgique où l'on parle flamand.

Jules Pilloy,
«La question franque
au Congrès de Charleroy»,
Bulletin archéologique du Comité, 1891

Le temps des nationalismes

A partir de la guerre de 1914, l'intérêt porté à la période mérovingienne différa considérablement de part et d'autre du Rhin. Les préfaces des ouvrages d'Edouard Salin, un des très rares auteurs français ayant publié entre 1918 et 1960, témoignent de cet état d'esprit.

A la Terre Lorraine
A la Terre de France,
L'un de ses fils.

C'est à la Terre Lorraine que cet ouvrage est dédié; c'est elle que j'ai voulu servir par-delà les sciences qui me sont infiniment chères; aussi, avant de remuer les cendres de ces morts plus que millénaires qui dorment dans son sein, voudrais-je exprimer l'émotion qu'éprouve le chercheur lorsque le hasard des fouilles le conduit, comme à Villey-Saint-Etienne, sur un plateau d'où il voit, sous la lumière vaporeuse, serpenter la Moselle, dont le charme ne saurait laisser insensible le passant le moins averti, ou, comme à Sion, sur un roc d'où il contemple, à ses pieds, tout le Pays lorrain.

Je voudrais évoquer cette âpre journée de novembre où, sur le plateau de la «Colline inspirée», le vent, soufflant en tempête, chassait, en foule, dans le ciel, de gros nuages noirs; devant ces tombes entrouvertes, on eût dit la chevauchée des Walkyries. Il me semblait voir monter à l'assaut des Gaules romaines, des Gaules chrétiennes, la ruée des Barbares les plus divers, apportant, avec eux, tantôt les poisons subtils de la vieille Asie qui enivrent à la fois les sens et le cerveau, tantôt les brumes nordiques ou les forces obscures du génie d'outre-Rhin.

Le Barbare a tout détruit, semble-t-il; mais, qu'importe : sur les ruines mêmes, pénétrés de l'Esprit qui ne saurait mourir se sont levés les évêques, défenseurs des Cités, les grands moines qui ont réappris à l'homme comment, sous l'effort, l'épi mûrit sur les décombres en même temps que, de la nuit, jaillit la lumière; derrière eux, conquis par leur parole ardente, les guerriers et les rois, brûlant ce qu'ils avaient adoré, ont su, à travers bien des orages, faire naître la douce France, héritière de la tradition gréco-latine, en même temps que Fille aînée de l'Eglise.

Que si la tempête fait rage, la Colline inspirée, Gardienne et Symbole des forces de vie élaborées sur notre sol, n'en demeure pas moins immuable. Par-delà les coups du sort, les erreurs momentanées, les défaillances mêmes, elle assure la durée du Génie de notre race.

Edouard Salin,
préface du
Haut Moyen Age en Lorraine d'après le mobilier funéraire, 1939

Cet ouvrage est l'aboutissement d'un long effort entrepris dès l'adolescence, avant la première des deux guerres mondiales, et poursuivi au milieu de bouleversements qui rappellent, de bien des points de vue, le temps des Grandes Invasions. [...]

Vint la guerre avec la défaite. J'étais déjà aiguillonné par l'effort entrepris outre-Rhin avec des moyens considérables et dans une intention qui n'était pas toujours uniquement scientifique. J'eus alors, en 1941, un entretien qui prit aussitôt l'allure d'une joute fort serrée. Sans appui, sans moyens, je voulus tenter de surclasser l'adversaire : avec l'aide d'un jeune conservateur au Musée lorrain, Albert France-Lanord, ingénieur comme moi, *Le Fer à l'époque mérovingienne* paraissait dès 1943. Nous dépassions

cette fois le plan régional car notre étude portait sur la corrosion des fers et sur les moyens de les faire revivre, sur l'armement, sur la damasquinure. L'armement nous révélait des techniques dont l'habileté devait surprendre les métallurgistes les plus qualifiés [...].

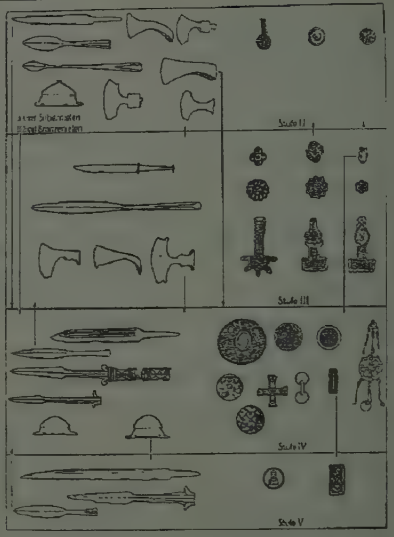
La recherche est ainsi fondée sur l'étude conjuguée des données fournies par les fouilles de sépultures, par les textes et par le laboratoire. Elle est conduite, également à se servir de la toponymie, de la numismatique, de l'anthropologie.

Edouard Salin,
préface de
La Civilisation mérovingienne, 1952

Un renouveau récent

L'ouvrage de Kurt Böhner Les Antiquités franques de la région de Trèves, *paru en 1958, offrit des méthodes de datation rigoureuses et une périodisation du mobilier mérovingien encore utilisée.*

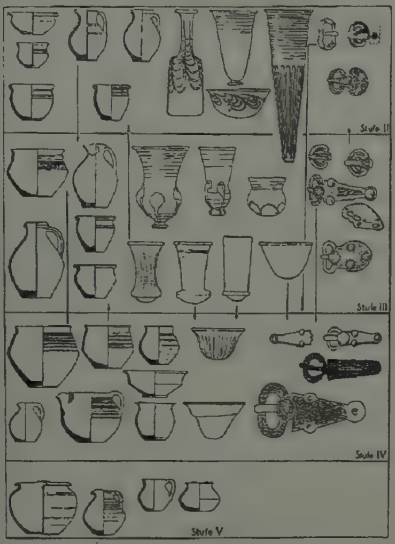
Armes, céramique, verres et ustensiles divers furent de la plus grande importance pour un classement, car ils permettaient, grâce à leur grand nombre, une exploitation statistique où on pouvait dans une large mesure, éviter les erreurs. Les principes méthodiques formulés par Oskar Montelius en 1903 se sont révélés valables ici encore. D'abord on a cherché à reconnaître de façon claire les types d'armes, de bijoux, de céramiques, etc. Ensuite on a rassemblé ces divers types en «périodes», comparant pour cela leurs formes avec celles des objets qui font partie d'une trouvaille «fermée» (*«geschlossener Fund»*, selon O. Montelius). Puis, on data ces périodes selon les tombes, elles-mêmes datées dans le temps par les monnaies qu'elles contenaient. Par cette méthode, on a pu distinguer cinq



périodes, pour les antiquités franques de la Rhénanie, autant pour ce qui concerne les tombes d'hommes que celles de femmes. A l'intérieur de ces cinq périodes, les objets caractéristiques des tombes de femmes et ceux des tombes d'hommes sont en liaison très étroite, surtout grâce aux objets de céramique et de verre. Comme il existe quelques milliers de découvertes en Rhénanie, le résultat de ces recherches peut être considéré comme très caractéristique, même s'il faut compter avec les quelques corrections qu'il faudra faire à la suite de nouvelles fouilles.

Période I= première moitié du Ve siècle
Période II = 450-525
Période III = 525-600
Période IV = 600-670

Kurt Böhner,
«La chronologie des antiquités funéraires d'époque mérovingienne en Austrasie»,
in *Problèmes de chronologie...*, 1978



Evolution du mobilier mérovingien réparti en cinq phases, selon Kurt Böhner. La phase V n'est pas représentée en France.

Peuplement franc ou mode germanique?

Les chercheurs contemporains comme Patrick Périn mettent en garde contre une interprétation longtemps trop strictement ethnique des mobiliers funéraires mérovingiens.

Mettant aujourd'hui l'accent sur les phénomènes de mode et non de peuplement, l'archéologie funéraire mérovingienne, épaulée par l'anthropologie, confirme ainsi les thèses de l'historiographie française, de F. Lot à L. Musset, selon lesquelles les conséquences de la conquête de la Gaule par Clovis et par ses fils furent beaucoup plus politiques et sociales qu'ethniques : si des modes nouvelles, «septentrionales», se répandirent largement dans les régions conquises d'entre Somme et Loire (et de façon beaucoup plus diffuse plus au Sud et à l'Est), reflétées par les cimetières et sans doute liées à l'implantation dans le Bassin parisien de familles aristocratiques « franques» issues de Gaule du Nord, le peuplement indigène gallo-romain n'en demeure pas moins stable et majoritaire. Ceci allait être décisif pour la naissance de la France.

Patrick Périn,
«L'assimilation ethnique vue par l'archéologie»,
Dossier de l'archéologie 56, 1981

L'historien allemand Karl Ferdinand Werner insiste sur cette symbiose culturelle des Gallo-Romains et des Francs et dresse ainsi le bilan architectural de l'époque mérovingienne :

Pourquoi n'aurions-nous pas la liberté de jugement d'un Mabillon, pour qui le VII[e] siècle fut le « véritable âge d'or» de la Gaule : le nombre de monastères et de cathédrales construits à ce moment correspond à un essor démographique et économique que la recherche a démontré pour la période qui précède les luttes terribles des maires du palais et le temps de Charles Martel. [...] Un grand monastère comme Jumièges a deux églises, trois oratoires, un dortoir de quatre-vingt-dix mètres et une enceinte avec des tourelles. On innove : les transepts et les clochers des églises datent en Gaule de la période mérovingienne. Cette Gaule mérovingienne représentée bien piteuse avec ses huttes de bois, mérite d'être redécouverte, et il reste à fouiller des centaines de sites, de palais royaux, de monastères et de bourgs fortifiés même si nombre de ces sites archéologiques sont au centre même des agglomérations actuelles.

Karl Ferdinand Werner,
Histoire de France, les origines, 1984

Barbares !

Pour les habitants du monde méditerranéen antique, sont appelées barbares toutes les populations ne parlant ni grec ni latin.

Les Germains, de vieux ennemis souvent devenus des alliés

Au IVe siècle, les riverains de la Gaule sont des Germains, qui y pénètrent parfois en pillards, mais qui y sont souvent aussi établis comme laboureurs et soldats au service de l'Empire. Dans les armées de Gaule, beaucoup auraient pu dire comme ce militaire dont l'épitaphe a été découverte à Budapest :

Je suis Franc, mais soldat romain (*Francus ego cives, miles romanus in armis*).

C.I.L. III - 3576

Une inscription romaine de Trèves conserve la mémoire d'un dénommé Hariulf :

Hariulf, officier de la garde impériale, fils de Hanhawaldus de la lignée royale des Burgondes, il a vécu 20 ans 9 mois et 9 jours. C'est son oncle qui a placé cette tombe.

Catalogue : *A l'aube de la France*, 1980, n°317

On félicite les empereurs d'avoir installé des Germains en Gaule après leurs campagnes victorieuses :

Ainsi donc, le Chamave et le Frison labourent maintenant pour moi; ces pillards, ces nomades sont aujourd'hui des manœuvres aux mains noircies par le travail des champs; je les rencontre au marché, vendant leur bétail et débattant le prix de leur blé. Ce ne sont pas seulement des colons; vienne l'heure du recrutement, on les verra accourir, conscrits volontaires qui supporteront toutes les fatigues, et qui courberont le dos sous le cep du centurion, heureux de servir l'Empire et de porter le nom de soldat.

Panégyrique de Constance Chlore, 297

Que dirais je des Francs ? Il les établit dans les parties désertes de la Gaule afin que par la culture ils contribuassent à la paix de l'Empire et à ses victoires par leurs contingents militaires…

Panégyrique de Constantin

Souvenirs de vieille migration et d'antique généalogie

Les Germains sont sédentaires; pourtant certains peuples gardent le souvenir d'antiques migrations. L'écrivain wisigothique Jornandés (VI^e siècle) relate la lointaine origine scandinave des Goths, puis leur avancée jusqu'aux bouches du Danube :

Cette même mer immense entoure, dans sa partie arctique, c'est-à-dire septentrionale, une grande île appelée Scanzia, par laquelle, si Dieu nous aide, nous devons commencer notre discours : parce que la nation dont tu nous demandes l'origine s'est élancée, comme un essaim d'abeilles, du sein de cette île pour venir en Europe. […] C'est de cette île Scanzia, comme d'une fabrique de nations, ou du moins comme d'une matrice de peuple, que sortirent, suivant la tradition, les Goths avec leur roi nommé Bérig; dès que, descendant de leurs navires, ils touchèrent la terre, ils donnèrent aussitôt leur nom aux lieux qu'ils occupèrent […]. Mais, dans ces contrées, la masse du peuple ayant augmenté dans une proportion énorme, on suivit, dès le règne du cinquième roi après le gouvernement de Bérig, l'avis de Filimer, de Filogud et d'Arigis; et une armée se mit en route avec les familles des Goths. En cherchant des demeures plus vastes et un pays plus convenable, elle arriva sur les terres de la Scythie […]. Ils furent portés par trois navires seulement vers le rivage de l'Océan citérieur […].

Jornandès, *Histoire des Goths*

Les Huns répandent la panique

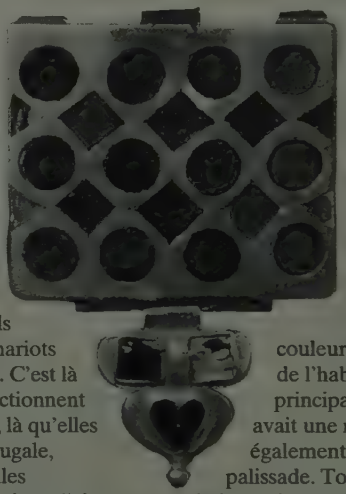
Ammien Marcellin, contemporain de leur arrivée en Europe, dépeint les mœurs étranges de ces nomades terrifiants :

Les écrits des Anciens parlent à peine des Huns comme d'une race qui habite au-delà des marais méotiques et dont la férocité dépasse l'imagination. Dès la naissance de leurs enfants mâles, ils leur tailladent profondément les joues au fer […]. A cet aspect repoussant répondent des habitudes de brute; ils ne font usage, en effet, d'aucun aliment cuit ou assaisonné, mais ils se nourrissent de racines sauvages et de la viande à demi-crue du premier animal venu, qu'ils ont sommairement chauffée entre leurs cuisses et le dos de leur cheval. […] On les croirait cloués sur leurs chevaux qui sont très résistants mais laids. Parfois en selle à la manière des femmes, c'est sur leur dos qu'ils vaquent à leurs affaires accoutumées. C'est à cheval, nuit et jour, qu'ils achètent et qu'ils vendent, qu'ils mangent et qu'ils boivent et qu'inclinés sur le cou de leur maigre monture ils se laissent aller au sommeil et aux rêves de tout genre. C'est à cheval encore qu'ils délibèrent des affaires importantes et en commun. Ils ne se laissent conduire par aucun pouvoir royal rigoureux mais acceptant l'autorité improvisée des grands, ils se décident à faire irruption au hasard. S'ils sont attaqués, ils se partagent par bandes et foncent sur l'ennemi en poussant des cris divers d'un effet terrifiant. Conduites avec vitesse leurs évolutions sont légères et soudaines. Les disperse-t-on de force, ils se reforment aussitôt sans ordre défini et sèment le carnage au galop. A l'attaque d'un retranchement, au pillage d'un camp ennemi, leur rapidité est si grande qu'on n'a pas le temps de les apercevoir.

On les considère comme les guerriers les plus redoutables qui soient; de loin, ils lancent des traits dont la pointe est faite, au lieu de fer, d'os aigus assemblés avec une habileté remarquable; de près ils engagent le fer sans souci de leur vie. Cependant que leur adversaire suit des yeux la menace du glaive, ils le ligotent d'un lasso qui enveloppe ses membres et paralyse ses mouvements, qu'il soit piéton ou cavalier. Personne, chez eux, ne laboure, personne ne touche un manche de charrue. Semblables à des fugitifs, nomadant sans se fixer, sans foyer domestique, sans loi, sans coutume durable, ils vivent tous dans leurs chariots qui leur servent de logis. C'est là que leurs épouses confectionnent leurs affreux vêtements, là qu'elles reçoivent l'étreinte conjugale, qu'elles enfantent, qu'elles nourrissent leurs enfants jusqu'à la puberté. Conçu ici, né ailleurs, grandi plus loin, aucun d'eux ne peut répondre quand on lui demande d'où il est.

Ammien Marcellin,
cité d'après P. Périn,
Les Francs, p. 78-79

Le pectoral de Wolfsheim était porté vers 400 par un soldat barbare rhénan.



Attila

Que de différences entre les nomades sauvages décrits par Ammien Marcellin à la fin du IV^e siècle et la cour d'Attila visitée cinquante ans plus tard par l'ambassade de Priscus.

Nous arrivâmes [...] au palais d'Attila. Dans une enceinte palissadée, que couronnaient de place en place des tours, s'élevait la maison du prince, toute bâtie en pièces de bois soigneusement rabotées et décorées de sculptures, construite sur une éminence d'où il dominait le village tout entier. De nombreux bâtiments l'entouraient, également en bois, et construits parallèlement avec un art assez savant. Dans l'un habitait une des femmes d'Attila, étendue sur une moelleuse couverture sur le sol couvert de tapis de laine, au milieu de servantes occupées à exécuter sur toiles des broderies aux couleurs éclatantes. Auprès de l'habitation d'Attila, son principal conseiller Onégèse avait une maison assez semblable, également entourée d'une palissade. Tout auprès se trouvait un bain qu'Onégèse avait fait bâtir par un prisonnier romain et qui, à la différence des autres constructions, était chose merveilleuse et rare, tout en pierre.

Priscus,
Histoire gothique, fragment 8,
d'après *Catalogue Attila*

Des représentants de beaucoup de peuples se trouvaient rassemblés là; outre leurs langages respectifs, on parlait hunnique, gothique ou latin. [...]
Le premier qui est venu était le serviteur d'Attila avec un plat plein de viande; après lui, les serviteurs chargés des invités mirent sur la table le pain et les plats. Pour les autres Barbares et pour nous, on avait préparé des mets

excellents qui étaient servis sur des plats en argent circulaires, tandis qu'à Attila, on ne donna que de la viande sur une assiette de bois. Pour le restant aussi, il affichait sa sobriété. Par exemple on donna aux invités des coupes en or et en argent tandis que sa coupe était en bois. Son vêtement était également modeste et ne le distinguait en rien des autres, à part sa propreté; ni son épée accrochée à son côté, ni les courroies de ses chaussures barbares, ni le harnachement de son cheval n'étaient décorés d'or, de pierres ou de matière précieuse contrairement à ceux des autres Scythes.

Priscus, *op. cit.*

On reconnaît l'origine persane de ce bijou par l'inscription à son verso.

Les invasions germaniques

Le processus est ainsi décrit par saint Ambroise, le célèbre évêque de Milan, à la fin du IV^e siècle:

Les Huns se sont jetés sur les Alains, les Alains sur les Goths, les Goths refoulés de leur patrie nous ont refoulé en Illyrie et ce n'est pas fini.

Saint Ambroise, cité par.P. Courcelle, *Histoire littéraire des grandes invasions*

Une lettre de son contemporain saint Jérôme relate la grande invasion de 406 :

Nous survivons en petit nombre : ce n'est point dû à nos mérites, mais à la miséricorde du Seigneur. Des peuplades innombrables et très féroces ont occupé l'ensemble des Gaules. Tout le pays qui s'étend entre les Alpes et les Pyrénées, tout ce que limitent l'Océan et le Rhin, est dévasté par le Quade, le Vandale, le Sarmate, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Burgondes, les Alamans et – malheur pour l'État ! – les Pannoniens eux-mêmes devenus ennemis; car Assur aussi est venu avec eux (Ps. LXXXII-9). Mayence, cité jadis illustre, a été prise et saccagée; dans son église, des milliers d'hommes ont été massacrés; les Vangions ont été réduits par un long siège; la ville si puissante de Reims, Amiens, Arras, les plus reculés des hommes : les Morins, Tournai, les Némètes, Strasbourg ont été transférés en Germanie. L'Aquitaine et la Novempopulanie, la Lyonnaise et la Narbonnaise, sauf un petit nombre de villes, sont complètement ravagées. Les villes encore épargnées sont dépeuplées au-dehors par l'épée, au-dedans par la famine. Je ne puis, sans pleurer, mentionner Toulouse, dont la ruine n'a jusqu'ici été empêchée que par le mérite de son saint évêque Exupère.

Saint Jérôme, cité par P. Courcelle, *Histoire littéraire des grandes invasions*

Des royaumes barbares dans l'Empire et à son service

En 418, l'empereur établit par traité les Wisigoths en Aquitaine. Sidoine Apollinaire, écrivain, homme politique

et évêque du Ve siècle, a laissé ce portrait de leur roi Théodoric II et de sa cour de Toulouse.

Comme la renommée célèbre parmi le peuple la politesse de Théodoric, roi des Wisigoths, tu m'as très souvent demandé de te faire connaître par une lettre la personne et les habitudes de ce monarque. [...] C'est un homme qui mérite d'être connu [...]. Veux-tu savoir quelle est à l'extérieur sa vie de chaque jour. Il se rend, fort peu accompagné, aux cérémonies de ses prêtres qui ont lieu avant le jour, et il y apporte beaucoup d'exactitude. Toutefois, dans le particulier, il est aisé de s'apercevoir que ces marques extérieures de piété sont plutôt une affaire d'habitude que de piété véritable. Les soins de l'administration du royaume occupent le reste de la matinée. Le comte son écuyer se tient debout auprès de son siège. La troupe des gardes couverts de peaux est introduite pour s'assurer de sa présence, et se retire ensuite de peur du bruit. Séparés de l'enceinte par un rideau, ils parlent à leur aise devant les portes. Alors sont appelées les députations des peuples. Le roi écoute beaucoup, répond en peu de mots...

Sidoine Apollinaire, *Lettres*, I, traduction Eugène Barret, Paris, 1887

Pourtant les Wisigoths sont ariens et le roi Euric, successeur de Théodoric, persécute parfois les catholiques, souvent suspectés comme Sidoine Apollinaire d'être des opposants politiques.

Toutefois, ce roi des Goths si redoutable par les forces dont il dispose, je crains fort qu'il ne tourne ses armes moins contre les murailles romaines que contre la loi du Christ. Telle est, dit-on, son horreur physique et morale pour le seul nom de catholique, qu'on se demande

s'il n'est pas plutôt le chef de sa secte que le roi de sa nation. [...] Apprenez donc promptement quels sont les maux secrets de la religion catholique, afin que vous vous hâtiez d'y appliquer publiquement un remède. Les villes de Bordeaux, de Périgueux, de Rodez, de Limoges, de Javols, d'Eauze, de Bazas, de Comminges, d'Auch, ainsi que d'autres en beaucoup plus grand nombre ont vu leurs pontifes frappés de mort; de nouveaux évêques n'ont pas été nommés à la place de ceux qui ne sont plus; les ordres mineurs ont cessé d'être conférés; de là des ruines spirituelles dans une vaste étendue. [...] Dans les diocèses, dans les paroisses, tout est à l'abandon. Ici des églises dont le toit pourri s'écroule; ailleurs, les gonds des portes ont été arrachés, l'entrée des basiliques est obstruée de ronces et d'épines.

On voit les troupeaux couchés dans leurs vestibules béants, et même, ô douleur! paissant l'herbe qui croît verdoyante aux flancs des autels. La solitude ne règne pas seulemment dans les paroisses des campagnes; même dans les églises des villes les assemblées des fidèles deviennent plus rares.

Sidoine Apollinaire, *Lettres*, XCVII

«Nous nous réjouissons de vivre sous le droit romain»

La cohabitation entre riches propriétaires gallo-romains et fédérés germaniques cantonnés sur leurs terres est parfois difficile.

Qui? moi chanter l'hymen en vers fescennins quand je vis au milieu des hordes chevelues, assourdi par les sons de la langue germaine, obligé d'avoir l'air de louer quelquefois ce que chante bien repu, le Burgonde aux cheveux graissés d'un beurre rance?

Veux-tu savoir ce qui brise ma lyre? Effrayée par les rauques accents des Barbares, Thalie dédaigne les vers de six pieds depuis qu'elle voit des patrons qui en ont sept. Heureux tes yeux, heureuses tes oreilles, heureux même ton nez ! car il ne sent pas dix fois le matin l'odeur empestée de l'ail ou de l'oignon. Tu n'as point à recevoir avant le jour, comme si tu étais le vieux père de leur père, ou le mari de leur nourrice, ces géants auxquels suffirait à peine la cuisine d'Alcinoüs. Mais ma muse se tait et s'arrête, après ce petit nombre d'hendécasyIabes, de peur que, dans ces vers badins, quelqu'un n'aille trouver encore une satire.

Sidoine Apollinaire, *Poésies*, XXIII

Les rois règnent sur leur peuple, mais ont autorité sur la population romaine de leur royaume par délégation impériale.

Nous nous réjouissons de vivre sous le droit romain, que nous souhaitons défendre les armes à la main…A quoi bon avoir repoussé le désordre barbare, si ce n'est pour tirer des lois notre règle de vie?

Lettre du roi des Ostrogoths, Théodoric, adressée à l'empereur et rédigée par Cassiodore

Mes ancêtres ont toujours été dévoués à l'Empire… Mon peuple vous appartient, je vous obéis en même temps que je les commande… Je parais roi au milieu des miens mais je ne suis que votre soldat… J'attends les ordres que vous daignerez me communiquer.

Lettre du roi burgonde Sigismond à l'empereur, P. Riché, 1989

Les Francs

En 448, un chef franc, Clodion, peut-être ancêtre de Clovis, envahit les plaines de la région d'Arras; il se laisse surprendre en pleine noce par le futur empereur Majorien.

Par fortune, sur une colline voisine du fleuve, les Barbares célébraient un hyménée par des chants et des danses à la manière des Scythes : une blonde épousée se mariait à un époux blond comme elle. Ils furent, dit-on, écrasés par la cavalerie de Majorien. Les casques retentissaient sous les coups; les écailles de la cuirasse repoussaient la pointe des lances dirigées contre sa poitrine : l'ennemi tourna le dos. Sur les chariots roulants des Barbares on voyait briller la pourpre du lit nuptial : les plats, les mets livrés au pillage s'y entassaient pêle-mêle; sur leurs têtes chevelues ils tâchaient de sauver les bassins encore couronnés de guirlandes odorantes. [...]

Majorien aussi a su dompter des monstres : leurs cheveux roux sont ramenés du sommet de la tête vers le front; laissant la blanche nuque à découvert; leurs yeux verdâtres roulent une prunelle humide avec des tons blancs; leur visage est entièrement rasé; le peigne ne ratisse que de légères moustaches au lieu de barbe; des vêtements étroits serrent les membres de ces guerriers à la haute stature et s'arrêtent au-dessus du jarret qui demeure nu; un baudrier presse leurs flancs au ventre rentré. Ils excellent à lancer dans l'espace leurs haches rapides, sans jamais manquer leur coup, à rouler le bouclier; ils accompagnent d'un bond le vol de leur lance, et tombent avant elle sur leur ennemi ...

Sidoine Apollinaire, *Poésies* VII,
Panégyrique de Majorien

L'auteur byzantin Agathias (536-582) décrit les Francs à propos des guerres qui les opposèrent à l'empereur Justinien en Italie du Nord, au second quart du VI^e siècle :

L'armement de cette nation est fort simple. Il est tel qu'il n'existe point d'artisans spéciaux de divers genres. Ceux qui s'en servent peuvent aisément faire eux-mêmes les réparations nécessaires. Ils paraissent ne connaître ni cuirasses ni cnémides. La plupart d'entre eux ont la tête découverte. Il en est pourtant, en petit nombre, qui combattent coiffés de casques. Ils ont la poitrine et le dos nu jusqu'aux reins, d'où des braies, de toile pour les uns, de cuir pour d'autres, les enveloppent jusqu'au bas des jambes. Excepté un très petit nombre, ils ne se servent pas de chevaux, car combattre à pied est pour eux une tradition nationale dans laquelle ils ont été élevés et exercés avec soin. Ils portent une épée le long de la cuisse et un bouclier au côté gauche. Ils n'emploient ni arcs, ni frondes, ni aucune espèce de traits propres à être lancés de loin, mais des haches à double tranchant et des angons.

Agathias,
Histoire de l'empereur Justinien

Ces angons sont des épieux plus grands que la moyenne que l'on peut utiliser dans le combat rapproché tant comme arme de jet que comme arme d'estoc. Leur plus grande partie est en fer, le bois est peu visible à peine l'extrémité de la hampe. Du sommet de la pointe partent des crochets recourbés vers le bas comme des hameçons. [...] Le Franc lance l'angon. S'il rencontre un adversaire, la pointe pénètre et ni le blessé ni un autre combattant ne peut la retirer facilement. Les crochets gênent,

Découverts dans une des tombes de la nécropole alamane de Pleidelsheim, ces vases en forme de chaussure, fabriqués vers 500, appartiennent à une longue, rare et étrange tradition.

se prennent dans la chair et agrandissent la plaie, si bien que l'ennemi blessé en meurt. Si l'angon pénètre dans le bouclier, il doit être porté avec lui, il pend, sa hampe traîne sur le sol. L'adversaire ne peut ni l'arracher à cause des crochets ni couper sa hampe renforcée de fer avec son épée.

Sitôt que le Franc le voit, il se précipite, appuie du pied sur la hampe entraînant le bouclier au sol forçant le bras de l'adversaire à s'abaisser découvrant ainsi sa tête et sa poitrine. Il peut ensuite abattre sans peine l'adversaire désarmé que ce soit d'un coup de hache sur le front ou d'un coup de lance au travers de la gorge. [...]

Ces Francs ne sont pas des nomades comme le sont souvent les barbares. Ils usent de l'administration et des lois romaines. Ils ont en commun avec les Romains le droit de commerce et du mariage, ainsi que le culte de Dieu. Ils ont des fonctionnaires et des prêtres. Il semble qu'ils soient assez civilisés et cultivés pour un peuple barbare : ils ne se distinguent vraiment des Romains que par leur langue et leurs vêtements.

Ce que j'admire le plus chez eux, c'est leur droiture et leur union. Déjà dans le passé, et encore récemment, leur royaume a été divisé entre trois rois et même plus. Mais ce n'est point pour eux une occasion suffisante de guerre civile. Certes leurs rois se menacent et leurs armées entrent en campagne. Mais une fois face à face, les Francs préfèrent s'arranger, et exercent une pression en ce sens sur leurs rois : ce n'est chez eux ni droit ni usage que l'Etat soit en difficulté à cause d'une querelle de rois. C'est pourquoi les Francs ont une puissance solide et des lois stables. Ils n'ont rien perdu de leurs terres. Ils en ont conquis beaucoup d'autres.

Agathias,
cité par K. F. Werner, 1984

Les Barbares dans la littérature française

Le mythe varie selon les siècles. Corneille, inspiré par l'Antiquité, prit Attila comme sujet d'une de ses tragédies.

Je suis cruel, barbare;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de race :
On me craint, on me hait; on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels et le fléau de Dieu.

Corneille,
Attila, III-2, 1667

Pour Montesquieu, les Barbares deviennent les libérateurs qui délivrèrent la Gaule de la tyrannie romaine.

Le Goth Jornandès a appelé le Nord de l'Europe la fabrique du genre humain. Je l'appellerai plutôt la fabrique des instruments qui brisent les fers forgés au midi. C'est là que se forment ces nations vaillantes qui sortent de leur pays pour détruire les tyrans et les esclaves et apprendre aux hommes que la nature les ayant faits égaux, la raison n'a pu les rendre dépendants que pour leur bonheur.

Montesquieu,
De l'esprit des lois, 1748

Avec des détails empruntés à Sidoine Apollinaire et à Agathias, le romantique Chateaubriand immortalisa les Francs. Ses descriptions colorées sont à l'origine de nombreuses gravures et tableaux illustrant l'histoire de France.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des aurochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants [...].

Sur une grève, derrière cet

essaim d'ennemis, on apercevait leur camp [...], il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. [...]

Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, ont les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants. [...]

Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang, et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. [...]

Mérovée passait parmi les Francs pour être le fruit merveilleux du commerce secret de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin; les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis, ressemblaient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginale rattache à la quenouille d'une reine des Barbares. On eût dit que ses joues étaient peintes du vermillon de ces

Casque d'un chef thuringien enterré à Stössen (ci-dessus) et scramasaxes de la nécropole de Liévin (en bas, à gauche).

baies d'églantiers qui brillent au milieu des neiges, dans la forêt de la Germanie. [...]

Mérovée à son tour lance son angon, qui par deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois [...].

Chateaubriand,
Les Martyrs, 1809

Les rois chevelus

De la généalogie de Clovis, seul son père Childéric est attesté avec certitude. Le rapport de descendance avec Clodion, chef franc surpris par les Romains en pleine noce, paraît douteux. Mérovée lui-même serait un ancêtre mythique dont la légendaire naissance refléterait la croyance en une origine divine païenne de la dynastie, l'«antique généalogie» à laquelle selon saint Avit, Clovis renonça par son baptême.

Histoire de Mérovée

On rapporte que, comme Clodion était assis sur le rivage de la mer avec sa femme pendant la saison d'été, sa femme alla vers midi prendre un bain dans la mer, et qu'une bête de Neptune, semblable au Quinotaure, se jeta sur elle. Elle conçut bientôt, soit de cette bête, soit de son mari, et elle mit au monde un fils du nom de Mérovée; à cause de lui les princes francs ont été appelés ensuite Mérovingiens.

Pseudo-Frédégaire,
Chronique,
cité d'après G.Kurth,
Histoire poétique des Mérovingiens

Chevelure des rois mérovingiens

Les princes mérovingiens se distinguent par leur longue chevelure flottante qui permet de les identifier comme le rapporte l'écrivain byzantin Agathias à propos du roi Clodomir tué en 524 à la bataille de Vézeronce.

Peu après Clodomir marcha contre les Burgondes, nation de race gothique, entreprenante et belliqueuse. Il périt au milieu de la bataille, la poitrine traversée d'un dard. Lorsqu'il fut tombé, les Burgondes, voyant sa longue chevelure flottante qui lui descendait jusque sur le dos, reconnurent qu'ils avaient tué le chef des ennemis. Car c'est la coutume des rois francs de ne jamais se couper les cheveux : à partir de l'enfance, leur chevelure intacte flotte sur leurs épaules, et les cheveux de devant bien partagés retombent des deux côtés.

Agathias,
cité d'après G. Kurth,
Histoire poétique des Mérovingiens

Le vase de Soissons

Grégoire de Tours relate, avec un siècle de décalage l'avènement de Clovis et sa prise du pouvoir en Gaule du Nord. Le célèbre épisode du vase de Soissons montre Clovis déjà soucieux de respecter l'autorité ecclésiastique.

Après ces événements, Childéric étant mort, Clovis, son fils, régna à sa place. Pendant la cinquième année du règne de ce roi, Syagrius, roi des Romains, fils d'Egidius, avait son siège dans la cité de Soissons que feu ledit Egidius avait possédée. Contre lui marcha Clovis avec Ragnacaire son parent. [...]

En ce temps beaucoup d'églises furent pillées par l'armée de Clovis, parce qu'il était encore enfoncé dans les erreurs du fanatisme. C'est ainsi que les troupes avaient enlevé d'une église un vase d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses, avec d'autres ornements servant au ministère ecclésiastique. L'évêque de cette église envoya donc des (messagers) au roi pour lui demander que, si son église ne pouvait recouvrer les autres vases sacrés, du moins elle recouvrât celui-ci. Ce qu'entendant le roi dit au messager : «Suis nous jusqu'à Soissons parce qu'on devra y partager tout ce qui a été pris. [...] Puis arrivant à Soissons, où toute la masse du butin avait été placée au milieu, le roi dit : « Je vous prie, ô très valeureux guerriers, de ne pas vous opposer à ce que me soit concédé hors part ce vase.» Il faisait en effet allusion au vase mentionné ci-dessus. A ces mots du roi, ceux qui avaient l'esprit sain répliquent : «Tout ce que nous voyons ici, glorieux roi, est à toi et nous-mêmes sommes soumis à ta domination. Fais donc maintenant ce qui convient à ton bon plaisir.» Or après qu'ils eurent ainsi parlé, un homme léger, jaloux et frivole, ayant levé sa hache, frappa le vase en criant à haute voix : «Tu n'auras rien ici que ce que le sort t'attribuera vraiment.» A ces mots qui stupéfièrent tout le monde, le roi contint son ressentiment avec une douce patience et prenant le vase il le rendit à l'envoyé ecclésiastique en gardant cachée dans son cœur sa blessure. Mais au bout d'une année il fit défiler toute sa phalange en armes pour inspecter sur le Champ de Mars la propreté de ses armes. Or tandis qu'il se dispose à passer en revue tous les hommes, il s'approche du briseur du vase à qui il dit : «Personne n'a apporté des armes aussi mal tenues que les tiennes, car ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache ne sont en bon état.» Et saisissant la hache de l'homme, il la jeta à terre. Mais tandis que ce celui-ci s'était un peu incliné pour la ramasser, le roi levant les mains lui envoya sa propre hache dans la tête en disant : «C'est ainsi que tu as fait à Soissons avec le vase.»

Grégoire de Tours,
Histoire des Francs,
livre XXVII

Le Baptême de Clovis

Une lettre écrite par saint Avit, évêque de Vienne à Clovis à l'occasion de son baptême dans la nuit de Noël, le félicite d'avoir renoncé à la tradition païenne de ses ancêtres sans avoir adopté pour autant l'hérésie arienne à la différence des autres puissants souverains germaniques, ses contemporains. Clovis était devenu catholique, comme l'empereur byzantin. Certains historiens considèrent l'allusion à «un peuple vaincu dont il aurait daigné défaire les chaînes» qui se rapporterait selon eux aux sujets du royaume wisigothique, comme un argument chronologique pour placer le baptême de Clovis après la bataille de Vouillé en 506.

C'est en vain que les sectateurs de l'hérésie ont essayé de voiler à vos yeux l'éclat de la vérité chrétienne par la multitude de leurs opinions contradictoires. [...] Votre foi, c'est notre victoire à nous. Beaucoup d'autres, quand les pontifes de leur entourage les sollicitent d'adhérer à la vraie doctrine, aiment à objecter les traditions de leur race et le respect pour le culte de leurs ancêtres. [...] De toute votre antique généalogie vous n'avez rien voulu conserver que votre noblesse, et vous avez voulu que votre descendance fît commencer à vous toutes les gloires qui ornent une haute naissance. Vos aïeux vous ont préparé de grandes destinées : vous avez voulu en préparer de plus grandes à ceux qui viendront après vous. Vous marchez sur les traces de vos ancêtres en gouvernant ici-bas; vous ouvrez la voie à vos descendants en voulant régner au ciel. [...]

Que dire de la glorieuse solennité de votre régénération? Je n'ai pu y assister de corps, mais j'ai participé de cœur à vos joies; car, grâce à Dieu, notre pays en a eu sa part, puisque avant votre baptême, par un message que nous a bien voulu envoyer votre royale humilité, vous nous aviez appris que vous étiez catéchumène. Aussi la nuit sainte nous a-t-elle trouvés pleins de confiance et sûrs de ce que vous feriez. Nous voyions, avec les yeux de l'esprit, ce grand spectacle : une multitude de pontifes réunis autour de vous, et, dans l'ardeur de leur saint ministère, versant sur vos membres royaux les eaux de la résurrection; votre tête redoutée des peuples, se courbant à la voix des prêtres de Dieu; votre chevelure royale intacte sous le casque du guerrier, se couvrant du casque salutaire de l'onction sainte; votre poitrine sans tache débarrassée de la cuirasse, et brillant de la même blancheur que votre robe de catéchumène. [...]

J'ajouterais volontiers quelques exhortations à ces accents qui vous glorifient, si quelque chose échappait à

La mort de Chilpéric, par Evariste Luminais.

Au mariage de Sigebert et Brunehaut, Fortunat déclame l'épithalame.

votre science ou à votre attention. [...] Il me reste un vœu à exprimer. Puisque Dieu, grâce à vous, va faire de votre peuple le sien tout à fait, eh bien! offrez une part du trésor de foi qui remplit votre cœur à ces peuples assis au-delà de vous et qui, vivant dans leur ignorance naturelle, n'ont pas encore été corrompus par les doctrines perverses : ne craignez pas de leur envoyer des ambassades, et de plaider auprès d'eux la cause du Dieu qui a tant fait pour la vôtre.

Lettre de saint Avit, citée d'après G.Kurth, *Clovis*, 1896

Deux couples rivaux : Chilpéric et Frédégonde, Sigebert et Brunehaut

Est-ce une flagornerie de poète? Fortunat a chanté les louanges de Chilpéric et de Frédégonde, pourtant présentés par Grégoire de Tours comme des souverains bien sinistres, tout comme celles de Sigebert et de Brunehaut, leurs rivaux des tragiques guerres civiles de la seconde moitié du VI^e siècle. De la production littéraire de Chilpéric a survécu un hymne ampoulé en l'honneur de saint Médard qui ne justifie guère l'éloge de Fortunat.

Vous brillez tout ensemble comme guerrier et comme législateur. Par la bravoure vous rappelez votre père, et votre oncle par le visage. Vous l'emportez sur toute votre race par le savoir et par la doctrine. Vous êtes l'égal des rois, mais vous êtes au-dessus d'eux par votre talent dans la poésie. Par la science du dogme vous êtes tel que ne fut jamais votre père. Dans les armes point de différence entre vous et les princes de votre sang; mais vous les surpassez dans les lettres. Ainsi, en même temps que vous allez de pair avec les anciens rois vous en êtes le premier. Prince que je ne saurais trop admirer, vous livrez des batailles, et vous faites des vers parfaits; vous réglez vos armes sur les lois et redressez les lois par vos armes.

[...] Femme de bon conseil, intelligente, adroite, circonspecte, utile à la cour, se faisant aimer par ses largesses, excellant enfin en toutes sortes de mérites, l'illustre Frédégonde, est de plus belle comme le jour. Portant la lourde charge des soucis de la royauté, elle est remplie d'affection pour vous, et vous seconde efficacement. Sous sa direction qui se confond avec la vôtre, les palais deviennent plus nombreux, et si la maison royale est florissante et honorée, c'est à ses soins qu'elle le doit.

Fortunat, *Poésies*, IX- I,
Au roi Chilpéric,
à l'occasion du concile de Braine.

O vierge que j'admire et qu'adorera ton époux, Brunehaut, plus brillante que la lampe du ciel, et dont la figure lance plus de feux que les pierres précieuses, tu es une autre Vénus, et tu as pour dot l'empire de la beauté.

Fortunat, *Poésies*, VI-1, Sur le roi Sigebert et la reine Brunehaut

De Gaulle et Clovis

Quoiqu'il en soit de son importance historique réelle (conversion de la Gaule et plus encore de l'Italie ou de l'Espagne, antérieure à Clovis), la tradition nationaliste catholique a adopté Clovis comme Jeanne d'Arc. De Gaulle, s'entretenant avec son biographe David Schoenbrun, en 1959, affirmait ainsi :

Pour moi l'histoire de France commence avec Clovis, choisi comme roi de France par la tribu des Francs, qui donnèrent leur nom à la France. Avant Clovis nous avons la préhistoire gallo-romaine et gauloise. L'élément décisif pour moi, c'est que Clovis fut le premier roi à être baptisé chrétien. Mon pays est un pays chrétien et je commence à compter l'histoire de France à partir de l'accession d'un roi chrétien qui porte le nom des Francs.

E. Pognon,
De Gaulle et l'histoire de France, 1970.

Le sage roi Dagobert

Dagobert, aidé de ses célèbres conseillers Eloi et Dadon (saint Ouen), fut un roi remarquable; il parvint à soumettre momentanément les Bretons et les Basques.

Dagobert, résidant à Clichy, envoya des députés en Bretagne pour que les Bretons réparassent promptement le mal qu'ils avaient commis et se soumissent à sa domination, disant qu'autrement l'armée burgonde qui avait été en Vasconie allait se jeter sur la Bretagne. A cette nouvelle, Judicaël, roi des Bretons se rendit promptement à Clichy, avec beaucoup de présents, auprès du roi

Dagobert à qui il demanda grâce, et promit de restituer tout ce que ses sujets avaient injustement enlevé aux leudes francs, assurant que lui et son royaume de Bretagne seraient toujours soumis à la domination de Dagobert et des rois francs. Mais il ne voulut pas prendre son repas avec Dagobert, car il était religieux et rempli de la crainte de Dieu. Lorsque Dagobert se fut mis à table, Judicaël, sortant du palais, alla dîner chez le référendaire Dadon, qu'il savait attaché à la sainte religion : le lendemain, ayant pris congé de Dagobert, Judicaël s'en retourna en Bretagne, chargé des présents de Dagobert.

La quinzième année du règne de Dagobert, tous les seigneurs Vascons, avec le duc Aeginan, vinrent trouver Dagobert à Clichy, et, saisis de crainte, se retirèrent d'abord dans l'église de Saint-Denis. La clémence de Dagobert leur accorda la vie, et ils jurèrent qu'en tout temps ils seraient fidèles à ce roi, à ses fils et au royaume des Francs… […] peu de jours après Dagobert rendit l'âme. et fut enseveli dans l'église de Saint-Denis, qu'il avait magnifiquement ornée d'or, de pierreries et d'objets précieux, et dont il avait fait construire l'enceinte, pour s'attirer la précieuse protection de ce saint. Il donna à l'église tant de richesses, de domaines et de possessions, situées en divers lieux, que beaucoup de gens en furent frappés d'admiration. Il y institua un chant perpétuel, à l'instar du monastère de Saint-Maurice…

Pseudo-Frédégaire,
Chronique, LXXVIII-LXXIX

Les derniers Mérovingiens : les rois fainéants

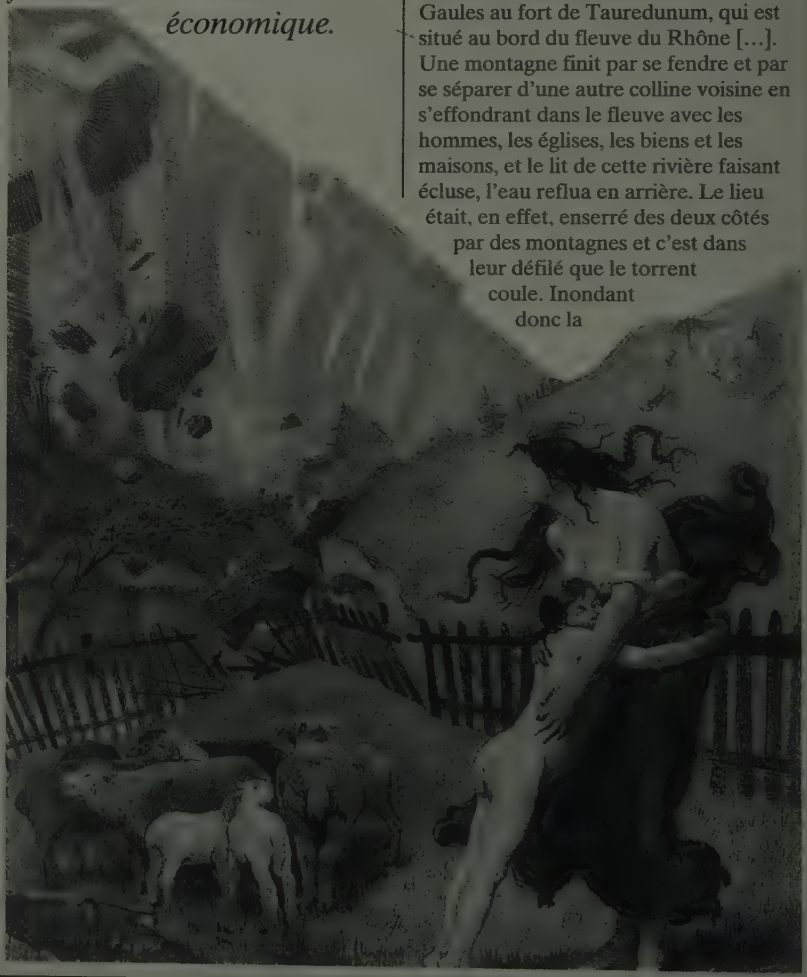
Eginhard, chroniqueur de Charlemagne, dont le père Pépin le Bref avait détrôné le dernier roi mérovingien, présente systématiquement les derniers Mérovingiens de façon très défavorable.

La famille des Mérovingiens, dans laquelle les Francs avaient coutume de choisir leurs rois, est réputée avoir régné jusqu'à Childéric qui, sur l'ordre du pontife romain Etienne, fut déposé, eut les cheveux coupés et fut enfermé dans un monastère. Mais, si elle semble en effet n'avoir fini qu'avec lui, elle avait depuis longtemps déjà perdu toute vigueur et ne se distinguait plus que par ce vain titre de roi. La fortune et la puissance publiques étaient aux mains des chefs de sa maison, qu'on appelaient maires du palais et à qui appartenait le pouvoir suprême. Le roi n'avait plus, en dehors de son titre, que la satisfaction de siéger sur son trône, avec sa longue chevelure et barbe pendante, d'y faire figure de souverain, d'y donner audience aux ambassadeurs des divers pays et de les charger, quand ils s'en retournaient, de transmettre en son nom les réponses qu'on lui avait suggérées, ou même dictées. Sauf ce titre royal, devenu inutile, et les précaires moyens d'existence que lui accordait à sa guise le maire du palais, il ne possédait en propre qu'un unique domaine, de très faible rapport, avec une maison et quelques serviteurs, en petit nombre, à sa disposition pour lui fournir le nécessaire. Quand il avait à se déplacer, il montait dans une voiture attelée de bœufs, qu'un bouvier conduisait à la mode rustique : c'est dans cet équipage qu'il avait accoutumé d'aller au palais, de se rendre à l'assemblée publique de son peuple, réunie annuellement pour traiter des affaires du royaume et de regagner ensuite sa demeure.

Eginhard,
Vie de Charlemagne

Des siècles sombres?

Le haut Moyen Age est volontiers présenté comme une époque sinistre de famines et de déclin économique.



Maux innombrables et présages effrayants

De fait, Grégoire de Tours énumèrent souvent les catastrophes qui frappèrent ses malheureux contemporains.

Un grand prodige apparut dans les Gaules au fort de Tauredunum, qui est situé au bord du fleuve du Rhône [...]. Une montagne finit par se fendre et par se séparer d'une autre colline voisine en s'effondrant dans le fleuve avec les hommes, les églises, les biens et les maisons, et le lit de cette rivière faisant écluse, l'eau reflua en arrière. Le lieu était, en effet, enserré des deux côtés par des montagnes et c'est dans leur défilé que le torrent coule. Inondant donc la

région qui était en amont, il couvrit et détruisit tout ce qui se trouvait sur la rive. L'eau accumulée dévalant vers le bas et surprenant les gens à l'improviste [...], les noya eux-mêmes, renversa les maisons, détruisit les bêtes de somme, ravagea et anéantit dans une inondation aussi violente que soudaine tout ce qui se trouvait sur les rives jusqu'à la cité de Genève. [...]

C'est également avant le fléau qui a ravagé l'Auvergne que de grands prodiges ont terrifié cette région. A plusieurs reprises, en effet, trois ou quatre grandes clartés ont paru autour du soleil [...]. Une fois, au contraire, aux calendes d'octobre, le soleil apparut si obscurci qu'il ne restait pas même un quartier qui fût lumineux, il paraissait sombre et terne et ressemblait à une sorte de sac. Une étoile aussi, que certains appellent une comète, et qui a un rayon lumineux semblable à une épée, a apparu au-dessus de cette région pendant une année entière; le ciel également a semblé s'enflammer et beaucoup d'autres signes apparurent. C'est ainsi que dans une église d'Auvergne, pendant qu'on célébrait les matines pour une certaine fête, un *coredallus*, oiseau que nous appelons une alouette, entra, puis éteignit tous les luminaires qui étaient allumés en posant ses ailes dessus [...]. [...] Quand survint le fléau lui-même, l'hécatombe de la population fut telle dans toute la région qu'on ne peut dénombrer toutes les légions qui y tombèrent. Comme les sarcophages et les cercueils faisaient défaut, on mettait en terre dix corps ou même plus que cela dans une même fosse. On dénombra un certain dimanche dans la seule basilique du bienheureux Pierre trois cents cadavres. La mort elle-même était subite, car il se produisait à l'aine ou à l'aisselle une blessure à la manière d'une morsure de serpent et on était frappé à mort par ce poison en sorte qu'on rendait l'âme le lendemain ou le troisième jour.

Grégoire de Tours,
Histoire des Francs, IV-31

Une grande famine ravagea pendant cette année presque toutes les Gaules; bien des gens firent du pain avec des pépins de raisin, des fleurs de noisetier, quelques-uns même avec des racines de fougère; ils les faisaient sécher et les réduisaient en poudre en mêlant un peu de farine. Beaucoup encore, coupant les blés en herbe, faisaient de même. Il y eut aussi beaucoup de gens qui n'avaient pas du tout de farine et qui, cueillant diverses herbes et les mangeant, enflèrent et succombèrent. [...] Les marchands exploitèrent alors sévèrement la population au point de vendre tout juste un muids de blé [8 litres et demi] ou un demi-muids de vin pour un triens. Ils réduisaient les pauvres à l'esclavage pour leur fournir un peu de nourriture.

Grégoire de Tours,
Histoire des Francs, VII-45

Aux désastres naturels, s'ajoutaient les méfaits des fréquents combats ravageant bien des régions. Les techniques militaires étaient héritées de l'Antiquité et des machines de guerre parfois employées, comme pour le siège de Saint-Bertrand de Comminges.

Le quinzième jour de ce siège venait de luire et Leudegisèle préparait de nouvelles machines pour détruire la ville : c'était des chariots avec des béliers, couverts de claies et de planches sous lesquels l'armée cheminait en hâte pour détruire les murailles. Mais à mesure qu'ils se rapprochaient les hommes étaient tellement écrasés par les

pierres que tous s'écroulaient en s'approchant du mur. On projetait sur eux des cuves enflammées avec de la poix et de la graisse et on leur en jetait d'autres pleines de pierres.

Grégoire de Tours,
Histoire des Francs, VII-37

Certains des détails rapportés par le chroniqueur témoignent pourtant d'une situation économique moins sombre. Les greniers de Saint-Bertrand de Comminges étaient pleins et le prétendant Gondovald était accompagné de chameaux et de chevaux transportant son trésor et ses bagages :

Une telle quantité de blé et de vin y fut découverte que s'ils avaient tenu bon, ils n'auraient pas manqué pendant de nombreuses années de denrées alimentaires.

Grégoire de Tours,
Histoire des Francs, VII-34

Des châteaux dans des paysages fertiles

Nicétius, évêque de Trèves, dans la seconde moitié du VI^e^ siècle s'est fait construire ce beau château :

Une enceinte flanquée de trente tours environne la montagne, où s'élève un bâtiment qui occupe la place occupée naguère par une forêt; le mur allonge ses ailes et descend jusqu'au fond de la vallée, pour rejoindre la Moselle, dont les eaux ferment de ce côté le domaine. A la cime du roc est bâti un magnifique palais, pareil à une autre montagne posée sur la montagne. Ses murailles enveloppent d'immenses espaces, et la maison forme à elle seule une sorte de château-fort. Des colonnes de marbre supportent l'imposant édifice, du haut duquel, pendant les jours d'été, on voit les barques glisser à la surface du fleuve. Il a trois étages et, quand on arrive au faîte, il semble que l'édifice couvre les champs qui sont à ses pieds. La tour qui commande la rampe par laquelle on monte au château renferme la chapelle consacrée aux saints et les armes à l'usage des hommes de guerre. Là aussi est une double baliste dont le trait vole, donne la mort en passant et fuit au-delà. L'eau est amenée par des conduits qui suivent les contours de la montagne et fait tourner une meule qui broie le blé destiné à la nourriture des habitants du pays. Sur ces coteaux jadis stériles Nicétius a planté des vignes au suc généreux; et les pampres verdoyants tapissent le rocher qui ne portait que des broussailles. Des pépinières d'arbres à fruits croissent çà et là, remplissant l'air du parfum de leurs fleurs.

Fortunat, *Poésies* III-12

Tiers de sou mérovingien (ci-dessus) et vaisselle d'une sépulture féminine lorraine (page de gauche, en haut).

Dijon est agréabiement située dans la campagne.

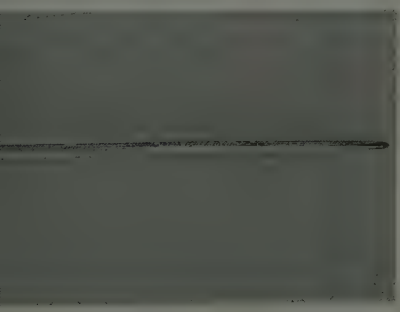
C'est une place forte munie de murs très puissants au milieu d'une plaine très agréable; les terres y sont fertiles et fécondes si bien qu'après avoir passé la charrue dans les champs une seule fois on jette les semences et qu'une grande et opulente récolte vient ensuite. Au midi il y a la rivière de l'Ouche, qui est très riche en poissons; du côté de l'aquilon pénètre une autre petite rivière qui entrant par une porte et coulant sous un pont ressort par une autre porte; après avoir arrosé tout le tour de l'enceinte de son onde placide, elle fait tourner devant la porte des moulins avec une prodigieuse vélocité. Quatre portes ont été placées aux quatre coins du monde et trente-trois tours ornent toute l'enceinte; le mur de celle-ci a été édifié avec des pierres de taille jusqu'à une hauteur de vingt pieds et au-dessus en pierraille; il a trente pieds de hauteur, quinze pieds de largeur. J'ignore pourquoi cette localité n'a pas été qualifiée de cité. Elle a autour d'elle des sources précieuses. Du côté de l'occident il y a des collines très fertiles et remplies de vignes, qui fournissent un si noble falerne aux habitants qu'ils dédaignent l'ascalon.

Grégoire de Tours,
Histoire des Francs, III-19

Somptueux trésors

Les rois, l'aristocratie et l'Eglise thésaurisent orfèvrerie et argenterie ornées de pierres précieuses. Pour eux sont importées soieries, ivoires et denrées exotiques. Chilpéric fit admirer à Grégoire de Tours sa somptueuse vaisselle et les coûteux présents reçus de Constantinople :

J'étais allé alors à la villa de Nogent pour rencontrer le roi et il nous y montra un grand plateau, qu'il avait fabriqué avec de l'or et des pierres précieuses, d'un poids de cinquante livres : «J'ai fait cela, dit-il, pour honorer et ennoblir la nation des Francs; mais je ferai encore beaucoup d'autres choses si la vie m'est prêtée.» Il me montra aussi des pièces d'or du poids d'une livre chacune que l'empereur lui avait envoyées, elles avaient d'un côté l'image peinte (*sic*) de l'empereur et dans un cercle était gravé : TIBÈRE CONSTANTIN PERPÉTUEL



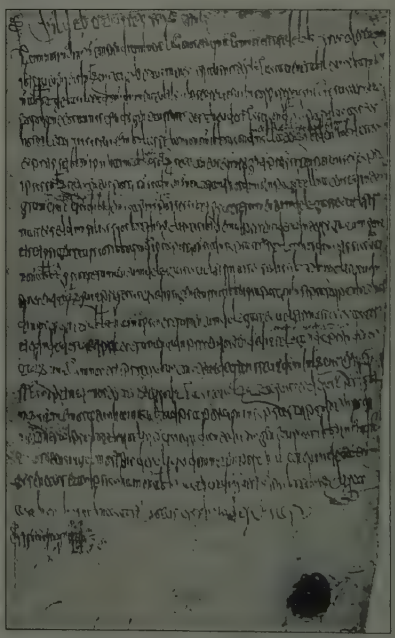
Cette cuiller en argent, appartenant à un trésor, fut découverte en Gironde.

AUGUSTE. De l'autre côté il y avait un quadrige et un cavalier et elles contenaient cette inscription : GLOIRE AUX ROMAINS. Il montra également beaucoup d'autres parures qui avaient été apportées par les ambassadeurs.

Grégoire de Tours, *op. cit.*, VI-2

Le privilège de l'abbaye de Corbie

Un diplôme donné par Chilpéric II à l'abbaye de Corbie, le 29 avril 716, confirme des documents de Clotaire III (657-673) et Childéric II (673-675) autorisant les moines à prélever chaque année dans les greniers fiscaux à Fos des quantités considérables de produits importés :



Acte royal rendu le le 23 décembre 695 par Childebert III à Compiègne en faveur de l'abbaye de Saint-Denis.

10 000 livres d'huile, 30 muids de garum (condiment), 30 livres de poivre, 150 livres de cumin, 2 livres de girofle, 1 livre de cannelle, 2 livres de nard, 30 livres de costum (plante aromatique), 50 livres de dattes, 100 livres de figues, 100 livres d'amandes, 30 livres de pistaches, 100 livres d'olives, 50 livres de hidrio (sorte d'aromate), 150 livres de pois chiches, 20 livres de riz, 10 livres d'auro pimento, 10 peaux seoda (peaux huilées ?), 10 peaux de Cordoue, 50 mains de papyrus.

Henri Pirenne,
Mahomet et Charlemagne, 1937

La lente évolution sociale

Le papyrus portant la copie du testament d'Erminethrude est conservé aux Archives nationales. Après l'énumération de ses legs aux différentes églises de Paris suit une longue liste d'esclaves affranchis qui conserveront «leur petit pécule», «leur petit terrain», «leur petite cabane»... Leur condition paraît se rapprocher déjà de celle des serfs médiévaux.

Quant aux basiliques de Paris, voici ma décision : à la basilique Saint-Pierre, je décide de donner une cruche d'argent, valant douze sous, et une fibule d'or gemmée émaillée; à la basilique Notre-Dame, j'ordonne de donner un bassin d'argent valant douze sous et une croix d'or valant sept sous; à la basilique Saint-Etienne, je veux donner un petit anneau d'or niellé valant quatre sous; à la basilique Saint-Gervais, je prescris de donner un petit anneau d'or, portant mon nom inscrit; à la basilique Saint-Symphorien, où repose mon fils Dearovaldus, de bonne mémoire, je prescris de donner un frein valant douze sous, une selle et la charrette où j'avais l'habitude de m'asseoir, avec les bœufs, la literie et tout l'attelage, en vertu de ma

dévotion et pour le repos de l'âme de Dearovaldus. [...] A la sacro-sainte cathédrale de Paris, je prescris de donner un plateau d'argent valant cinquante sous. A la basilique Saint-Croix-et-Saint-Vincent, j'ordonne de donner dix cuillers d'argent. [...] De même, pour le salut de mon âme et à la demande de mon fils Dearovaldus, de bonne mémoire, j'ordonne de donner la villa appelée Lagny, située sur le territoire de Meaux, avec les champs, les colons qui en dépendent, les prairies, les pâturages, les forêts, en toute propriété, à perpétuité et dans son intégralité, à la basilique Saint-Symphorien, où est la sépulture de mon fils Dearovaldus nommé ci-dessus, pour le repos de son âme et parce qu'elle était dans sa part. De même, j'ordonne que la basilique Saint-Symphorien, nommée ci-dessus, ait le porcher, nommé Gundilane, avec le troupeau de porcs et Baudomere avec le troupeau de moutons et le troupeau de bêtes de trait, qui sont dans la villa de Lagny, inscrite ci-dessus. [...] Pour les serfs dont je cite le nom dans mon testament : Medibergane, Honorio, Gundileubane, Piane, Suinthulfo, Ciuccirane, Hicchicione, la femme Maxa, Chioberga, Sinderedo, Angilone, Leudefredo avec son épouse, Vuandilone, Chaideruna, Childeruna, Thrasteberga, Theodachario, Vigilio avec son épouse Sunnine, Agione et son fils Garilulfo, [...] Monechilde, Aeterno, Bauderuna, j'ordonne qu'ils soient tous libres, hommes et femmes, avec tout leur pécule, aussi bien leurs petits terrains, leurs petites cabanes, leurs petits jardins et leurs petites vignes, et avec ceci, tout ce qu'ils paraissent posséder en tout domaine, et qu'ils aient dorénavant la libre possibilité de faire ce qu'ils voudront. De même, je prescris que Mummolane, avec tout son pécule soit libre, à la seule condition qu'il ait soin d'entretenir le luminaire dans l'église de Bondy.

P. Périn,
Collections mérovingiennes du musée Carnavalet, Paris, 1985,
trad. F. Le Porzou

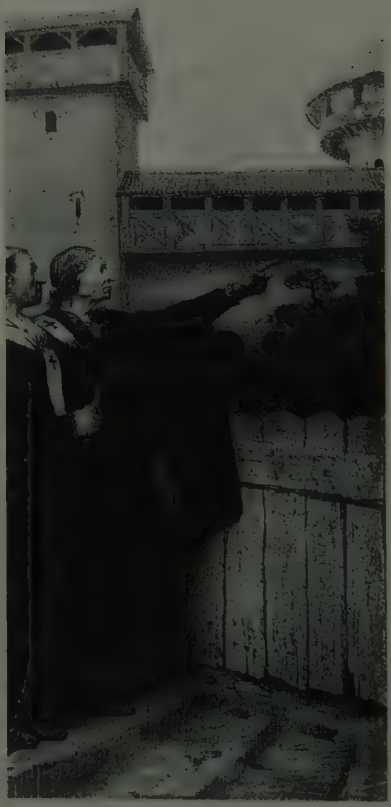
La future société féodale s'esquisse lentement. Ainsi, dans un recueil de modèles destinés aux fonctionnaires royaux, rédigé dans le deuxième quart du VIII^e siècle figure cette formule de recommandation envers un seigneur :

Celui qui se recommande en la puissance d'autrui. Au seigneur magnifique «un tel», moi «un tel». Attendu qu'il est parfaitement connu de tous que je n'ai pas de quoi me nourrir ni me vêtir, j'ai demandé à votre pitié – et votre volonté me l'a accordé – de pouvoir me livrer ou me recommander en votre maimbour. Ce que j'ai fait aux conditions suivantes. Vous devrez m'aider et me soutenir, pour la nourriture autant que pour le vêtement, dans la mesure où je pourrai vous servir et bien mériter de vous. Tant que je vivrai, je vous devrai le service et l'obéissance qu'on peut attendre d'un homme libre; et, tout le temps de ma vie, je n'aurai pas le pouvoir de me soustraire à votre puissance ou maimbour, mais je devrai au contraire rester tous les jours de ma vie sous votre puissance et protection. En conséquence, il a été convenu que si l'un de nous voulait se soustraire à ces conventions, il paierait à son pair une composition de x sous et que la convention elle-même resterait en vigueur. Il a été convenu aussi que, de cet acte, deux chartes de même teneur devraient être rédigées et confirmées par les parties. Ce qu'elles ont fait.

Formule de Tours,
citée par P. Riché et G. Tate,
Textes et documents d'histoire du Moyen Age V^e-X^e siècles, 1972

Et la France devint chrétienne

Lent processus, commencé dès le IIe siècle, la conversion de la Gaule n'est pratiquement achevée qu'à la fin de l'époque mérovingienne.



Saint Martin

L'épitaphe d'une chrétienne, baptisée par saint Martin et enterrée auprès des reliques des saints Gervais et Protais à Vienne, témoigne d'une renommée rapide de l'apôtre des campagnes gauloises dont la vie fut rédigée dès la fin du IVe siècle par Sulpice Sévère.

Foedula, qui par la miséricorde du Seigneur a quitté ce monde, gît en ce tombeau que lui a donné une foi sainte. Baptisée jadis de la main du grand Martin, elle a dépouillé ses péchés en renaissant dans la source divine. Mais maintenant que les martyrs lui ont accordé un digne séjour, c'est eux, les grands Gervais et Protais qu'elle vénère. Ayant obtenu dans la foi, avec ce tombeau, un repos mérité, elle a porté témoignage, elle qui gît associée aux saints.

Epitaphe de Foedula,
Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule, II, 1985, XV, 39

Tours, ville de saint Martin, devint le premier centre de pélerinage de Gaule. Sidoine Apollinaire rédigea pour son contemporain l'évêque Perpet un poème destiné à être inscrit sur les murs de la basilique, élevée sur la sépulture du saint :

Le corps de Martin, digne des respects de toute la terre, et dont la sainteté a survécu au trépas, ne fut d'abord couvert ici que d'une pauvre chapelle qui n'était pas digne d'un tel confesseur. La gloire de ce grand saint, la petitesse de l'hommage étaient une honte pour les citoyens. L'évêque Perpétuus, son sixième successeur, a mis fin à ce long scandale : il a fait disparaître la modeste

« Je vois le glaive de la colère de Dieu suspendu sur cette maison», déclare l'évêque d'Albi en désignant la résidence de Chilpéric.

L'artisan qui fit cette plaque-boucle, Landelinus, prétend y avoir représenté le *«numem»*, c'est-à-dire, à cette époque, le Christ, qu'il figure armé et monté sur un fier étalon.

chapelle, élevant une vaste toiture qui repose sur les murs extérieurs. [...]

Sidoine Apollinaire, *Lettres*, XXXI

Mauvaises coutumes païennes

De nombreuses croyances anciennes telles celles citées dans les sermons de saint Césaire, évêque d'Arles mort vers 540, persistaient encore souvent.

Et, bien que je croie désormais disparue de ces lieux, sous l'inspiration de Dieu et grâce à vos remontrances, cette malheureuse coutume, vestige des pratiques profanes des païens, cependant, si vous connaissez des gens qui se livrent encore à cette inconduite particulièrement scandaleuse de se déguiser en agnelle ou en faon, reprenez-les très durement pour qu'ils se repentent d'avoir commis ce sacrilège. Et si, lors d'une éclipse de lune, vous constatez que certains, encore maintenant, se mettent à pousser des cris, sermonnez-les vous-mêmes, montrez-leur de quel grave péché ils se rendent coupables quand ils se figurent avec une audace sacrilège pouvoir par leurs clameurs et leurs maléfices défendre la lune qui s'obscurcit en fait par la volonté de Dieu à des époques déterminées.

Homélies de saint Césaire 13, 5

Les canons des conciles mérovingiens dénoncent parfois les mêmes pratiques.

Si quelqu'un, après avoir reçu le sacrement de baptême, en revient à manger des mets sacrifiés aux démons, comme à son vomissement, et si, rappelé à l'ordre par l'évêque, il refuse de se corriger de ce forfait, qu'il soit, comme châtiment du sacrilège, exclu de la communion catholique.

Si un chrétien, suivant l'usage des païens, vient à jurer sur la tête de quelque bête ou animal en invoquant de plus les divinités des païens, et si, rappelé à l'ordre, il refuse de s'abstenir de pareille superstition, qu'il soit jusqu'à ce qu'il se corrige de sa faute, rejeté de la société des fidèles et de la communion de l'Eglise.

Concile d'Orléans (541)

Il n'est pas permis de célèbrer dans les maisons particulières des offrandes privées, ni des veillées pour les fêtes des saints; ni de s'acquitter de vœux parmi les fourrés, ni aux pieds des arbres sacrés, ni près des sources; mais si quelqu'un a fait un vœu, qu'il aille veiller à l'église et s'acquitte de ce vœu auprès de la matricule des pauvres; et qu'il ne se permette aucunement de fabriquer des objets sculptés : soit un pied, soit un bonhomme de bois.

Synode d'Auxerre (561-605)

Il est bien connu de tous qu'il est interdit que durant les dédicaces des basiliques ou les fêtes des martyrs , les gens qui affluent à ces célébrations chantent des chansons obscènes et honteuses, accompagnés de chœurs féminins…

Concile de Chalon 19 (647-653)

L'epreuve de Vulfilaïc

Il subsistait encore des païens dans les Ardennes au début de la seconde moitié du VI^e siècle. Grégoire de Tours visitant en 584 le monastère élevé à Carignan par le diacre lombard Vulfilaïc reçut de ce dernier le récit de son établissement en ce lieu, sans doute une vingtaine d'années auparavant.

Je gagnai le territoire de la ville de Trèves et sur la montagne où vous êtes maintenant je construisis par mon propre travail l'habitation que vous voyez.
Or j'y découvris une statue de Diane que ce peuple incrédule adorait comme une divinité. J'élevai aussi une colonne sur laquelle je me tenais au prix d'une grande souffrance, sans rien pour me chausser les pieds […]. Mais quand une multitude de gens des domaines voisins commença à affluer vers moi, je prêchais sans interruption que Diane n'est rien, et que le culte qu'ils paraissaient exercer n'était rien et qu'ainsi ces cantiques eux-mêmes qu'ils chantaient au milieu de libations et de débauches prolongées étaient indignes […].

Bientôt arrivèrent des évêques qui le persuadèrent d'abandonner la colonne sur laquelle il se tenait, à la manière de saints orientaux.

«Cette voie que tu suis n'est pas droite et toi, être obscur, tu ne saurais te comparer à Siméon d'Antioche, qui se tenait sur une colonne. Du reste le climat de ce lieu ne te permet pas de supporter une telle épreuve. Descends plutôt et demeure avec les frères que tu as groupés à tes côtés.»

Grégoire de Tours,
Histoire des Francs, VIII, 15-16

Des exclus : les juifs

Souvent mentionnés les juifs forment une communauté fermée sur laquelle pèsent des interdictions diverses.

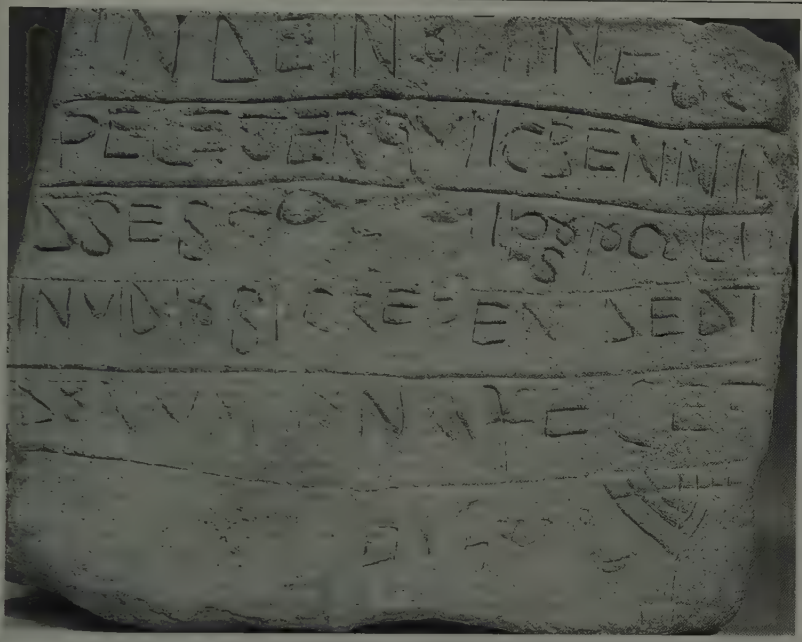
Que des juifs ne soient pas donnés comme juges au peuple chrétien, et qu'ils n'aient pas le droit d'être percepteurs […] Qu'il ne soit pas permis aux juifs, depuis la Cène du Seigneur jusqu'au Lundi de Pâques, conformément à l'édit de notre seigneur le roi Childebert, de bonne mémoire, de circuler par les rues et le marché, comme pour nous faire insulte. […]

Concile de Mâcon I (581-583)

A Clermont-Ferrand, les chrétiens mettent à sac la synaguogue un Vendredi saint. Puis l'évêque Avitus, félicité par Fortunat, procède à des conversions en masse.

La désagréable odeur du judaïsme donnait des nausées aux chrétiens, et la présence des infidèles troublait leurs pieuses cérémonies. […]

Quand les chrétiens voient leur troupe impure […], ils fondent sur les



Chandelier à sept branches et schofar permettent d'identifier cette inscription juive.

repaires où elle médite quelque fourberie. Qu'ils murmurent seulement, et les glaives suspendus sur leur tête leur infligeront un juste châtiment. S'ils veulent vivre, il n'y a plus que la foi qui puisse les couvrir et les sauver.

Fortunat, *Poésies*, V, 5

Beaux édifices et cérémonies solennelles

Félix, l'évêque de Nantes a fait élever ce bel édifice :

Sous un comble élevé le corps de l'édifice, sanctifié par le nom des deux apôtres, s'étend en trois nefs. Autant ils l'emportent par leurs mérites sur les autres saints, autant le temple qui a reçu leurs reliques surpasse en hauteur les autres temples. Au centre, une tour se dresse au-dessus de la toiture; d'abord carrée, elle se rétrécit pour recevoir un couronnement rond. Par une succession d'étages en arcades elle s'élance dans les airs pour l'étonnement des spectateurs, pareille à une montagne qui se termine en pointe. Le faîte est décoré de peintures qui semblent animées, tant le coloris donne de vie aux figures, tant on y sent respirer l'âme de l'artiste. Quand le soleil dans sa course promène ses rayons sur le toit couvert de plaques d'étain, le métal qu'il frappe de ses traits de feu renvoie une lumière d'une blancheur de lait; les figures se meuvent, se déplacent, au gré des rayons tremblotants, et le plafond tout entier ondule comme l'eau de la mer. [...] Percée de larges fenêtres, la vaste nef s'emplit de lumière, et celle que vous

admirez au dehors, vous la retrouvez au-dedans. A l'heure où reviennent les ténèbres tandis que l'univers est plongé dans la nuit , elle tient seule, si l'on peut dire, le jour emprisonné dans ses murs.

Fortunat, *Poésies* III-7

Les fêtes commémoratives occupaient une place importante dans la liturgie du temps. Sidoine Apollinaire participait ainsi à Lyon à celles en l'honneur de saint Just.

Nous nous étions réunis au sépulcre de saint Just, tandis que la maladie t'empêchait de te joindre à nous. On avait, avant le jour, fait la procession annuelle, au milieu d'une immense population des deux sexes, que ne pouvaient contenir la basilique et la crypte, quoique entourées de vastes portiques. Après que les moines et les clercs eurent, en chantant alternativement les psaumes avec une grande douceur, célébré matines, chacun se retira de divers côtés, pas très loin cependant, afin d'être tout prêt pour tierce, lorsque les prêtres célébreraient le sacrifice divin.

Sidoine Apollinaire, *Lettres* XXVII

Culte de saint Nizier, évêque de Lyon

Les évêques mérovingiens sont dè très puissants personnages. Nombre d'entre eux sont aussi vénérés après leur mort. Les fidèles s'arrachent les reliques les plus infimes, car ils en attendent protection.

L'évêque Priscus que nous savons avoir été un ennemi farouche du saint homme, donna à un certain diacre la cape que saint Nizier avait portée. Elle était ample, car l'homme de Dieu était assez corpulent. Le capuchon du vêtement était large et cousu, comme c'était l'usage, avec les bandes blanches que le prêtre porte sur l'épaule pendant les fêtes de Pâques.

« Comme le cerf languit après l'eau vive... » (ci-dessus, une mosaïque de Sens).

Le diacre se promenait partout dans ce vêtement et pensait peu à l'usage pour lequel il l'avait mis. Il le gardait sur son lit; il le mettait pour aller au forum, sans songer que ses franges, si sa foi avait été suffisamment ferme, auraient pu apporter la guérison aux malades. Quelqu'un lui dit : «O diacre, si vous connaissiez la puissance de Dieu et celle de celui dont vous portez le vêtement, vous le porteriez moins négligemment.» Il répondit : «Je vous dis en vérité que je le porte pour me couvrir - et que comme le capuchon est trop grand pour moi, j'en ferai des chaussettes!» Le méchant homme fit cela aussitôt et tomba immédiatement victime de la vengeance divine. En effet, il n'eut pas plus tôt coupé le capuchon et fait des chaussettes qu'il enfila à ses pieds, que le démon se saisit de lui et le jeta à terre. [...]

Agiulf, notre diacre, rentrant de Rome, nous rapporta de saintes reliques. Sur le chemin du retour, il passa par l'endroit où repose ce saint et s'y arrêta pour prier. Il

rentra dans le monument et examina le fameux registre où sont consignés tous les nombreux miracles qui s'étaient réalisés là. Puis il vit une immense foule près de la tombe, bourdonnant comme un essaim d'abeilles satisfaites autour de leur ruche, les uns obtenant du prêtre qui se trouvait là des morceaux de cire comme objets bénis, d'autres un peu de poussière et d'autres arrachant et partant avec quelques fils de la frange de la tenture couvrant le tombeau.

Grégoire de Tours,
Vie des Pères, VIII, 5-6

De grandes fondations monastiques

Certains ermites volontairement retirés loin des villes rassemblent autour d'eux des communautés naissantes, ainsi saint Romain, fondateur des monastères du Jura.

C'est dans sa trente-cinquième année environ qu'attiré par les retraites du désert, après avoir quitté sa mère, sa sœur et son frère, il pénétra dans les forêts du Jura proches de son domaine. Parcourant en tous sens ces forêts appropriées et favorables à son idéal de vie, il finit par trouver, au-delà, parmi des vallées bordées de rochers, un endroit découvert propice à la culture : là, les escarpements de trois montagnes s'écartent un peu l'un de l'autre, laissant entre eux un replat de quelque étendue. Comme en ce lieu se rejoignent les lits de deux cours d'eau, le site où se «constitue» une rivière unique ne tarda pas à être appelé couramment Condadisco. Le nouvel hôte, cherchant une demeure répondant à ses vœux, trouva du côté de l'orient, au pied d'une montagne rocheuse, un sapin très épais [...].

Comme le berceau des saints, si je puis dire, ne pouvait plus qu'avec peine contenir leur nombre accru, ils s'établirent non loin de l'arbre, sur une sorte de petite colline en pente douce où se trouve maintenant, en souvenir, l'oratoire réservé à la prière privée; après avoir dégrossi à la doloire et poli avec le plus grand soin des pièces de bois, ils se construisirent des huttes et en préparèrent d'autres pour ceux qui arriveraient.

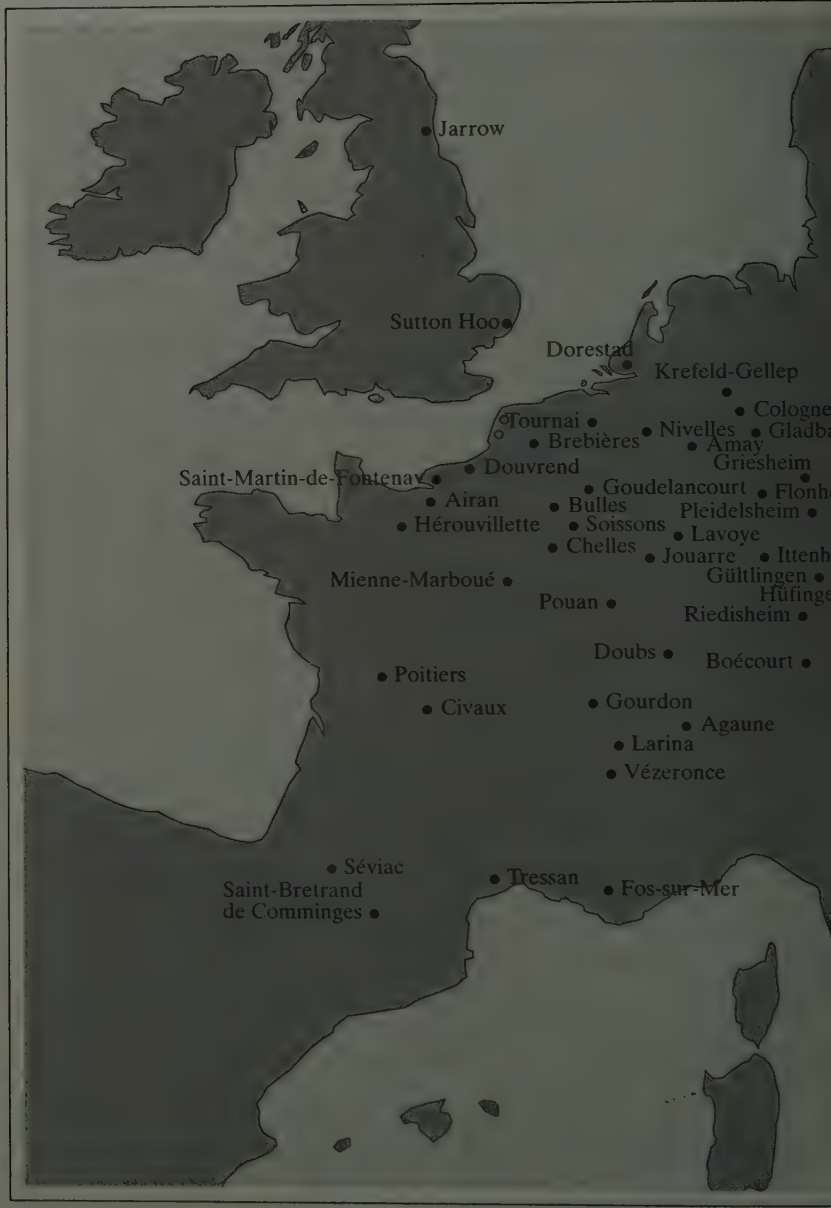
Vie des pères du Jura, 5-6-7-13

Nombreux étaient également les monastères urbains. Ainsi, le célèbre monastère Sainte-Croix à Poitiers fondé par la reine Radegonde dont Fortunat nous a laissé un beau portrait :

Née du sang royal sous le ciel sacré de la Thuringe, cette pieuse princesse est la nièce d'Herménéfride et a pour cousin Hamalafrède, fils du père de son père. Son cœur parfait méprise les honneurs éphémères; sa science est de rester ferme en Dieu seul. Elle a échangé ses habits de reine contre les vêtements blancs; elle porte avec amour la robe sordide des servantes. Jadis on la voyait traînée sur un char superbe, maintenant, par obéissance à la règle elle va modestement à pied dans la boue. [...]

Son esprit, qui dédaigne toutes choses, vit toujours dans son enveloppe de chair, mais cette chair est abattue et morte. Habitante de la terre, elle s'élève du milieu des hommes, et entre dans le ciel, libre des entraves des sens. Elle fait ses délices des saintes prescriptions de sa règle, des enseignements de Grégoire et de Basile, de ceux de l'intrépide Athanase et du doux Hilaire, l'un et l'autre éclairés de la même lumière et soldats de la même cause. Elle lit Ambroise qui tonne, Jérôme qui lance des éclairs, Augustin, source inépuisable d'éloquence, l'élégant Sedulius et le subtil Orose. Elle suit la règle de Césaire qui semble avoir été faite pour elle.

Fortunat, *Poésies*, VIII, 1


Jarrow
Sutton Hoo
Dorestad
Krefeld-Gellep
Cologne
Tournai
Nivelles
Gladb
Brebières
Amay
Griesheim
Douvrend
Saint-Martin-de-Fontenay
Goudelancourt
Flonh
Airan
Bulles
Pleidelsheim
Hérouvillette
Soissons
Lavoye
Chelles
Jouarre
Ittenh
Gültlingen
Mienne-Marboué
Hüfing
Pouan
Riedisheim
Doubs
Boécourt
Poitiers
Civaux
Gourdon
Agaune
Larina
Vézeronce
Séviac
Saint-Bretrand
de Comminges
Tressan
Fos-sur-Mer

Carte des sites archéologiques mérovingiens.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages destinés aux jeunes

Feffer L.-C., Forni P., Périn P., *De Clovis à Charlemagne*, Les Jours de l'histoire, Casterman, 1989.

Périn P., *Clovis et la naissance de la France*, l'Histoire de France, Denoël, 1990.

Périn P., *Au cœur des royaumes barbares, les Francs*, Nathan, Paris, 1992.

Périn P., Forni P., *«Au temps des royaumes barbares...», des grandes invasions à Charlemagne (IVe au IXe siècle)*, Hachette, 1984.

Ouvrages historiques ou généraux

James E., *Les Origines de la France. De Clovis à Hugues Capet (de 486 à l'an mil)*, Errance, Paris, 1982.

Lebecq S., *Les Origines franques, Ve-IXe siècle*, Seuil, collection Points Histoire, Paris, 1990.

Musset L., *Les Invasions. Les vagues germaniques*, Paris, 1965.

Périn P., Feffer L.-C., *Les Francs*, 2 volumes, Errance, Paris, 1987.

Werner K.-F., *Les Origines*, tome 1 de l'histoire de France sous la direction de J. Favier, Seuil, 1984.

Ouvrages archéologiques ou thématiques

Atlas archéologiques de la France, Naissance des Arts chrétiens, Imprimerie Nationale, Paris, 1991.

Heitz C., *La France pré-romane. Archéologie et architecture religieuse du haut Moyen Age, IVe siècle-an mille*, Errance, Paris, 1987.

Histoire de la France religieuse, tome 1, *Des dieux de la Gaule à la papauté d'Avignon*, Seuil, Paris, 1988.

Périn P., *La Datation des tombes mérovingiennes-Historique-Méthodes-Applications*, Genève, 1980.

Vieillard-Troiekouroff M., *Les Monuments religieux de la Gaule d'après les œuvres de Grégoire de Tours*, Paris, 1976.

Catalogues d'exposition ou de collection

A l'aube de la France, R.M.N., Paris, 1981.

Des Burgondes à Bayard – Mille ans de Moyen Age – Recherches archéologiques et historiques, Grenoble 1981-1984.

Childéric-Clovis, rois des Francs, Tournai, 1982 et Paris, 1983.

Périn P., *Collections mérovingiennes*, catalogue d'art et d'histoire du musée Carnavalet, Paris 1985.

La Neustrie. Les pays au Nord de la Loire de Dagobert à Charles le Chauve (VIIe-IXe siècle), Rouen, musée des Antiquités, 1985.

Le Nord de la France de Théodose à Charles Martel, Dunkerque, Arras, 1984, Calais, Lille, 1985.

Premiers Temps chrétiens en Gaule méridionale, Lyon, 1986.

La Picardie, berceau de la France, Soissons, Amiens, Beauvais, Saint-Germain-en-Laye, Laon, 1986-1987.

Les Derniers Romains en Septimanie, Lattès, 1988.

Lorraine mérovingienne (Ve-VIIIe siècle), Metz, 1988.

Archéologie de la France, 30 ans de découverte, R.M.N., Paris, 1989.

Romains et Barbares entre Loire et Gironde IVe-Xe siècle, Poitiers, 1989-1990.

Attila – Les influences danubiennes dans l'Ouest de l'Europe au Ve siècle, Caen, 1990.

Laporte J.-P., Boyer R., *Sépultures et reliques de la reine Bathilde († vers 680) et de l'abbesse Bertille († vers 704)*, Musée A.Bonno, Chelles, 1991.

Les Barbares et la Mer, Caen, 1992, Toulouse, 1993.

L'Ile de France, de Clovis à Hugues Capet, musée archéologique départemental du Val-d'Oise Guiry-en-Vexin,1993.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Tombe romaine tardive de Monceau-le-Neuf, C. Boulanger, *Le Mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie et en Artois*, Paris 1902-1905. Bibl. Musée des Antiquités nationales (MAN), Saint-Germain-en-Laye; armes de Childéric. Bibl. nat. 2e plat *Pharamond élevé sur le pavois par les Francs*, peinture de P. Revoil, XIXe siècle. Musée du château de Versailles.
Dos Garniture de ceinture de la reine Arégonde. Musée du Louvre, Paris

OUVERTURE

1 à 9 *Les Récits des temps mérovingiens* par Augustin Thierry, illustrations de J.-P. Laurens. Bibl. Sainte-Geneviève, Paris.

1m Chapiteau à têtes de béliers, en marbre de Proconnèse. Musée lapidaire, Arles.
2m Bouteille de verre, Louvres (Val-d'Oise). Musée de Louvre.
3m Epée et son fourreau, «tombe» de Pouan. Troyes.
4m Reliquaire décoré de la Vierge à l'enfant entre saint Pierre et saint Paul. Musée de Cluny, Paris.
6m Phalère avec représentation de guerrier, en argent, trouvée à Ittenheim. Musée de la ville de Strasbourg.
7m Plaques-boucles décorées de Daniel dans la fosse aux lions, Preignan (Gers). MAN, Saint-Germain-en-Laye et Riaz, musée d'Art et d'Histoire, Fribourg.
8m Plaques-boucles provenant de La Tour-de-Peilz et de Saint-Martin-de-Vevey (Suisse).
9m Fibules aviformes provenant de Chelles (Oise), Caranda (Aisne), Lavoye (Meuse), et Jaulzy (Oise). MAN, Saint-Germain-en-Laye.
9b Fibule au camée, Charnay (Saône et Loire). MAN.
11 Bataille de Tolbiac, baptême de Clovis par saint Remi. Bibl. des Arts décoratifs, Paris.

CHAPITRE I

12 *Attila et son armée en marche sur Paris*, peinture de J.-E. Delaunay, XIXe siècle. Panthéon, Paris.
13 Fibule en forme d'aigle, trésor de Piétrosa. Académie d'Archéologie, Bucarest.
14 Monnaie à l'effigie de Postume, face et revers. MAN, Saint-Germain-en-Laye
14b Vignette de la *Notitia Dignitatum*, enceinte de ville. Bayerische Bibliothek, Munich.
15 Table de Peutinger, segment 2. Dept. Cartes et Plans, Bibl. nat., Paris (original à Vienne, Autriche).
16 Mosaïque de Blanzy, Orphée charmant les animaux. Musée municipal, Laon.
16/17 Maquette du groupe cathédral de Trèves. Bischöflisches Dom-und Diözesanmuseum, Trèves.
17h Peinture , détail du plafond du palais impérial de Trèves. Idem.
18g Applique de lance, tombe de Vermand (Aisne). Metropolitan Museum, New-York.
18d C. Boulanger, *Le Mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie et en Artois*, Paris, 1902, dessin de la tombe de Monceau-le-Neuf. Bibl. du MAN.
19g Ivoire représentant st Pierre et st Paul. Bibl. municipale, Rouen.
19b Saint Martin, *Légende dorée* de Jacques de Voragine, miniature 1370. Bibl. Mazarine, Paris.
20h Diadème de Kertch. Musée de Cologne.
20b Chaudron cultuel de Kaposvölgy. Magyar Museum, Budapest.
20/21 «Saint Loup, évêque de Troyes, sauve la ville de la colère d'Attila», gravure XIXe siècle.
22/23 *La Bataille des Champs catalauniques*, peinture de Wilhelm Von Kaulbach. Staatsgalerie, Stuttgart.
24h Fibules ansées provenant d'une tombe d'Untersiebenbrunn. Kunsthistorisches Museum, Vienne.
24g Illustration de l'ouvrage de A. Odobescu sur le trésor de Pietrosa. Bibl. du MAN.
24m et b Torques, collier et bracelet, idem. Idem
25 Vue du Runder Berg, Urach.
26h Peigne de Séviac.
Villa gallo-romaine de Séviac à Montréal-du-Gers.
26b Vase de Waben. MAN.
28 *Combat de cavaliers francs*, peinture d'Evariste Luminais, XIXe siècle. Musée d'Art et d'Archéologie, Moulins.
29h Plaque-boucle de Vieuxvilles. Ministère de la région Wallonne, Belgique.
29b *Sainte Geneviève ravitaillant Paris*, peinture de Puvis de Chavanne, XIXe siècle. Panthéon, Paris.

CHAPITRE II

30 *Vœux de Clovis à la Bataille de Tolbiac*, peinture de J. Blanc, XIXe siècle. Panthéon, Paris.
31 *Baptême de Clovis*, idem. Idem.
32 Empreinte de l'anneau de Childéric et son relevé par Chifflet. Bibl. nat., Paris.
32b *Pharamond élevé sur le pavois* par les Francs, peinture de P. Revoil, XIXe siècle. Musée du Château de Versailles.
33 Description de la mort de Clovis, manuscrit de Grégoire de Tours. Bibl. nat., Paris.
34 *Clovis et Clotilde*, peinture d'Antoine-Jean baron Gros. Musée Carnavalet, Paris.
34b Baptême de Clovis, manuscrit. Bibl. Ste-Geneviève.
35 *Histoire de France* de Guizot, le vase de Soissons, gravure.
36h Palais de Théodoric, détail de mosaïque. Basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf, Ravenne.
36/37 Entrée de Clovis dans Toulouse, gravure.
37h Anneau sigillaire d'Alaric II. Kunsthistorisches Museum, Vienne.
38 Plaque-boucle de Tressan. Musée de Cluny, Paris.
38/39 Partage du royaume franc entre les quatre fils de Clovis, manuscrit des *Grandes Chroniques de Saint-Denis*. Bibl. Toulouse.
40 Décor d'une plaque de chancel provenant de Hornhausen. Musée de Halle.
40d Casque de Vézeronce. Musée Dauphinois, Grenoble.
41h Sainte Radegonde est conduite au roi Clotaire, manuscrit sur la vie de sainte Radegonde. Bibl. municipale, Poitiers.
41b Pupitre dit de sainte Radegonde. Abbaye Sainte-Croix, musée de Poitiers.

42 Comment Sigebert épouse Brunehaut, fille du roi d'Espagne, manuscrit des *Grandes Chroniques de France*. Bibl. nat., Paris.
42/43 Généalogie des rois de France, manuscrit.
43b Chilpéric et Frédégonde à cheval, *Les Grandes Chroniques de France*. Bibl. nat., Paris.
44/45 *Meurtre de la reine Galswinthe*, peinture de Philastre Fils, XIX^e siècle. Musée municipal, Soissons.
46/47 *Frédégonde armant les assassins de Sigebert*, peinture de E. Wallet, XIX^e siècle. Musée de la Chartreuse, Douai.
48 Le roi Dagobert fonde l'église Saint-Denis, manuscrit. Bibl. nat., Paris.
49h Triens de Clovis II. Cabinet des Médailles, Bibl. nat., Paris.
49b Trône de Dagobert. Idem.
50/51 *Hommage à Clovis II*, peinture de Maignan, XIX^e siècle. Musée des Beaux-Arts, Rouen.
51 Inscription d'Eauze. MAN.
52 *Le Dernier des Mérovingiens*, peinture d'Evariste Luminais. Musée des Beaux-Arts, Carcassonne.
53 Arbre généalogique des Mérovingiens.

CHAPITRE III

54 F. Moreau, album Caranda, dessin de la tombe de Cys-la-Commune. Bibl. du MAN.
55 Epitaphe d'Ursus, sur tablette de marbre. Musée de la Civilisation gallo-romaine, Lyon.
56h Plan de Soissons. Bibl. nat., Paris.
56m «Les Derniers moments de Chlodobert au tombeau de Saint-Médard», gravure d'Albert Maignan. Musée de Soissons.
56/57 Maquette de Paris. Musée Carnavalet, Paris.
58 Reconstitution de la maison mérovingienne de Goudelancourt, dessin de M.-J. Dion. Musée des Temps barbares, Marle.
58/59 Diorama, maquette de Gladbach. Rheinisches Landesmuseum, Bonn.
59h Reconstitution, ferme mérovingienne de Larina. Maison du Patrimoine, Hières-sur-Amby.
60 Vue aérienne du site archéologique de Larina. Idem.
60/61 Objets trouvés à Larina. Idem.
61 Inscription sur mosaïque d'une villa de Mienne-Marboué (Eure-et-Loir), aquarelle. CNRS/ENS, Paris.
62 Prothèse mérovingienne, dessin de Theodor Schwarz.
62/63 Tombe du Mont Aigu. à Léchelle (Aisne).
63b Femme au crâne déformé de Saint-Martin-de-Fontenay. Musée de Normandie, Caen.
64g Intérieur d'un sarcophage de Marseille et reconstitution de la sépulture. Laboratoire de Draguignan.
64d Sarcophage d'Amay, cercle archéologique Hesbaye-Condroz.
65h Sarcophage en plâtre de Vaux-sur-Seine, gravure. MAN.
65b Sarcophage de saint Drausin en marbre blanc. Musée du Louvre, Paris.
66h Enceinte du cimetière de Civaux.
66b Croix, nécropole mérovingienne d'Audun-le-Tiche.
67h Reconstitution de l'hypogée des Dunes, dessin C. de la Croix.
67b Reconstitution du cimetière de Doubs, dessin de Françoise Passard d'après S. Manfredi.
68 Crypte de Jouarre, au premier plan la tombe de Theodechild, au fond, celle de l'évêque Agilbert.
69h Idem, sarcophage de l'évêque Agilbert, représentation du jugement dernier.
69b Idem, le Christ en Majesté entre les quatre Evangélistes.
70h F. Moreau, album Caranda, planche de bijoux de Chassemy. Bibl. du MAN.
70b C. Boulanger, *Le Mobilier funéraire gallo-romain et Franc en Picardie et en Artois, sépultures types de Francs et de Franques, V^e et VI^e siècles*. Bibl. du MAN.
70/71 Vue aérienne de la nécropole de Frénouville. Université de Caen.
71 m Verre caréné. Musée d'Epernay.
71bd C. Boulanger, *Le Mobilier funéraire...* Bibl. du MAN.

CHAPITRE IV

72 *La Mort de sainte Geneviève*, peinture de J.-P. Laurens, détail, XIX^e siècle. Panthéon, Paris.
73 Stèle de Niederdollendorf. Rheinisches Landesmuseum, Bonn.
74 Reconstitution de la lyre de Sutton-Hoo. British Museum, Londres.
74/75 Copie manuscrite de la loi salique. Bibl. nat., Paris.
75 *La Société mérovingienne*, manuscrit du XV^e siècle. Bibl. de l'Arsenal, Paris.
76/77 Décor des armes de Childéric. Cabinet des Médailles, Bibl. nat., Paris.
76b Reconstitution du scramasaxe et de l'épée de Childéric d'après K. Böhner.
77h F. Moreau, album Caranda, dessin de la tombe de Breny. Bibl. du MAN.
78m Fermoir d'aumonière trouvé à Lavoye (Meuse), tombe 319. MAN.
78 b Abeilles du trésor de Childéric. Cabinet des Médailles, Bibl. nat., Paris.
79h Tombe de Güttlingen. Württembergisches Landesmuseum, Stuttgart.
79d Dessin de C. Boulanger, le cimetière franco-mérovingien et

carolingien de Marchélepot (Somme), Paris 1909, essai de reconstitution d'un chef franc du VIe siècle. Bibl. du MAN.
80 *L'Education du fils de Clovis*, peinture d'Alma-Tadema, XIXe siècle. Coll. part.
80/81 Lancement de la francisque, dessin de P. Joubert, tiré d'un ouvrage de P. Périn, Hachette.
81 F. Moreau, album Caranda, dessin d'un briquet mérovingien. Bibl. du MAN.
82/83 Idem, boucle et ses tenons. Idem.
83m Reconstitution de ceinture d'après J. Werner, Bülach (1953).
83b Guerrier mérovingien, nécropole de Goudelancourt-les-Pierrepont, dessin M. Th Cariou. Musée des Temps barbares, Marle.
84 Psautier de Stuttgart, David et Goliath. Württembergische Landesbibliothek, Stuttgart.
84 Bague à intaille, tombe de Krefeld-Gellep. Niederrheinisches Landesmuseum, Krefeld-Gellep.
85 Pommeau d'épée, francisque et lance, idem. Idem.
86/87 *Les Enervés de Jumièges*, peinture d'Evariste Luminais., XIXe siècle. Musée des Beaux-Arts, Rouen.
88 Fibules de la tombe d'Airan. Musée de Normandie, Caen.
89 *Princesse mérovingienne*, peinture d'Evariste Luminais, XIXe siècle. Musée d'Art et d'Archéologie, Moulins.
90 Fibules cloisonnées. MAN.
90b Reconstitution de la jeune femme de Neresheim, dessin de Théodor Schwarz
91h Fibule aviforme cloisonnée, argent avec incrustation de grenats, nécropole de Goudelancourt. Musée des Temps barbares, Marle.
91mg Boule en cristal de roche, provenant de la tombe féminine trouvée sous la cathédrale de Cologne.
91md Fibules en S provenant de Chelles (Oise). MAN.
92/93 Parure féminine provenant de la tombe découverte sous la cathédrale de Cologne. Metropolitankapitel der hohen Domkirche, Cologne.
94 Bijoux découverts dans la nécropole de la grande Oye à Doubs.
94/95 Collier et fibule provenant de Totainville. MAN.
95 Epingle de Douvrend. Musée départemental, Rouen.
96 Rouelle, provenant de la tombe féminine 326 de Kirchheim am Teck Württenbergisches Landesmuseum, Stuttgart.
96b C. Boulanger, planche de châtelaines. Bibl. du MAN.
96/97 Châtelaine provenant de la tombe féminine 326 de Kircheim am Teck. Wurttenbergisches Landesmuseum, Stuttgart.
98 Psautier d'Utrecht, femmes filant. Bibl. de l'université, Utrecht.
98b Plaque-boucle de Monceau-le-Neuf. Römisch-Germanisches Museum, Cologne.
99 Plaque de ceinture représentant l'entrée de Jésus à Jérusalem. Musée d'Art et d'Histoire, Genève.
100 Chemise de sainte Bathilde. Musée de Chelles.
101 Bijoux d'Arégonde. Musée du Louvre, Paris.
101 Reconstitution du costume d'Arégonde d'après P. Périn.

CHAPITRE V

102 Saint Eloi remettant au roi Clotaire II, deux selles faites par lui.
103 Fragment de la croix de saint Eloi. Cabinet des Médailles, Bibl. nat., Paris.
104 Phalères d'Ittenheim, en argent à décor de sanglier. Musée de la ville, Strasbourg.
104m Char d'Erfurt d'après W. Timpel.
105 Phalère d'Hüfingen. Musée de Fribourg-en-Brisgau.
105b «Enseignement patriotique par l'image», les rois fainéants, illustration, XXe siècle.
106 Molette d'un vase de Bulles (Oise), dessin de R. Legoux
106b Vase décoré à la molette, provenant d'Avelèges (Somme). MAN.
106/107 dessin d'après M. Gézégou et P. Périn.
108h Tiers de sou, imitation bourguignonne d'une monnaie de Justin II. MAN.
108/109 Balance et deniers provenant de la tombe S 267 c de Doubs.
109h Tiers de sou de la cité de Javols. MAN.
109b Balance de Lutlommel d'après H. C Van Bostraeten.
110/111 Fermoir d'aumonière de Sutton-Hoo. British Museum, Londres.
110b Plaque-boucle de Sutton-Hoo. Idem.
111b Transport du bateau de Sutton-Hoo, dessin de Alan Sorrel, Coll. Part.
112 Phalère de Niederhone Eschwege
112b Dessin des meubles d'une tombe d'enfant, trouvée sous la cathédrale de Cologne.
113 Plaque-boucle damasquinée d'argent en cours de décapage, provenant de Vouciennes (Marne). MAN.
114 Verre à trompes de Douvrend. Musées départemantaux de Seine-Maritime, Rouen.
114/115 Outillage d'un orfèvre-forgeron, trouvé à Hérouvillette. Musée de Normandie, Caen.
115 Les bas fourneaux de Boécourt (Jura, Suisse), dessin de L. Eschenlohr et V. Serneels.

CHAPITRE VI

116 Sacramentaire Gélasien. Bibl. apostolique du Vatican, Rome.
117 Bijou de Limons, décoré de la Sainte

Face. Bibl. nat., Paris.
118 *L'Estoire de Merlin*, masque de cerf précédé d'un joueur de cornemuse, manuscrit, XIII[e] siècle. Bibl. nat., Paris.
118m Buire de Lavoye (Meuse), tôle de bronze estampé. MAN.
118b Plaque-boucle de saint Césaire, évêque d'Arles, ivoire. Eglise collégiale de la Major, Arles.
119 *Miroir historial*, manuscrit, XV[e] siècle. Musée Condé, Chantilly.
120 Calice et patène de Gourdon. Cabinet des Médailles, Bibl. nat., Paris.
121 Baptistère de Poitiers.
121m Brique quadrangulaire représentant Adam et Eve, terre cuite de Vertou. Musées départementaux de Loire-Atlantique, Musée Dobrée, Nantes.
122 Chancel de Saint-Pierre-aux-Nonnains, détail. Musées de Metz.
122/123 Cathédrale Saint-Sauveur, baptistère, Aix-en-Provence.
123 Chancel de Saint-Pierre-aux-Nonnains. Musées de Metz.
124 Crosse de saint Germain. Musée jurassien d'Art et d'Histoire, Délemont.
124b *Sainte Radegonde*, peinture de Puvis de Chavannes, XIX[e] siècle. Musée de Poitiers.
124/125 Reconstitution de vitraux du monastère de Jarrow. Museum of Early Medieval Northumbria, Jarrow.
125 Reconstitution du monastère de Jarrow. Idem.
126 Plaque de terre cuite, représentant le Christ, provenant de Grésin (Puy-de-Dôme). MAN.
126b Reliquaire provenant de l'abbaye de Saint-Maurice-d'Agaune. Abbaye territoriale de Saint-Maurice.
127 Stèle de Niederdollendorf, dos (cf page 73). Musée Rhénan, Bonn.
128 Affiche éditée par la ville de Soissons pour le 1 500[e] anniversaire de la bataille de Soissons.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 *Childeric*, peinture de Varcollier, XIX[e] siècle. Musée du château de Versailles.
130 Illustration de J.-P. Laurens. Bibl. Ste-Geneviève.
131 Idem.
132 Chifflet, fibule cruciforme de Childéric. Bibl. du MAN.
133g H. Baudot, 1860, objets de Brochon. Bibl. du MAN.
133d Catalogue de vente de la collection Baudot. MAN.
134 Fosse de chevaux. Université de Louvain.
136/137 dessins de K. Böhner
138 «L'Ermite Probus arrêtant l'invasion d'Alaric», gravure, XIX[e] siècle. Coll. part.
140/141 Pectoral de Wolfsheim, face et revers. Museum Wiesbaden.
142/143 Les Ostrogoths conduits par Théodoric franchissent les Alpes.
145 Vases en forme de chaussure. Pleidelsheim Württembergisches Landesmuseum, Stuttgart.
146 E. Drouet, scramasaxes de Liévin.
147 Casque de Stössen. Landesmuseum für Vorgeschichte, Halle.
148 *Les Rois et Reines de France en estampes*, Paris, éd. Martinet, 1850.
150 *Mort de Chilpéric I[er]*, peinture d'Evariste Luminais, XIX[e] siècle. Hôtel de ville, Lyon.
151 Illustration de J.-P. Laurens. Bibl. Ste-Geneviève.
152 Le roi Dagobert.
154 Illustration de J.-P. Laurens.
156 Vaisselle d'une tombe de Chaouilley (Meurthe-et-Moselle). MAN.
156/157 Cuillère de Monbadon, Gironde. MAN.
157 Tiers de sous. MAN.
158 Acte royal. Archives nat., Paris.
160 Illustration de J.-P. Laurens
161 Plaque-boucle de Ladoix et Serrigny (Côte d'or) Coll. part.
163 Inscription juive d'Auch. MAN.
164 Mosaïque de Sens. Musée de Sens.
166-167 Carte des sites archéologiques.

INDEX

A

Aetius, général 2, 29.
Agaune, sanctuaire d' 126.
Agilbert, sarcophage d' *69*.
Aignan, saint (évêque d'Orléans) *21*.
Airan, tombes d' (Calvados) *88*.
Alains 19, 25, 29.
Alamans 14, *15*, 24, *25*, 29, 35, 37, 40, 79, *79*, 85, 90, *90*, *96*, 97, 98, *104*, 113.
Alaric 26.
Alaric II 36, 37, *37*.
Amay, église d' *65*.
Anastase, empereur 37, 108.
Angon 80, 84.
Anneau sigillaire *32*, 34, *37*, 84, 100.
Apahida, tombes d' 21.
Aquitaine 26, *26*, 27, 36, 38, 39, 49, 65, *65*, 99.
Arégonde, reine *88*, 99, 100, *101*.
Arianisme/Ariens 18, 119.
Artres, tombes d' (Pas-de-Calais) 91.
Athanaric, roi *25*.
Attila *13*, 20, *21*, *23*, 24.
Audun-le-Tiche, nécropole d' *66*.
Aumônière, fermoir d' *78*, *79*, 80, *81* *111*, *113*.
Austrasie 48, 50, 52.
Avelèges, vase d' (Somme) *106*.

B

Bague 94, *94*, 97, 99.
Bathilde, reine 77, *88*, *100*, 101.
Blanzy, mosaïques de (Aisne) *16*.
Boécourt, site de (Jura

suisse) *115.*
Bordeaux 26, 36, 106.
Boulanger, Camille *78, 97.*
Bracelet 94, 97.
Brébières, site de (Pas-de-Calais) 58.
Breny, sépulture de (Aisne) *77.*
Bretons 29, 49.
Brunehaut, princesse *42,* 43, *43, 45, 47,* 48, 77, *119,* 124.
Bulles, céramique de (Oise) *106.*
Burgondes 25, 27, 28, 29, *34,* 35, 36, 38, 49, 75, 108; Burgondie 42, 48, 50, 99, *99, 119.*
Byzantin, monde *101, 104,* 108, *108, 109, 111.*

C

Caribert 42.
Ceinture, garniture de *29, 38,* 50, *79,* 81, 82/83, 85, 95, *98,* 99, *99,* 100, *101, 110,* 113, *118.*
Césaire, saint (évêque d'Arles) *118,* 120.
Champs catalauniques, bataille des 20, 21, *23,* 29.
Charlemagne *87.*
Charles Martel 52.
Chelles, abbaye de (Seine-et-Marne) 101, *117,* 124.
Chifflet, Jean-Jacques *32.*
Childebert 39, 40, 41, *57,* 122.
Childebert l'Adopté 52.
Childéric 24, 79, *80.*
Childéric, tombe de *32,* 33, 34, 35, 71, *76, 77, 78.*
Chilpéric 42, 43, *43, 45, 47,* 47, *56,* 99, 104.
Chlodobert *56.*
Civaux, nécropole de (Vienne) 66, *66.*
Clodomir 39, 40.
Clotaire 39, 40, 41, 42, *42,* 99, *101,* 123.
Clotaire II 48, *103, 119.*
Clotilde, princesse *34,* 35, 39, *39,* 77.
Cloud, saint 40.
Clovis 24, *25, 31,* 32, 33, *33, 34,* 35, *35,* 36, 37, *37,* 38, *39,* 40, 41, 50, *57, 75, 76,* 80, *80, 87,* 88, 117, 119.
Clovis II *49, 100,* 101.
Collier de perles 91, *95.*
Cologne, cathédrale de 84, *91, 93, 112.*
Colomban, saint 105, 124.
Constantin, empereur 16, *16,* 18, *31.*
Corbie, abbaye de (Seine-et-Marne) 101, 124.
Costume féminin 88/101.
Costume masculin 81/85.
Cuignières, céramique de (Oise) *106.*
Cys-la-Commune, nécropole de (Aisne) *55.*

D - E

Dagobert *48,* 49, *49, 50,* 51, 52, 101, 106.
Dagobert II 52.
Didier, évêque de Verdun 106.
Doubs, nécropole de (Pontarlier) *66, 94., 108,* 110.
Douvrend, site de (Seine-Maritime) *114.*
Dunes, hypogée des (Poitiers) *67,* 126.
Durrow, livre de *110.*
Eloi, saint (évêque de Noyon) 49, *49,* 75, 101, *103,* 118.
Empire romain/Romains 14, *14,* 15, *15,* 16.
Enervés de Jumièges, Les (Evariste Luminais) *87.*
Enterrement de sainte Geneviève, L' (Jean-Paul Laurens) *73.*
Epée *76,* 78, *79,* 81, 84, 85, *85,* 112.
Erfurt, tombe d' 104.
Eschwege, phalères d' (Thuringe) *113.*
Espagne 26, 38, *98,* 104, 109.
Eusèbe, évêque de Paris 106.

F - G

Fibule *13,* 24, *24, 90,* 91, *93,* 94/95, 98, 100, 113; ansée *71,* 88, *88,* 90; aviforme *71, 91*; cruciforme 16, 17, 34.
Flonheim-Gütlingen, sépultures dites de 24, 79, *79,* 97.
Fontaine, monastère de 124.
Fontenelle, monastère de (Saint-Wandrille) 124.
Fortunat, évêque *43,* 123, *125.*
Fos-sur-Mer, site de 107, *107.*
Francisque 80, 81, *81,* 84.
Francs 14, 15, *15,* 17, 24, 28, 29, *29,* 38, 42, 50, 75, 90, 108, 118, 119.
Frédégaire, chronique dite de 32.
Frédégonde, princesse 42, *42,* 43, *43, 45, 47,* 48, 77.
Frénouville, nécropole de 71.
Frisons 49, 111.
Fusaïole 97, 98.
Gall, évêque de Clermont 120.
Galswinthe 43, *45.*
Genève 27, 57; cathédrale de – 122.
Geneviève, sainte *29.*
Gépides 19, 24.
Germains 14, 16, 18, 20, 38, 88, 90, 98, 111.
Gladbach, habitat de *59.*
Gondebaud, roi *34,* 35.
Gontran 42.
Goths 14,19, 21.
Goudelancourt, tombes de (Aisne) *58, 91.*
Gourdon, site de (Saône-et-Loire) *120.*
Grégoire de Tours 32, *33, 34,* 43, *45, 47,* 75, 99, 104, 106, 120, *120,* 127.
Grésin (Puy-de-Dôme) *126.*
Griesheim, nécropole de (Darmstadt) *62.*
Grimoald 52.
Gundahar, roi des Burgondes *23.*

H - I

Hassleben, site de 16.
Hérouvillette, sépulture d' (Calvados) 114, *114.*
Hilaire, saint (évêque de Poitiers) 18.
Histoire des Francs (Grégoire de Tours) 32, *33,* 127.
Hornhausen, site de (Thuringe) *40.*
Hüfingen, phalères de *104.*
Huns *13,* .19, 20, *20,* 21, 25, *25,* 26, 29, *63.*
Ingonde 99, 100.
Ittenheim, phalères d' (Bas-Rhin) *104.*

J - K - L

Jarrow, abbaye de (Angleterre) 124, *125.*
Javols, cité de (Lozère) *109.*
Jouarre, abbaye de (Seine-et-Marne) *69,* 124.
Julien, empereur 17, *33.*
Jumièges, abbaye de 124.
Jura 114, 123.
Justin 108.
Justin II *108.,* 123.
Justinien 41, 108, 114.
Kaulbach, Wilhelm von *23.*
Kertch, diadème de *20.*
Kirchheim-am-Teck, tombes de *96.*
Krefeld-Gellep, cimetière de (Rhénanie) 84, *84, 85.*
La Balme, cimetière de (Haute-Savoie) *99.*
Larina, site de (Isère) 58, *58, 60.*

Lavoye, tombes de (Meuse) *78*, 88, *119*.
Le Mont-aigu, sépulture dite (Léchelle, Aisne) *63*.
Légende dorée, La (Jacques de Voragine) *119*.
Léon Ier, pape *21*.
Leuna, site de 16.
Limons, site de (Puy-de-Dôme) *117*.
Lombards 42, 52, *91*.
Loup, saint (évêque de Troyes) *21*.
Luminais, Evariste *29*, *52*, *87*, *88*.
Lupicien, saint 124.
Lupus, archevêque de Sens *119*.
Lutlommel, site de (Belgique) *109*.
Luxeuil, monastère de 124.
Lyon 27, 57; basilique funéraire de – 122.

M - N - O

Marseille 106, 107, 110.
Martin, saint (évêque de Tours) 18, *19*, 37, 123, 125.
Médard, saint (évêque de Noyon) *41*.
Mellebaude, abbé 67, 126.
Mienne-Marboué, villa de (Eure-et-Loir) 60, *61*.
Moissac, monastère de 124.
Monceau-le-Neuf, sépulture de (Aisne) *19*, *98*.
Monnaie 108/111.
Moutier-Grandval, monastère de (Suisse) *125*.
Neresheim, tombe de *90*.
Neudingen, tombe de (Forêt Noire) 98.
Neustrie 48, 50, 52, 124.
Niebelungen, épopée des *23*.
Niederdollendorf, stèle de (Bonn) *73*, *127*.
Nivelles, abbaye de (Belgique) 124.
Nizier, évêque de Lyon 120.
Notre-Dame-de-Paris, cathédrale 122.
Oberflacht, site d' 113.
Ode, sainte *65*.
Orfèvrerie cloisonnée 24, 34.
Orfèvrerie polychrome 21.
Orléans 38, 39, 106.
Osoka, chaudron d' *20*.
Ostrogoths 19, 24, 35, *36*, 42, 74, 88.
Ouen, saint (évêque de Rouen) 124.

P - Q - R

Paris 38, 49, 57, *57*.
Paul, saint *19*.
Peigne en os *26*, 27.
Pendeloque *94*, *95*.
Pendeloque en cristal de roche *93*.
Pépin de Landen 52.
Pépin II 52.
Pépin-le-Bref 52, *52*.
Peutinger, carte de 15, *15*.
Pharamond *33*.
Pietroasa, trésor de (Roumanie) *13*, 21, *25*.
Pilloy, Jules *70*.
Pippinides, familles des 52.
Plaque-boucle 80, 85, 97, 98, *98*, *113*, 127.
Plaque-boucle réniforme 78, 82.
Pleidelsheim, tombes de 24.
Poitiers 123, 126; baptistère de – 121, *121*; bataille de – 52.
Postumus, empereur *14*, 15.
Pouan, sépulture de (Aube) 78.
Prétextat, évêque de Rouen *47*.
Provence 27, 38, 42.
Pyrénées 41.
Quentovic, port de 110.
Radegonde, princesse 41, *41*, 123.
Raphaël *21*.
Readwald, roi *111*.
Reims 39.
Remi, saint (évêque de reims) 35.
Rhénanie/Rhénans 15, 42, 79, 104, 111, 113.
Rhin 14, 15, *15*, 25, 49.
Riedisheim, site de (Haut-Rhin) 58.
Rigonthe 104.
Romain, saint 124.
Rome 26, 110.
Rouen 57, 106, 110.
Rüdern, tombes de 24.
Runder Berg, site du (Allemagne) 25, *25*.

S

Saint-Apollinaire-le-Neuf, basilique (Ravenne) *36*, 121, *123*.
Saint-Bertin, monastère de (saint-Omer) *52*
Saint-Denis 106, 110, 114.
Saint-Denis, basilique *48*, 49, 100, *103*.
Saint-Irénée, basilique funéraire de 122.
Saint-Julien de Brioude, sanctuaire 126.
Saint-Just, basilique funéraire de 122.
Saint-Laurent, basilique funéraire de 122.
Saint-Martin de Tours, basilique 127.
Saint-Martin-de-Fontenay, nécropole de (Calvados) *63*, *88*.
Saint-Maurice d'Agaune, abbaye (Suisse) *127*.
Saint-Médard, basilique (Soissons) *56*.
Saint-Nizier, basilique funéraire de 122.
Saint-Pierre-aux-Nonnains, église (Metz) *123*.
Saint-Sauveur, baptistère (Aix-en-Provence) *123*.
Saint-Séverin, église (Cologne) *75*.
Saint-Victor, sarcophage de la crypte (Marseille) *65*.
Sainte-Croix et Saint-Vincent, basilique (Paris) *57*.
Sainte-Croix, abbaye (Poitiers) *41*, *125*.
Saints-Apôtres, basilique des (Paris) 38, *57*.
Salique, loi 75, *75*, 127.
Sarmates 19, *23*, 29.
Saxons 15, *26*, 98, 119.
Scandinaves, pays 111, *111*, *113*.
Scramasaxe *76*, 78, 81, *83*.
Septimanie 38.
Sépultures de Francs et de Franques au Ve-VIe siècle (Jules Pilloy) *70*.
Séviac (Gers) *26*.
Sigebert 42, *42*, *43*, *45*, *47*.
Sigismond, roi 36.
Simleul Silvaniei, bijoux de (Roumanie) 21.
Soissons 29, 38, 39, 42, *56*, 57, *65*, 114; bataille de – 35, *35*.
Stuttgart, psautier de 84, *98*.
Sutton-Hoo, tombe royale de (Angleterre) 75, 110, *110*, *111*, *113*.
Syagrius 35.

T - U - V - W

Tadéma, Alma *80*.
Théodebert 106, 108.
Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths *23*, 35, 36, *36*, 38, 41.
Théodose 18.
Thierry, roi 39, 40.
Thuringe/Thuringiens 24, 29, 40, 41, *41*, *91*, *93*, 98, 104, *104*, 123.

Tolbiac, bataille de *31.*
Tours 36, 37, 106.
Tressan, site de (Hérault) *38.*
Trèves 16, *16.*
Untersiebenbrunn, parures d' (Autriche) 21, 24.
Vandales 14, 25.
Vertou, abbaye de (Loire atlantique) *121.*
Vézeronce, site de (Isère) 39, *39.*
Vouillé, bataille de 37, *37.*
Wisigoths 19, *23,* 26, *26,* 27, 28, 35, 36, 37 *37,* 38, *38,* 41, 43, *45,* 74, 75, 88, 98, *98,* 108, 119.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Abbaye territoriale de Saint-Maurice 126. André Y. 8m. Artephot 4m- 13- 118. Bayer Staatsbibliothek, Munich 14. Bibliothèque apostolique du Vatican, Rome 116. Bibliothèque municipale, Rouen 19g. Bibliothèque nationale, Paris 14m- 15- 33- 49h- 49b- 56- 78- 79bg- 84- 103- 117- 118- 120. Bibliothèque de l'Université d'Utrecht 98. Bildarchiv Preussischer Kulturbesitz, Stuttgart 22/23. Bischofliches Museum, Trier 16/17- 17h . Blanchard-Lemée 61h. British Museum 110/111- 110b. Caisse des monuments historiques, Paris 72. Charmet J.-L. 19- 11- 138- 152. Dagli-Orti 3m- 36- 43b- 66- 67h- 67b- 127. D.R 74- 71-132- 136- 137. Deffente D 63. Edimedia 28- 44/45- 52- 80-150. Editions Errance 66. Enard F. 124g. Explorer/ J.-M. Labat 102- 105. Gallimard 1- 2- 3- 4- 5- 6- 7- 8- 9- 35-130- 131- 151- 154- 160. Konrad Theiss Verlag, Aalen 96h- 96/97. Kunsthistorisches Museum, Vienne 24h- 24b- 37. Landesmuseum für Vorgeschiche, Halle 40-147. Lauros-Giraudon 12-16- 30- 31- 41h-46/47- 50/51- 74/75- 86/87- 95d- 119. Magnum/E.Lessing. 1er plat de couv.- 76/77. Magyar Muzeum, Budapest 20. Maison du Patrimoine, Hière sur Amby 59h- 60- 60/61. MAN, Saint-Germain-en-Laye 1er plat de couv.-18d- 24- 32h- 51d- 54-65h-70h-70b-77h-79b-81- 82- 83- 96- 108h-109h- 133- 146- 156- 157- 163. Metropolitankapitel der hohen Domkirche, Cologne 20- 91- 92/93- 98b. Metropolitan Museum, New-York 18g. Ministère de la culture wallonne/J. Alenus-Lecerf) 64d. Musée Burglinn, Krefeld 84- 84/85- 85h. Musée d'Art et d'Archéologie, Moulins 89. Musée d'Art et d'Histoire/J.-M. Yersin, Genève 99. Musée dauphinois, Grenoble 40. Musée de la Civilisation gallo-romaine, Lyon/Conseil Général du Rhône 55. Musée de Chelles/E. Mittard, N. Georgieff 100. Musées départementaux de Loire-Atlantique, musée Dobrée, Nantes/Ch. Nemon 121m. Musées départementaux de Seine-Maritime, Rouen/Fr. Dugué 114. Musée de Fribourg-en-Brisgau 105. Musée de Louvres (Val d'Oise)/ Ph. Brout-Duperron 2m. Musée de Metz 122- 123d. Musée de Montréal-du-Gers 26h. Musée de Normandie, Caen /P.David 63b- 88-114/115. Musée de Poitiers /ch.Vigniaud 41b- 67h- 121- 124b. Musée de Sens/ J.-P. Elie 164. Musée de Soissons 56m- 128. Musée des Temps barbares, Marle 83b- 91h. Musée de la ville de Strasbourg 6m-104h- 104b. Musée de la ville de Paris 34- 56/57. Museum of Early Medieval Northumbria, Jarrow 124/125- 125m. Museum Wiesbaden 140- 141. Namur G. 34b. Pilet Ch 71. Rheinisches Landesmuseum, Bonn 58/59- 73. RMN, Paris 4e plat couv.- dos-2m- 7m- 9m-26- 32 38 65m- 78- 90- 91md-94/95- 101h-101m- 106b-113- 118m 126h- 129- 156/157. Römisch Germanisches Zentralmuseum, Mayence/ C.Beeck et V. Iserhardt 64. Scope 122/123. Simmer A. 66b. Sippel Kl. 12. Tallandier 20/21- 38/39- 42- 48- 53. Tapabor, De Selva 142/143- 148. Université de Louvin/R.Brulet 134. Urlacher J.P 94- 108/109. Vigne J. 38/39- 42/43. Württembergisches Landesmuseum, Stuttgart 79- 145.

REMERCIEMENTS

L'auteur et les éditions Gallimard remercient Hélène Chew, Henri Gaillard, Michel Kaganski, Alain Nice, Michel et Pierrette Petitjean, Christian Pilet, Dieter Quast, Claude Seillier, et tous les chercheurs et collègues qui leur ont apporté leur concours ; ainsi que Suzanne Bosman.

ÉDITION, FABRICATION

Découvertes Gallimard Direction : Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
Graphisme : Alain Gouessant. Fabrication : Violaine Grare. Promotion : Valérie Tolstoï.
De Clovis à Dagobert, les Mérovingiens
Edition : Odile Zimmermann assistée de Sébastien Deleau. Iconographie : Chantal Hanoteau.
Maquette corpus : Vincent Lever. Maquette Témoignages et Documents : Dominique Guillaumin.
Lecture-correction : Christine Monnatte, Catherine Houchot. Photogravure : Arc-en-Ciel.

Table des matières

I ROMAINS ET BARBARES

14 La poussée des Germains
16 Empire d'Orient, Empire d'Occident
18 La progression du christianisme
20 Venus d'Asie : les Huns
22 La bataille des champs Catalauniques
24 Thuringiens et Alamans
26 Curieux alliés
28 La fin de l'ordre romain

II DE CLOVIS AUX ROIS FAINÉANTS (486-751)

32 De la légende à l'histoire
34 Un roi catholique
36 Guerres et alliances
38 Le partage du royaume
40 Clodomir, Childebert et Clotaire
42 Frédégonde et Brunehaut
44 *La triste fin de Galswinthe*
46 *Sanglantes intrigues*
48 «Le bon saint Eloi lui dit : Ô mon roi»
50 Monarques sous surveillance
52 Des Mérovingiens aux Carolingiens

III LE TÉMOIGNAGE DES HABITATS ET DES NÉCROPOLES

56 De véritables quartiers religieux
58 Reconstitutions
60 Outils et mosaïques
62 Du traitement des os
64 Sarcophages
66 Cimetières et hypogées
68 La crypte de Jouarre
70 L'orientation des tombes

IV LA SOCIÉTÉ MÉROVINGIENNE

74 Les environs du palais
76 L'épée royale
78 Grenats et écume de mer
80 Le maniement de la francisque
82 Des modes et des ceintures
84 La richesse des porteurs d'armes
86 Les énervés de Jumièges
88 Des femmes au pays des guerriers
90 Les bijoux des Mérovingiennes
92 Le trésor de Cologne
94 Pâte de verre et filigranes
96 Des châtelaines lourdement chargées
98 Tissage local, émaux d'importation
100 Une très sainte femme

V ARTISANAT ET COMMERCE

104 Le temps des chars
106 Molettes et pompes à eau
108 Les monnayeurs mérovingiens
110 Témoignages anglo-saxons
112 Dorures et émail noir
114 Fusions

VI LA VIE RELIGIEUSE

118 Miracles en tout genre
120 des dynasties d'évêques
122 Baptistères et chancels
124 La vie des moines
126 Religion fondatrice

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Histoire de l'histoire des Mérovingiens
138 Barbares !
148 Les rois chevelus
154 Des siècles sombres ?
160 Et la France devint chrétienne
166 Carte des sites archéologiques mérovingiens.
168 Bibliographie/Table des illustrations
172 Index
175 Crédits photographiques

DERNIERS TITRES PARUS

308/ LES SALLES DE CINÉMA
309/ LA PROVENCE
310/ LES ROIS KHMERS
311/ GEORGE SAND
312/ GUSTAVE MOREAU
313/ LE PEUPLE HÉBREU
314/ LE FESTIVAL DE CANNES
315/ JACQUES PRÉVERT
316/ APPELÉS EN GUERRE D'ALGÉRIE
317/ LA MUSIQUE SUD-AMÉRICAINE
318/ UNE HISTOIRE DE LA BEAUTÉ
319/ LES CATHARES
320/ L'INDE MOGHOLE
321/ L'HISTOIRE DU LIVRE - VOL. 1
322/ FERNAND LÉGER
323/ HONG KONG
324/ MAGNA GRECIA
325/ NAÎTRE
326/ LE LANGAGE
327/ LA RÉVOLUTION RUSSE
328/ ARAGON
329/ GEORGES DE LA TOUR
330/ LUTÈCE
331/ LE MONT ATHOS
332/ LA DANSE MODERNE
333/ SHERLOCK HOLMES
334/ LA BEAT GENERATION
335/ LES ÉCHECS
336/ LES PIERRES PRÉCIEUSES
337/ FERRARI
338/ LES ROUX
339/ COUPERIN
340/ LEWIS CARROLL
341/ VICTOR HUGO
342/ UN JOUR EN FRANCE
343/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE
344/ RAMSÈS II
345/ DE L'INDIGÈNE À L'IMMIGRÉ
346/ VERS LA TERRE D'ISRAËL
347/ DELACROIX
348/ DON JUAN
349/ LA MÉMOIRE
350/ MAI 68
351/ LES CHEVALIERS DE MALTE
352/ LE PHARE D'ALEXANDRIE
353/ LES MÉGALITHES
354/ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
355/ LES STADES
356/ SAINT-EXUPÉRY
357/ LA GRANDE GUERRE 1914-1918
358/ LES PHÉNICIENS
359/ LE THÉÂTRE DE BOULEVARD
360/ LA REDÉCOUVERTE DE LA CHINE ANCIENNE
361/ NAPOLÉON
362/ LE JAPON ÉTERNEL
363/ L'HISTOIRE DU LIVRE, VOL. 2
364/ LES JUMEAUX
365/ LA GÉNÉALOGIE
366/ L'INQUISITION
367/ L'EUROPE
368/ LES PRÉRAPHAÉLITES
369/ LE PAPIER
370/ LA DOULEUR
371/ HEMINGWAY
372/ PÉTRA
376/ BONNARD
377/ CHARDIN
378/ L'EUROPE À L'ÂGE DU BRONZE
379/ L'EURO
380/ L'IMMIGRATION
381/ PROUST
382/ L'ILLUSION BAROQUE
383/ LES MATÉRIAUX DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC

UNE AUTRE HISTOIRE DES RELIGIONS
373/ L'HÉRITAGE DES RELIGIONS PREMIÈRES - VOL. 1
374/ LE DIEU DU CROISSANT FERTILE - VOL. 2
384/ LES SPIRITUALITÉS INDIENNES - VOL. 3
385/ LES RELIGIONS EXTRÊME-ORIENTALES - VOL. 4
390/ L'ESPRIT DES SAVOIRS - VOL. 5
391/ LE SACRE DES POUVOIRS - VOL. 6

UNE AUTRE HISTOIRE DE L'ESPACE
375/ L'APPEL DU COSMOS - VOL. 1
386/ HOMMES ET ROBOTS DANS L'ESPACE - VOL. 2
387/ LE VILLAGE INTERPLANÉTAIRE - VOL. 3

Comment la Gaule, qui depuis cinq siècles vivait bon an mal an sous la domination romaine, est-elle devenue la France? Comment a-t-elle tiré son nom de celui d'un peuple «barbare» d'origine germanique? Comment la première dynastie des rois francs, inaugurée par Clovis, fut appelée mérovingienne, en référence à son illustre ancêtre Mérovée? Tantôt unifiant, tantôt divisant les territoires, le royaume franc donna une identité commune à des peuples d'origines diverses – Gaulois, Romains, Burgondes, Wisigoths... –, liés par une mythique ascendance, sous la houlette d'un roi converti au christianisme. Françoise Vallet nous fait traverser cette période de grand brassage de races, de langues, d'arts et de cultures, ces trois siècles qui aboutirent à la France d'aujourd'hui.

Tombes alignées en
parallèles, sarcopha
plâtre ou de marbre c
épées et scramasaxes
aviformes ou ansées,
de ceinture cloisonn
grenats, diadèmes in
de pierreries, agrafes
crochet, rouelles ann
220 illustration

KS-478-402

GK 193367

Réunion des Musées Nationaux

DEC/268 DE CLOVIS A DAGOB
Prix Magasin F 90,00
Prix en Euro E 13,72
1111
05/01
9 782070 532391